LE SEUL JOURNAL FRANÇAIS DE LA SASKATCHEWAN

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Le "Patriote" est lu chaque semaine par plus de 30,000 personnes

LE PATRIOTE DE L'OUEST



NOTRE FOI ! — NOTRE LANGUE

BUREAU: 1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask.
TELEPHONE 2004

ABONNEMENT.
Un an, Canada $2.00
" " Etats-Unis $2.50
" " Europe $2.50

J.-N. JUTRAS, Administrateur

21ème Année — PRINCE-ALBERT, SASK., mercredi le 1er avril 1931 — No 4

Elle attire . . .

"Le Christ ressuscité ne meurt plus!"

"L'Alleluia" de la résurrection chante sur toutes les lèvres!

L'Immolé du Calvaire a mis le dernier sceau à son oeuvre. Elle se perpétuera à travers les siècles. Divine comme son auteur, une sève immortelle la vivifiera. Revêtu des glorieuses livrées du Très-Haut, depositaire exclusive de la vérité, établie sur le roc, elle fascinera les intelligences éprises du beau impérissable; elle attirera les coeurs troublés par l'incertitude du doute; elle soutiendra les âmes chancelantes.

La résurrection couronne l'ouvrage préparé dans l'humble maisonnette de Nazareth, édifié par les prédications, les miracles et la montée douloureuse du Calvaire.

Cet ouvrage, c'est l'Eglise catholique.

"Toute puissance, dit le Christ à ses apôtres et à tous leurs successeurs, m'est donnée dans le ciel et sur la terre; il est temps de partir: allez, marchez à la conquête du monde; prêchez l'Evangile à toute créature, enseignez toutes les nations...." "Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles".

"Le Christ ressuscité ne meurt plus." L'Eglise fondée par lui ne meurt plus. Il attirait les foules sur son passage. Elle attire....

Des empereurs, des rois, des nations ont été attirés vers elle. L'art, la science, l'éloquence et la civilisation se sont refugiés dans son sein.

Les hordes barbares, elle les dompte. Son dogme et sa morale répugnent à la liberté des passions; elle attire, attire quand même et toujours....

Aujourd'hui, on la persécute, on veut lui barrer la route. Ici, on brandit l'épée et le glaive, là, brûle ses temples et disperse ses adeptes; tantôt c'est la plume impie, tantôt c'est l'injustice au service de la force.

Hier, au Mexique, c'était la montée sanglante du Calvaire; mais ce sera demain de résurrection. En Russie, l'Eglise porte sa croix; demain elle sortira radieuse et triomphante du tombeau soviet.

En Saskatchewan, on a fermé derrière elle la porte de l'école. Elle viendra tantôt relever les ruines.

Les gouvernements passeront, les esprits forts passeront aussi Elle ne passera pas. Elle est immortelle comme le divin Ressuscité. Elle défie le temps, se moque des foudres du monde, déjoue les complôts tramés dans l'obscurité des loges et résiste à la ruée des bataillons de l'erreur, sans coup férir.

Par sa lumière, ses divines attributions, elle attire les plus belles intelligences du protestantisme.

Jetons un coup d'oeil sur l'actualité religieuse.

Durant la dernière décade du siècle présent, 121,000 protestants ont embrassé le catholicisme en Angleterre. Du nombre, beaucoup ont un nom de noblesse, des titres, de la popularité....

Un archevêque jacobite se convertit et devient Sa Grandeur Mgr Mar Ivanios, archevêque de Béthanie, dans le Sud Indien; trois évêques jacobites le suivent, tout une communauté de soeurs du même rite embrasse le catholicisme ainsi que trente-deux prêtres.... Plusieurs autres veulent sortir du schisme.

En Chine, Mgr Evarist Chang, vicaire apostolique de Tsining, accompagné de deux prêtres et des membres de la "Société de l'Action Catholique", à la demande des autorités de la ville de Tchangkaol, baptise la population entière, qui compte 7,000 habitants.

Le Dr Eric Adolph Peterson, doyen de la faculté de théologie de l'Université de Bonn, en Allemagne, vient de se convertir au catholicisme. Ce qui faisait dire à un certain nombre de protestants: "L'Eglise catholique a l'avantage en matière de conversion. Elle attire toujours ce qu'il y a de mieux, tandis que nous héritons des mauvais catholiques *Catholics who turn Protestants are not usually from the best Catholic ranks.*

Nous en avons eu un exemple frappant durant la dernière campagne électorale en Saskatchewan. Les renégats et les apostats, qui ont craché sur notre religion, qui ont jeté de la boue sur nos institutions, n'ont pas assez d'honneur pour rehausser le prestige et ajouter à la gloire d'un corps religieux, qui se dit institué par Jésus-Christ et destiné, de par une mission divine, à répandre dans la société la charité, la justice et les vertus morales.

S. G. Mgr T. O'Connell, chancelier de Sioux City, entend la profession de foi au catholicisme de M. Harold Burkey, un ancien ministre de la "Christian Church" et un klan acharné durant la campagne de 1928 aux Etats-Unis. S'il n'est pas appelé au sacerdoce, il étudie afin de s'armer pour les combats de l'apostolat laïque.

Les conversions abondent. La résurrection divine travaille les âmes. L'Eglise attire, attire toujours.... Et continuera d'attirer jusqu'à la consommation des siècles.

Les pouvoirs temporels n'y peuvent rien contre. Ils ne la feront point disparaître du globe. Les persécutions religieuses sont une semence. Elle renaît des ruines plus vigoureuse et plus glorieuse. Hérétiques, apostats, spoliateurs, renégats, tyrans attaquez l'Eglise, persécutez-la, vous ne la tuerez pas! Brûlez ses temples, fermez ses écoles, secouez comme Samson les colonnes de l'édifice social, il vous écrasera dans sa chute! L'Eglise sera debout pour assister au spectacle! Elle a en elle la vie du Ressuscité qui ne meurt plus. Elle sera encore grande et respectée "alors que quelques voyageur de la Nouvelle-Zélande s'arrêtera, au milieu d'une vaste solitude, contre un arche brisé du pont de Londres, pour dessiner les ruines de Saint-Paul.

L'Eglise catholique ne meurt pas!

Joseph VALOIS. O.M.I.

L'AIDE AU CULTIVATEUR

Berlin. — L'Allemagne prépare un programme agricole qui sera soumis avant Pâques aux délibérations du Reichstag. Un plan de 5 années prévoit de larges subventions pour l'agriculture ; elles atteindraient 1 200 millions de marks sur ce chiffre une somme importante sera affectée à la conversion des hypothèques.

x x x

Que fait-on au Canada pour aider l'art agricole ? On a voté de l'argent pour les chômeurs. On a élevé le tarif pour protéger les industriels. Qu'a-t-on fait pour le fermier ? Combien a-t-il reçu des $ 20 000 000 ? Combien reçoit-il de la fameuse firme annoncée par M. Bennett à Régina en décembre dernier. Fonctionne-t-elle à l'heure actuelle ? Si oui, où les fermiers doivent-ils s'adresser pour obtenir du secours ?

Nous ne sachons pas qu'on ait rien décidé à ce sujet. Et pourtant la crise sévit. L'agriculture périclite, l'argent se raréfie.

Pourquoi le Canada ne suivrait-il pas l'exemple des autres pays où l'agriculture est l'objet de sérieuses

(Suite à la page 2.)

Mussolini parle en français

Une conférence internationale vient de s'ouvrir à Rome. Les délégués de 46 pays se réunissaient dans la capitale italienne pour y discuter les problèmes agricoles et plus spécialement la situation des producteurs de blé dans le monde.

La conférence devait être ouverte par Mussolini. Dans quelle langue allait-il parler ? Il y avait là des délégués du monde entier, parlant toutes les langues. Mussolini n'est pas un ami de la France. Sa politique le prouve.

Voilà Mussolini qui s'avance. Il monte sur la plateforme. Certainement il allait parler en italien, la langue de son pays, la langue du pays qui donnait l'hispitalité aux délégués. Eh bien, non ! Mussolini, suivant en cela les meilleures traditions de la diplomatie, parla en français, rendant ainsi un hommage direct à notre belle langue, pendant que nos délégués se frottaient les yeux et les oreilles et s'apercevaient une fois de plus que l'anglais n'est pas la seule langue parlée dans tout l'univers.

Le *Star-Phoenix* de Saskatoon et le *Leader* de Régina ont reproduit ce fait en première page, et l'ont souligné en grosses lettres.

Pourquoi le *Star* de Régina, qui se flatte d'être toujours si bien renseigné, est-il resté muet sur ce point ? Il a certainement reçu les mêmes informations que les autres journaux. Ces dépêches sont adressées à tous. Pourquoi a-t-il complètement passé sous silence le fait que le discours d'ouverture fut prononcé en français par le premier ministre italien ?

C'est que le *Star* de Régina n'aime pas à faire connaitre à ses lecteurs l'importance exceptionnelle du français à travers le monde. Ces faits gênent ses théories.

Il aime la langue française à la façon de M. Bryan' qui voudrait tant l'étouffer et la faire disparaître.

Le *Star* fait des efforts méritoires depuis quelque temps pour sembler impartial sur ces questions de race. Il ne nous insulte plus. Mais chassez le naturel, il revient au galop. — R. D.

La Conférence de Rome

La Russie est invitée à faire connaître sa position sur le blé

Rome. — "Emmagasiner le blé pendant les années d'abondance, en retirant du marché le surplus, afin de pouvoir le remettre sur le marché pendant les années de pauvreté." Cette solution, rédigée en termes bibliques, est offerte à la crise actuelle du blé, par l'*Osservatore Romano,* organe du Vatican, à la veille de la conférence internationale du blé qui s'est ouverte il y a quelques jours à Rome.

Le journal dit que, de cette façon, les prix du blé pourront être controlés et que, pour arriver à cette fin, une petite proportion des ressources d'or du monde suffira.

Le total actuel du surplus du blé est de 420 000 000 de boisseaux. Si l'on achetait ce blé au prix de deux shillings et neuf deniers le boisseau, cela nécessiterait l'emploie de seulement 2 et demi pour cent des réserves d'or.

UNE INVITATION

La Russie est invitée à dévoiler le mystère qui entoure son blé. La conférence mondiale a abordé la discussion de la production de blé internationale, masi les discours ont été limités à l'Europe. M. de Micheles, président intérimaire, a fait observer que les pays importateurs de blé ont déjà fait connaitre leur position, il est vrai, à Genève et ailleurs, mais qu'on ne sait rien de bien précis sur la Russie et ses intentions. Il invita les Russes à donner des explications, et cette invitation s'adresse également aux pays producteurs d'outre-mer.

Alfred Massé, président de l'Académie d'Agriculture de France, est d'avis que le remède à la crise mondiale consiste dans la limitation de la production, et il a fait remarquer qu'il faut commencer par stabiliser la production. Il ne favorise guère les mesures tendant à mettre en vigueur les lois économiques. Aucun pays ne consentirait à se départir de son autorité parlementaire en faveur d'une société internationale qui voudrait limiter la production nationale. Mais, dit-il, ce qu'on ne peut faire au moyen de lois et de règlements limitant la production, on le peut par un appel aux fermiers eux-mêmes. Lors que le fermier se rendra compte qu'il y va de son meilleur intérêt de ne pas encombrer le marché de blé, il en diminuera la production. M. Massé fait remarquer que dans son pays, la limitation de la production de blé serait difficile. Nous, Français, dit-il, sommes de race latine, et pour les Latins, le pain est l'aliment par excellence.

FRONT UNI

Les pays exportateurs de blé d'outre-mer représentés à la conférence mondiale du blé ont l'intention de présenter un front uni. A la suite de l'ouverture de la conférence, les représentants du Canada de l'Australie, de l'Argentine, de l'Inde et du Sud-Africain, de même que les observateurs des deux Amériques se sont réunis et ont discuté leur situation et l'attitude à prendre. Bien qu'aucune décision formelle n'ait été prise, il ressort des discussions qu'ils sont en faveur d'une entente mutuelle sur le marché méthodique du blé.

Dans les pays d'outre-mer, on estime que c'est la méthode la plus pratique de faire face à la situation et on croit qu'elle est supérieure à celle que comporte la quotité de la production. Ce dernier système, pense-t-on, serait difficile à appliquer, spécialement dans le cas d'une nécessité qui dépend des conditions climatériques.

Il n'est pas probable que le Canada et les autres pays d'outre-mer sont décidés à réfuter toute assertion qu'ils sont seuls responsables du grand surplus de blé. Les statistiques préparées pour la conférence tendent à créer cette impression.

x

DIVERS

Mort de M. F. Marois

Québec. — M. Félix Marois, père de Mgr Z.-H. Marois, curé de Sainte Foy, et ancien vicaire général de Régina, est mort à l'âge de 79 ans.

Le *Patriote* offre à Mgr Marois ses plus vives sympathies.

x

LES DONS DE Mgr FALLON

London (Ontario). — S. G. Mgr Fallon, décédé il y a quelques semaines, a légué la presque totalité d'un avoir se chiffrant à $ 157 557 au séminaire Saint-Pierre, son grand oeuvre. Le testament, écrit de la propre main de l'évêque, fut homologué, il y a quelques jours, par l'étude d'avocats Albert H. Murphy and Co. Il porte qu'une somme de $ 65 000 sera affectée à la création, au Séminaire, de cinq chaires Fallon, dont une de langue et de littérature françaises avec la somme de $ 10 000. Cette dernière fondation est d'autant plus significative que Mgr Fallon fit jadis campagne contre l'enseignement du français dans les écoles catholiques de son diocèse.

x

Ils parlent diverses langues, mais défendent la même cause

L'on ose dire que le gouvernement se montre hostile au français afin de gagner le vote des catholiques anglais ou allemands. Ça fait à peine un an que le *Regina Star* a clairement insinué que les Allemands n'appuient pas les Français et qu'ils approuvent les mesures vexatoires du gouvernement. A ce propos, il est temps de souligner l'affirmation que *Le Patriote* est l'organe des catholiques français, comme le *North-West Review* l'est des catholiques anglais, et comme le *Messenger* est celui des catholiques allemands. Ces journaux sont publiés en diverses langues, afin de mieux être compris de leurs lecteurs qui parlent ces langues différentes, mais ils visent le même but, celui de maintenir les droits catholiques. — *The Prairie Messenger.*

x

CONCERT FRANCAIS

LE JEUDI 9 AVRIL, LE POSTE CJGX DE WINNIPEG IRRADIERA un MAGNIFIQUE CONCERT FRANCAIS DE 8 HEURES A 9 HEURES DU SOIR.

SOYEZ AUX ECOUTES !

POLITIQUE FEDERALE

CONDAMNÉ PAR LES SIENS

M. Anderson et M. Armand Lavergne — La situation dans les provinces de l'Ouest — Celle des provinces maritimes — Quelques remèdes aux maux de l'heure.

(Exclusif au PATRIOTE)

OTTAWA. — "Mes collègues de la Chambre savent mon attitude. Le travail de M. Anderson dans une province de l'Ouest porte à faux. Il est au détriment de sa province, au détriment du Canada. Nous sommes au Canada pour vivre ensemble, que mes collègues de cette Chambre aiment cela ou non."

Telle est la sensationnelle déclaration faite sur le parquet de la Chambre des Communes du Canada, la semaine dernière, par Me Armand Lavergne, C. R., M. P., vice-président des Communes, ancien libéral, ancien conservateur indépendant, ancien nationaliste et aujourd'hui conservateur tout court, ce qui ne lui enlève absolument rien de son indépendance. M. Lavergne avait maintes fois déjà parlé dans le même sens, sur les tribunes publiques. Mais c'était la première fois qu'il condamnait un premier ministre de son parti politique en pleine chambre des Communes.

M. Turnbull, de Régina, a été moins énergique. Il s'est contenté d'affirmer que les libéraux étaient ceux qui faisaient le plus appel aux préjugés de toutes les sortes, comme si le mal du voisin pouvait guérir le sien. Aussi ses affirmations n'ont-elles pas laissé d'étonner les autres députés qui tous se sont donné la peine de les relever.

M. Beaubien, progressiste, du Manitoba, a prononcé un excellent discours sur la situation des provinces de l'Ouest, l'intensité du mal à guérir et les meilleurs remèdes qui, à son sens, pouvaient y être appliqués.

Presque toute la semaine la discussion a porté d'ailleurs sur les provinces de l'Ouest. Deux ou trois orateurs seulement, M. Véniot, ancien ministre des Postes, entre autres, ont attiré l'attention sur les provinces maritimes.

Un des discours malheureux de cette session a été prononcé mercredi dernier par un député conservateur de Régina, M. F.-W. Turnbull. Il a directement accusé le parti libéral d'avoir prêché l'antagonisme des races au cours de sa dernière campagne électorale, et même depuis un grand nombre d'années.

"Dans l'Ouest canadien, a dit le député, ces messieurs (les libéraux) n'ont jamais fait une élection depuis vingt ans du moins, sans invoquer à outrance les préjugés du régionalisme. Dans les campagnes électorales de l'Ouest canadien nos amis de la gauche ont toujours dit et redit à nos citoyens de souche étrangère qu'advenant le triomphe du parti conservateur, soit dans la province, soit à Ottawa, leurs temples seraient brûlés, leurs écoles fermées, leurs *homesteads* enlevés et eux-mêmes expatriés."

Le député de Régina parle ensuite de la sécession de l'Ouest et accuse M. Gardiner, ancien premier ministre de la Saskatchewan, d'être à la tête d'un pareil mouvement, parce qu'il aurait dit, lors d'un discours de janvier dernier, que les relations du Canada avec l'Empire lui étaient plus chères que les relations de Régina avec les ploutocrates de Toronto ou de Montréal.

M. Turnbull parla ensuite des difficultés de la situation dans les provinces de l'Ouest, et de la nécessité d'y apporter remède en réduisant les tarifs de transports des chemins de fer pour les produits des prairies.

Suite à la page 2.

A nos commissions scolaires

La portée des amendements, votés durant la dernière session, ne semble pas avoir été parfaitement comprise partout; c'est pourquoi nous jugeons nécessaire de revenir sur cette question.

L'heure de français dans tous les grades, y compris le premier grade, reste intacte. Ce que l'on nous a enlevé, c'est la faculté qu'avait notre personnel enseignant d'employer la langue française comme langue d'instruction durant la première année.

La loi nouvelle n'entrera en vigueur qu'au 1er mai. L'on semble prétendre que les enfants apprendront plus vite, si on leur parle dans une langue qu'ils ne comprennent pas. Cette prétention est un non-sens pédagogique, et le but que l'on poursuit est facile à deviner.

Nous tenons à affirmer ici, une fois de plus, que les droits des parents en matière d'éducation, sont infiniment supérieurs aux droits de l'Etat. Lorsque celui-ci, outrepassant ses prérogatives, empiète sur les droits des parents, il invite ceux-ci par le fait même à ignorer la loi.

Il n'en est pas un parmi nous qui soit prêt à admettre que notre langue est une langue étrangère dans cette province. Il n'en est pas un d'entre nous qui soit prêt à voir disparaitre cette première année de français.

Nous avons fait toutes les concessions compatibles avec notre dignité. Nous avons loyalement tenté de trouver un terrain d'entente, mais il est des limites que nous ne pouvons franchir. Ces limites, nous les avons atteintes. Nous comptons sur nos commissions scolaires pour conserver les positions acquises.

Raymond DENIS

Activités provinciales

Cartes pour touristes

Le département des Chemins de fer, du Travail et des Industries prépare des cartes pour touristes avec toutes les indications et informations possibles. Le département en a distribué 25 000 l'an dernier.

x

Contrats de secours

On n'entreprendra plus de contrats pour aider aux chômeurs, tel que le faisaient les municipalités, d'après le plan de secours des gouvernements fédéral et provinciaux, d'après une déclaration de l'Hon. Merkle, ministre des Chemins de fer, du Travail et des Industries dans le gouvernement de la Saskatchewan. Des ordres reçus d'Ottawa demandaient de ne point faire de nouveaux engagements après le 31 mars. Le ministre dit que les travaux entrepris antérieurement à cette date ne seront pas discontinués.

x

Conférence sur l'industrie laitière

Le commissaire provincial de l'industrie laitière a inauguré une série de conférences sur l'industrie laitière avec ceux qui s'intéressent à cette branche des produits de la ferme. Déjà plusieurs centres ont été visités.

x

GRAIN DE SEMENCE

Le département de l'Agriculture de la Saskatchewan s'occupe actuellement de l'approvisionnement des grains de semence par anticipation aux demandes des municipalités désireuses de prendre avantage des stipulations du *Temporary Seed Grain Advances Act.* Cette loi donne aux municipalités les moyens de financer l'approvisionnement des grains de semence fourni aux fermiers qui ne peuvent pas payer en raison des mauvaises récoltes ou des conditions désastreuses.

Le département des Affaires municipales a envoyé des circulaires contenant toutes les informations à ce sujet aux secrétaires de toutes les municipalités.

x

FOURNIR DE LA GAZOLINE

Le gouvernement vient de donner des instructions rel à la distribution de gasoline aux fermiers qui en ont besoin pour les semences et ne peuvent point s'en procurer. Les secrétaires des municipalités ont reçu des circulaires contenant ces instructions. Les municipalités pourront fournir de la gasoline seulement à ceux qui ne peuvent pas s'en passer et qui ne peuvent en acheter. C'est le désir du département que tous ceux qui ont des chevaux s'en servent, surtout lorsqu'il y a du foin disponible dans les municipalités. Il ne veut point nque l'on utilise les machines aux frais de la municipalité là où il y a des chevaux et du foin.

x

Demande de réduction des taux de transport

Le gouvernement de la Saskatchewan a demandé une réduction de 10 pour cent sur les taux de transport des conserves de l'Est du Canada. Les compagnies ferroviaires s'occupent actuellement de la question.

x

La validité du "Grain Marketing Act"

Le 9 avril, la Cour d'appel de la Saskatchewan commencera l'étude de la validité du *Grain Marketing Act.* La question à résoudre est celle-ci : "L'assemblée législative a-t-elle juridiction pour édicter le *Grain Marketing Act* 1931 et, si elle ne l'a pas, en quoi et comment cette loi dépasse-t-elle ses pouvoirs ?"

APPRECIATION.

A propos d'examen

Je lis chaque semaine avec un grand intéret votre article sur le *New Type of Examinations* et j'y vois de grands avantages.

D'abord l'élève nerveux et lent qui connaît bien son travail pourra s'assurer un meilleur succès. La nervosité est souvent la cause qu'on ne passe pas ses examens. Dans ce nouveau genre d'examen, l'élève n'a qu'à se rappeler et se servir de son jugement. Il serait, cependant, très convenable pour les instituteurs d'habituer leurs élèves à répondre aux questions dont ils sont vraiment certains, seulement, et ne pas toucher celles dont ils ne sont pas certains.

Dans ce genre d'examen, nous devrions voi à ce que l'instituteur enseignant ne soit pas le surveillant dans son école aux examens définitifs, car avec très peu de renseignements il pourrait fort changer les résultats.

Par exemplle, un instituteur connaissant très bien la force de ses élèves, pourrait bien leur dire : Ne touchez pas aux numéros 7, 8, 9, car vous ne pouvez pas les résoudre.

J'ai toujours pensé qu'un instituteur ne devrait pas être toléré comme surveillant dans sa propre école ; et avec ce nouveau genre d'examen je tiens encore plus fort à les écarter. Ce sera encore plus facile de trouver quelqu'un pour les remplacer puisque les examens seront beaucoup plus courts.

Nous devrions donner à l'élève deux papiers d'examen : un qu'il devra remplir et remettre au surveillant, et l'autre qu'il devra apporter à ses parents.

En somme, ce nouveau type d'examens me plaît beaucoup et je suis très anxieux que l'on commence à s'en servir dès cette année.

A. SEGUIN,

Storthoaks, Sask.

LA SESSION FEDERALE

Suite de la première page

La riposte au discours du député de Régina ne s'est pas fait attendre, et c'est le député de Yorkton, M. McPhee, qui s'en est chargé. Les libéraux, dit-il en substance, se voient accusés d'avoir fait appel au fanatisme et aux préjugés de races, dans leurs campagnes politiques ? Qui sont les accusateurs ? Les conservateurs ? Mais n'ont-ils pas eux-mêmes affirmé, lors de la dernière campagne, que sous le régime libéral le Canada se trouvait sous le talon de la domination française ? N'ont-ils pas ajouté que le parti libéral voulait faire un bloc solide de la Saskatchewan et du Québec en vue de s'assurer le pouvoir sans conteste ? Ne sont-ce pas là des appels au fanatisme ?

M. McPhee appuie ses assertions de coupures de journaux prises dans l'*Orange Sentinel*, de Toronto, et le *Daily Star*, de Régina.

Passant aux questions économiques, M. McPhee attribue les grandes misères de l'heure à la folie de protection qui a atteint un trop grand nombre de populations de l'univers. Il montre les bienfaits du libre-échange et les inconvénients de la protection fiscale, et appuie ses arguments de plusieurs citations d'autorités.

Depuis le discours de M. Turnbull et la riposte de M. McPhee, les députés se croient obligés de déclarer que dans leurs comtés respectifs les deux grandes races du Canada s'entendent à merveille. M. Frank T. Shaver, dans un *maiden speech* de première qualité, affirme cette entente d'une façon catégorique pour le comté de Stormont, qu'il représente. Puis, avec des faits fournis par les grandes filatures de Cornwall (Ontario), il prouve que la protection accordée à cette industrie lors de la session spéciale, a fait du bien à cette entreprise sans hausser les prix des produits. Cette dernière assertion a été éforlement contredite par des députés libéraux.

Une voix de l'Alberta, celle de M. Spencer, brosse encore une fois le sombre tableau des difficultés de l'Ouest, et blâme M. Turnbull de s'être montré en deçà de la vérité, en disant qu'il y avait de la misère par endroits. C'est le contraire de la vérité. D'après l'orateur, la culture du blé paie si peu que les cultivateurs ont mis le feu à leurs récoltes. On propose la culture mixte, dans certains quartiers ; mais cette culture, comme l'autre, serait un désastre. M. Spencer compare les prix des produits industriels à ceux des produits agricoles et trouve l'écart trop accentué : il dit que l'Ouest avait les yeux sur le premier ministre, pendant qu'il était à la conférence impériale, mais qu'il n'a pas mis de temps à comprendre que le salut ne devait pas lui venir de cette direction. Il trouve aussi que les banques canadiennes sont loin de rendre à l'agriculture tous les services qu'elles devraient.

Ce n'est pas que dans l'Ouest qu'on a eu recours aux préjugés de races et de religions pour soulever les électeurs contre le parti libéral, s'il faut en croire le discours prononcé aux Communes par M. Véniot, ancien ministre des Postes. Cette pratique s'est élaborée sur une haute échelle, par l'intermédiaire des Orangistes, dans deux au moins des trois provinces maritimes : le Nouveau-Brunswick et l'Ile-du-Prince-Edouard, et il n'y a pas de raison de croire qu'il n'en a pas été de même en Nouvelle-Ecosse. On a en effet distribué à profusion dans ces provinces des pamphlets indiquant la part que jouent les Canadiens de langue française et de la religion catholique dans l'administration de la Chambre des Communes, en suppliant les électeurs de battre un gouvernement qui permettait de pareilles insanités dans un pays britannique. L'ancien ministre déplore dans le reste de son discours les mauvais effets du tarif protecteur sur les industries de sa province.

M. A.-L. Beaubien, député de Provencher, ne comprend pas qu'un candidat comme M. Mullins, député de Marquette, ait pu battre un homme de la valeur de M. Allison Glen, et conclut que les électeurs de ce comté ont dû se laisser leurrer de belle. Il se défie du plan Beatty, qui consiste en un prêt de $ 5 000 000 pour encourager la culture mixte, et rappelle la faillite du plan des banques qui avaient voulu encourager l'élevage des bestiaux. Il trouve que les banquiers ne font pas leur devoir envers la classe agricole. Les institutions financières, en effet, accumulent des dividendes même en temps de crise quand les cultivateurs accumulent des pertes et ne peuvent emprunter des banques qu'à des taux excessifs.

M. Beaubien demande aux députés conservateurs des provinces de l'Ouest de s'entendre entre eux pour gagner le premier ministre à leur cause. S'il est vrai que le gouvernement conservateur n'est pas un gouvernement de dictature, comme on l'a répété très souvent déjà, ces députés pourront se faire entendre, et faire comprendre à M. Bennett qu'une politique de protection douanière serait on ne peut plus désastreuse pour le pays.

La liste des orateurs qui ont parlé est déjà longue. Le débat sur l'Adresse tire sans doute à sa fin. Mais avant de se terminer, les députés de l'Ouest voudront sans doute proposer un amendement dans le sens du libre-échange à l'amendement du chef de l'opposition.

OUTAOUAIS.

Pouliot et le Klan

Que dira-t-on de la Saskatchewan ? demanda M. Pouliot. J'ai écouté le discours éloquent du brillant primaire de Régina (M. Turnbull). A un moment donné, ce monsieur était en faveur de l'unité et je suis heureux d'apprendre que le parti conservateur revient au principe de l'unité et de l'harmonie. L'Honorable député a parlé comme suit mercredi dernier : "Eux, les libéraux, n'ont jamais fait une élection dans l'ouest du Canada, au moins pendant les derniers vingt ans, sans recourir aux appels aux préjugés. Les élections ont été faites dans l'Ouest par mes Honorables amis de l'autre côté de la Chambre en disant aux citoyens nés en dehors de ce pays que, si les conservateurs obtenaient le pouvoir, soit au fédéral, soit au provincial, leurs églises seraient brûlées."

"C'est exactement ce qui est arrivé aux églises Saint-Joseph et Saint Jean-Baptiste à Ottawa. Je ne blâme pas le parti conservateur pour cela, mais qui pourrait dire que ce n'est pas le Ku Klux Klan qui est responsable de ces incendies ?

Le *Bulletin* d'Edmonton (30 juillet) nous apprend les réjouissances que le Ku Klux Klan a faites à l'occasion de la victoire du député conservateur d'Edmonton-est en faisant brûler des croix de feu sur le versant d'une colline près d'Edmonton. Les chevaliers du Ku Klux Klan étaient là vêtus de leur robe de nuit. Je suis surpris que le député de Long Lake n'ait pas porté la sienne pendant qu'il faisait son discours cet après-midi.

Un autre député est en excellents termes avec le Ku Klux Klan, c'est le primaire de Régina qui se fait prédicateur d'union nationale. Il assistait avec la robe de nuit de Long Lake à un banquet pour protester contre l'émission des timbres bilingues.

Monsieur l'Orateur, je désire toujours employer un langage parlementaire.

Plusieurs voix : Ecoutez. écoutez.

M. Pouliot : Je ne dirai pas que le député de Long Lake (M. Cowan) est un sépulcre blanchi, parce que les sépulcres blanchis ne peuvent pas parler.

Je m'adresserai maintenant aux députés tories de la province de Quebec, pour employer l'expression du député de Montmagny. Je leur défie les remarques suivantes :

Voici un état financier, préparé par MM. Dawson et Rosborough, comptables licenciés de Régina. Ce document est daté du 9 janvier 1929 et il est adressé aux officiers et aux délégués de l'Empire invisible, chevaliers du Ku Klux Klan, assemblés en *Klonvocation*. Pour le bénéfice des sténographes, je mentionnerai que *Klonvocation* s'épelle *k-l-o-n*. Le texte est comme suit :

"J'ai préparé l'état ci-annexé des recettes et des paiements du bureau impérial des chevaliers du Ku Klux Klan depuis la dernière *Klonvocation* du 26 octobre 1927. Notre trésorier impérial, le docteur W.-D. Cowan, n'est pas en bonne santé."

Quelques députés : Oh ! Oh !

Un député : Cela explique son discours.

M. Pouliot : Le texte continue :

"...Et ne pourrait pas préparer l'état du trésorier, c'est pourquoi j'ai préparer cet état pour remplacer les états financiers du secrétaire et du trésorier.

"Le *Kloncilium* a nommé un comptable licencié de Régina pour auditeur des livres. Il est un membre du Klan, mais il a fait d'autres arrangements pour s'absenter jusqu'à la fin de mars et il ne veut pas que nos records soient confiés à ceux qui ne font pas partie du Klan (*non-Klansmen*)."

De ce côté de la Chambre, il n'y a pas de Klansmen, mais il y en a certainement du côté opposé et ils sont applaudis sans distinction.

M. Cotnam : Vous en avez de l'autre côté.

M. Pouliot : Nommez-les.

M. Cotnam : Regardez-les.

M. Pouliot : Nommez-les et mettez votre siège au jeu. Je continue la citation :

"J'ai préparé cet état moi-même et j'espère qu'il rencontre votre approbation", dit le comptable.

Voici quelques entrées :

"*Klooctloker received* ..	$ 33 437.42
"Comptes payés	6 601.41
"Prêts	873.36
"Costumes vendus	1 753.35

M. McIntosh : Mettez cela sur le Hansard.

M. Pouliot : Parfaitement. L'entrée suivante indique un petit montant provenant de la vente de livres, la plupart étant distribués gratuitement.

"Livres K. K. K. vendus ..	$ 30.00
"Reçus de Maloney	539.90

Cet apostat est plus honnête que je pensais. Il rend compte de la collecte. Les entrées que j'ai citées représentent quelques montants reçus. J'arrive à quelques-unes des dépenses.

"Dépenses du *Wizard* impérial : $ 1 264.50 ;

"Salaire du *Kligrappy* impérial (M. Cowan, député de Long Lake ; $ 2 170.00."

Le député de Long Lake est le *Kligrappy* impérial.

Un député : "Qu'est-ce que c'est ça ?..

M. Pouliot : C'est un être mal peigné. Il charge ses dépenses de voyages quand il va à diverses assemblées :

"Dépenses de voyage, $ 87.57."

Il y a aussi les paiements aux assistants du Bureau impérial, ainsi que $ 300.00 pour frais de *Klonvocation* et de *Kloncilium* et aussi des paiements pour du matériel de bureau et service de conciergerie. Pourquoi un concierge ? Le *Kligrappy* n'est-il pas capable de faire ce travail ?

"Avances re : Cause de libelle de l'assemblée de J.-J. Maloney et un exemplaire du *Freedman*, $ 912.26.

"Loyer de salles pour les assemblées, $ 631.26."

Un individu du nom d'Elliott a reçu $ 698.15. Il a été nommé par le gouvernement Bennett commissaire pour faire enquête dans les causes de partisannerie politique contre les employés fédéraux. Quelle chance pourront avoir les Canadiens français qu'il serait appelé à juger ?

Sur le couvert du numéro de juillet 1930, publié à Régina (Saskatchewan), on lit : "Comment dois-je voter ?" L'un des articles de cette revue contient la phrase suivante imprimée en caractères gras : "Sous les ordres de Québec. M. King, vendu corps et âme à Québec, a retiré la promesse qu'il avait faite à l'Alberta."

Je me demande si le *Kligrappy* a approuvé une telle propagande et s'il a signé personnellement le chèque pour payer cette littérature. Voilà un exemple de ce qui est fait par le parti tory.

Mon Honorable ami de Montmagny (M. Lavergne) a dit : "Qui a trahi la province de Québec si ce n'est le grand Sir Wilfrid Laurier ?" Je lui réponds que la politique de Laurier a été d'unir les Canadiens de toutes les croyances et de toutes les races. La doctrine du parti tory est : *Divide ut impera* (diviser pour régner).

Un député : Ne croyez pas cela.

M. Pouliot : Vous ne voulez pas le croire, mais vous êtes prêts à jeter le cri de race contre les Canadiens, quand votre devoir, comme leur représentant, serait de chasser (*kick out*) le *Kilgrappy* de cette Chambre.

Les tories cherchent à détruire la grande oeuvre de Laurier ; mais son influence est encore telle, douze ans après sa mort, que le premier ministre (M. Bennett) doit se cacher derrière son nom pour tenter de justifier son attitude à la conférence impériale l'automne dernier. La politique de Laurier fait l'admiration de ceux qui ont été si injustes pour lui, de son vivant. Quelle juste rétribution ! L'histoire se répète. Citons par exemple l'abolition de la commission du tarif. Les conservateurs l'ont abolie parce qu'elle avait été créée par Mackenzie King et ils se rendent compte maintenant de la nécessité de la rétablir. De ce côté-ci de la Chambre, nous n'attendrons pas la mort du chef de l'opposition pour appuyer sa politique. Nous l'appuyons de son vivant parce que sa politique est bonne. Il est bien malheureux que ceux qui ont des yeux pour voir ne voient pas.

M. Gott : Il y en a un ici qui voit.

M. Pouliot : Je vais poser la question suivante à mon honorable ami : comment a-t-il fait pour s'envoler du sanctuaire d'oiseaux de Jack Miner ?

M. Gott : C'est aussi sensé que vos remarques pendant les dernières quarante minutes.

M. Pouliot : Ce qui vient d'être dit est le plus grand compliment que je puisse recevoir. Qui a trahi la province de Québec ? Qui a trahi le Canada ? Les traitres sont ceux qui siègent de l'autre côté et les Ku Klux Klansmen dans les rangs de leur parti. Les conservateurs rendent aujourd'hui à Laurier une justice tardive. Nous appuyons son successeur à la tête du parti libéral pendant qu'il est vivant parce que nous avons confiance en sa politique. J'espère, M. l'Orateur, que quelques-uns de mes amis qui siègent à votre droite vivront assez longtemps pour reconnaitre qu'après Laurier le plus grand premier ministre canadien est le chef actuel de l'opposition, le T. Hon. W.-L. Mackenzie King.

x

Sept semaines en France

ETUDES ET VOYAGES

Comme chaque année, un cours d'études théoriques et pratiques de français est organisé à Paris à la Sorbonne, pendant les vacances d'été, en deux périodes :

Première période, programme complet avec voyage, 5 juillet-24 août ;

Deuxième période, programme abrégé, sans voyage, 2 août-30 août.

Dans chaque période, le programme comprend les exercices ci-après :

Six ou quatre semaines, tous les matins, cours de langue et littérature françaises, savoir, chaque jour : une heure de phonétique ; une heure de grammaire, lecture, orthographe, conversation ; une heure d'explications de textes et de révision de la littérature française moderne ;

Deux semaines, après-midi, conférences universitaires ; 36 conférences sur des sujets d'actualité ; littérature, politique, vie économique, par des personnalités universitaires ;

Quatre ou deux semaines, après-midi, promenades-conférences, visite méthodique de Paris et de la région parisienne ;

Une semaine — mais seulement dans la première période — à la fin des cours : voyage circulaire sous une direction universitaire à travers la France de l'Ouest, Châteaux de la Loire, Bretagne, Normandie.

L'administration des cours se charge, sur la demande des auditeurs, de leur installation à Paris dans une famille ou une pension. Pour toute information et pour l'inscription, s'adresser à M. Henri GOY, directeur des cours de vacances, Sorbonne, Paris, (Ve).

x

LA LÉGION ÉTRANGÈRE

(Suite)

"Je tiens à déclarer que cela est entièrement faux. Il y a bien des hommes qui se sont engagés à la Légion sous l'effet d'orages d'une espèce ou d'une autre. Certains y sont venus à la recherche d'aventures ; d'autres encore parce qu'ils étaient plus aptes au métier de guerrier qu'à la vie civilisée. J'ai eu sous mes ordres des hommes de toute espèce, de la plus brutale comme aussi de la plus belle. Mais jamais je n'ai rencontré un homme d'un type vraiment criminel."

André Maurois a écrit au sujet du type d'hommes que l'on rencontre à la Légion :

"Toute civilisation a ses grands blessés. Dans tous les pays de l'Europe, et sans doute aussi en Amérique, vivent des hommes pour qui la vie est un supplice. Les uns ont été accablés par des deuils, des accidents, et le spectacle des endroits où ils ont été malheureux leur est insupportable. D'autres ont souffert par leur propre faute ; ils ont commis quelque action grave qu'eux-mêmes réprouvent ; ils se sentent justement méprisés et savent qu'ils ne pourront se transformer qu'en échappant à leur passé. A tous ces êtres, à tous ceux que Dostoïewski appelle les "humiliés" et les "offensés", la Légion étrangère offre un refuge."

En somme, la plupart des hommes qui s'engagent à la Légion sont des vaincus de la vie, ou des révoltés contre le sort. C'est l'absence de principe pour guider leur existence qui les amène à la Légion, et c'est parce qu'ils y trouvent à la fois leur vie matérielle assurée, l'absence de tout souci autre que celui de leur peau, et aussi une discipline rigoureuse, qu'elle est pour presque tous un asile. Ils n'y font pas fortune ; ils n'y assurent généralement pas leur avenir ; mais tant qu'ils y servent, suivant la formule de leur engagement, "avec honneur et fidélité", ils y retrouvent le respect de soi que tous avaient perdu, et s'ils meurent, c'est, comme l'a écrit l'un d'eux — un étranger — "non pas pour la patrie, mais en tout cas pour quelque chose de pur et de haut : leur honneur personnel."

Il faut aussi se rendre compte de ce que la Légion comporte un grand nombre de demi-neurasthéniques et de demi-déséquilibrés, d'hommes apparemment normaux et sains, mais qui dans certaines conditions, trahissent leur faiblesse intellectuelle ou morale.

Quelques-uns d'entre vous ont peut-être entendu l'expression, devenue proverbiale, "avoir le cafard." C'est à l'origine, une expression de colonial et particulièrement de légionnaire.

Le cafard est une forme de mélancolie qui sommeille à l'état chronique dans le cerveau du légionnaire et qui a souvent des réveils brusques et aigus. Il a mille manifestations grotesques ou tragiques ; les plus innocentes sont ce que le légionnaire appelle "partir en bombe", ou encore l'ivresse. Partir en bombe, c'est s'en aller, c'est s'affirmer à soi-même, pour quelques heures ou quelques jours, qu'on est libre et qu'on dispose de son temps. Notez que ces hommes qui s'échappent ne sont pas des deserteurs : quatre-vingt dix-neuf fois sur cent ils reviennent à leur corps, ou bien se rendent à un poste militaire quelconque, juste dans les délais voulus pour ne pas être passibles du conseil de guerre: car le légionnaire connait les règlements militaires sur le bout du doigt. Ce genre de cafard atteint souvent de bons soldats : il se guérit automatiquement par quinze ou trente jours de prison.

L'autre grand défaut commun à beaucoup de légionnaires est de s'adonner fréquemment à la boisson.

Bien des moralistes ont protesté contre la tolérance que l'on a, à la Légion, pour l'ivresse. Mais il ne faut pas oublier que les légionnaires sont des dépaysés, souvent des déclassés, soucieux d'oublier un lourd passé. Le vin, pour eux, c'est l'illusion ; c'est l'oubli. Les distractions féminines sont rares et médiocres, mais on trouve du vin partout et à bon marché. Les meilleurs soldats succombent à cette tentation incessante. Beaucoup d'entre eux s'enivrent délibérément, à périodes fixes, en ayant soin, toutefois de laisser à la caserne ou au camp, leurs médailles et leurs décorations.

En somme, les légionnaires ne sont certes pas de petits saints, et la Légion n'a rien d'un pensionnat pour jeunes filles, mais leurs défauts caractéristiques ne sont pas bien différents de ceux de tous les soldats ou marins de métier.

Le grand remède à tous leurs maux est l'action. Ce n'est jamais au moment de combattre que le légionnaire est sujet à des crises de "cafard." C'est dans les garnisons, dans les postes isolés, qu'il y succombe, et qu'il souffre également plus qu'ailleurs des méfaits de l'alcool.

L'emploi que fait le commandement des unités de Légion est largement inspiré de ces considérations.

EMPLOI DES UNITES DE LEGION

Pendant les premiers temps qui suivent son engagement, le légionnaire est versé dans une compagnie d'instruction où l'on s'attache à faire de lui un bon marcheur et un bon tireur. Cette période d'instruction est d'ailleurs pénible pour la plupart des engagés. Puis, au bout de quelques mois, le nouveau légionnaire est affecté à une unité de campagne, ou stationné dans quelque région lointaine.

Les bataillons et compagnies de la Légion sont dispersés à travers toute l'Afrique du Nord française et particulièrement à travers le Maroc. D'autres sont en Syrie, d'autres encore en Indo-Chine, au Tonkin. Dans toutes les colonies où il a fallu combattre, les unités de la Légion ont été largement utilisées. En dehors de véritables campagnes coloniales, comme celle de Madagarcar, d'Indo-Chine, ou encore comme les récentes campagnes de Syrie et du Riff, le maintien de la paix, parmi les populations récemment soumises, et plus souvent encore la protection de peuplades paisibles contre les incursions de tribus hostiles, nécessitent la présence de troupes nombreuses, susceptibles d'entreprendre à tout moment des opérations de police, ou d'assurer l'occupation de telle ou telle nouvelle zône. Les unités de la Légion étrangère sont particulièrement aptes à ce genre de métier, qui comporte non seulement les dangers inhérents à la nature même d'un adversaire admirable de courage, de ténacité et de ruse, mais encore les privations et les fatigues qui résultent forcément d'expéditions entreprises dans des pays dénués de moyens de communication, et sous des climats souvent pénibles.

En dehors des colonnes et des expéditions militaires proprement dites, il y a dans ces pays neufs, bien d'autres genres de travaux auxquels on emploie les unités de la Légion. Elles travaillent souvent à faire des coupes de bois, à construire des routes, à établir des ponts, des lignes télégraphiques, à cultiver des jardins, même à bâtir des postes entiers. Car, à la Légion, tous les corps de métier sont représentés, et l'on n'y manque même pas d'ingénieurs.

Tous ces travaux ont leur utilité, et par eux la Légion étrangère moderne s'apparente aux vieilles légions romaines.

Mais il n'est pas douteux que la gloire de la Légion est due principalement à ses qualités guerrières ; car il est incontestable, et d'ailleurs incontesté, que, au combat, la Légion est la plus belle infanterie du monde.

(*A suivre.*)

x

L'aide au cultivateur

(Suite de la première page.)

considérations. Notre pays repose dans son efflorescence économique sur le progrès agricole.

Il nous fait de la peine d'apprendre par les rapports de la Chambre que des représentants de nos plaines disent que le mal des fermiers d'ici est plus factice que réel et que la crise ne sévit pas si rudement. Ce n'est certainement pas un moyen très efficace de s'attirer l'estime et la confiance de l'électorat. C'est faire preuve de mauvaise volonté pour tromper le public de l'Est ou bien faire montre d'un sens d'observation à courte vue.

Il n'y a pas de fumée sans feu. Les cris de sécession trahissent un malaise très profond, qu'on veuille le voir ou non, et dont souffre la classe agricole.

"Trouvez-nous des marchés ! Trouvez-nous des marchés ! Nous produirons du blé, nous élèverons des animaux !"

Voilà un appel absolument raisonnable et auquel les gouvernements provinciaux et fédéral devraient accorder une attention toute particulière, si sincèrement ils veulent le bien du pays.

UN FERMIER.

SOIREE CANADIENNE.

Les persécuteurs du français sont des traîtres

M. Armand Lavergne chez les Fils natifs du Canada — Il fait un magistral discours sur l'esprit canadien — Il affirme que "les persécuteurs du français sont des traîtres au pays" — Il fait valoir la loyauté des Canadiens français en face du mouvement de sécession dans l'Ouest — Le bilinguisme contre l'américanisme. M. Aurélien Bélanger parle de l'affaire de la Saskatchewan et des attaques contre le français à Kingston, Ontario.

Le sujet qu'on lui a assigné est d'un haut ton, remarque M. Lavergne. Il comporte en quelque sorte l'avenir de notre Canada, la plus belle et la plus grande démocratie dans l'univers. Les autres nations ont été fondées par des héros, mais la nôtre l'a été non seulement par des héros mais par des saints que tous les croyants implorent. Nous avons le privilège de faire partie du Commonwealth des nations britanniques.

NATIONALISME UTILE

Le Canada n'est plus une colonie de la Couronne. Le Canada n'est plus un Dominion autonome. Le Canada est aujourd'hui reconnu comme une nation. "C'est un état de onheur ironique de voir les deux grands partis rivaliser pour aller le plus loin dans un problème pour lequel, il y a quelques années, je devais être fusillé à l'aurore. Ceia vous prouve que la province de Québec, par la voix de ses extrémistes, accomplit quelque chose de bon." Brossant rapidement les grandes lignes de notre lutte pour conquérir cette place dans le concert des nations britanniques. Parce que les Canadiens ont toujours contribué plus que leur part dans ces revendications, parce qu'ils ont aidé à obtenir ces statuts, constituant en quelque sorte la Charte de liberté des membres de l'Empire britannique, ils ont non seulement le droit à la justice, mais à l'égalité et à la franchise. Notre premier devoir est envers le Canada.

Le mot d'ordre des Fils natifs est "le Canada d'abord." C'est plus que le cri de ralliement d'un parti politique, mais l'étoile conductrice nécessaire au Canada, notre terre, notre foyer et notre mère-patrie. Nous n'avons pas d'autres obligations envers n'importe quel autre pays. L'orateur affirme que maintenant devenu une nation, le peuple canadien doit décider des intérêts propres et primordiaux du Canada.

C'est en développant les devoirs envers notre pays, que M. Lavergne prend à partie notre programme d'immigration depuis trente ans, "un programme sot, stupide, qui donne le suicide." Programme plus favorable aux immigrants qu'aux fils du sol, qui a déversé sur notre beau pays "les rebuts de l'Europe." Pour un pays de 6 000 000, il était plus difficile d'assimiler les 300 000 à 400 000 immigrants chaque année pour en faire des citoyens que pour les Etats-Unis, qui avaient 50 000 000 de population lorsqu'ils ouvrirent leur pays à l'immigration intense.

UN SOLIDE REMPART

"Maintenant nous entendons parler de socialisme, de bolchévisme et de sécession", continue M. Lavergne. "Dans l'Ouest, malgré la persécution contre leur langue, les Canadiens français sont les premiers à protester contre la sécession. Espérons que leurs persécuteurs suivront notre exemple pour devenir de meilleurs citoyens." La Confédération a été fondée par deux partis, elle a été fondée par des Anglais et des Français. Elle a accordé des droits aux deux races et jusqu'à ce que ces droits soient accordés aux deux races, non seulement dans Québec, mais dans chaque province du Dominion, l'harmonie complète n'existera pas.

Après avoir cité les paroles historiques de Sir John MacDonald, l'orateur dit qu'il n'y a jamais eu de question scolaire dans Québec. Dans la province française, on a respecté le véritable esprit de la Confédération. Québec n'accorde pas seulement un traitement juste, mais un traitement des plus généreux à la minorité. En ceci, Québec a reconnu son devoir, ajoute-t-il.

M. Lavergne flagelle ensuite les préconisateurs d'un drapeau, d'une langue et d'une religion. Il y eut deux batailles des Plaines d'Abraham et l'issue a été définitivement réglée en 1867 par la Confédération. Eliminant l'utopie d'une religion, M. Lavergne réfuta l'idée de langue, disant que tout Canadien anglais sincère devait admettre que notre pays est bilingue non pas par ce que les Français l'ont voulu. Avant 1760, ils n'avaient jamais envoyé d'invitation aux Anglais. Il voudrait que tout vrai fils du pays s'appelle "canadien" tout court.

"Je ne suis pas un Canadien-français, dit-il, mais un Canadien de langue française. Je n'aime pas le terme à trait d'union. Je suis un Canadien et rien d'autre chose, bien que je ne fasse gloire de mon ascendance française. Ce nom à trait d'union nous a été donné par ceux qui ne nous aimaient pas." (Longs applaudissements.)

CONTRE L'AMERICANISATION

Le bilinguisme a été une bonne chose pour le Canada. Ce fut un cadeau de la Providence que notre grand pays, le Canada, ait été fondé par deux grandes races. L'esprit pratique de l'Anglais et l'esprit lucide et clair, l'esprit de charité du Français. C'est par l'union de ces deux esprits que nous avons gagné notre liberté. Le sang normand aida à la grandeur de la Grande-Bretagne ; l'esprit de liberté britannique et la clarté de pensée française contribueront encore à la grandeur du Canada. Du moment que nous cesserons de nous fier à cette double tradition, nous envisagerons le plus grand danger, celui de l'américanisation.

Ce danger de l'américanisation du Canada par cette soi-disante civilisation avec son cinéma idiot, son jazz et ses journaux comiques en couleurs, quelquefois par son patois peut être évité par le remplacement de ce langage dressé par les Canadiens français. Mais même Québec se ressent de l'infiltration américaine. Les Canadiens de langue anglaise sont donc dans un danger plus imminent. Un rempart de langues, de cultures et d'idées différentes se trouve dans le bilinguisme canadien. C'est un devoir imposé à tous les Fils natifs après 150 années de vie nationale côte à côte. C'est un devoir parce que les Canadiens anglais ont signé avec nous le pacte de 1867. C'est un devoir de protéger contre l'américanisation ce que les pères du Canada ont donné à la postérité et que nous devons transmettre intact à ceux qui nous suivront, à nos enfants.

"Nous devons édifier quelque chose de différent des Etats-Unis, continue M. Lavergne. Je sais qu'il est auss iinutile pour Jean Martin, du comté de Montmagny de parler l'anglais à la perfection que pour John Martin de Dover de s'exprimer couramment en français. Mais dans les caractéristiques du Canada, les timbres-postes, la monnaie, les billets de banque et autres détails importants, le bilinguisme devrait être en honneur pour donner le caractère de nationalisme canadien.

TRAHISON des PERSECUTEURS

"Ceux qui, à l'instar du premier ministre de la Saskatchewan, croient qu'ils servent le Canada et qu'ils se rendent un service en interdisant le français, trahissent leurs ancêtres, trahissent le Canada et l'idéal canadien.".

Ici l'orateur rappelle que le Canada de descendance française est assez facile à angliciser dans la douceur, mais heureusement le fouet des persécuteurs réveille les énergies, les forces de résistance. Il fait l'éloge d'Aurélien Bélanger, qui a lutté pour la revendication des droits de ses compatriotes opprimés par le Règlement XVII jusqu'à ce que l'Hon. Ferguson ait compris qu'un contrat était un contrat et qu'il abolit l'acte néfaste contre les Canadiens français de l'Ontario.

ANECDOTE DU SERPENT

M. Lavergne dit que M. Ferguson n'était pas comme M. Anderson de la Saskatchewan, qui traita l'entente de la Confédération comme un vil chiffon de papier. Nous sommes prêts à accepter le défi de la Saskatchewan, dit-il après avoir comparé Anderson au serpent dans la vieille fable française du serpent et de la lime. Les Anderson peuvent venir, s'écrie-t-il, les Anderson peuvent s'en aller, mais la langue française sera toujours parlée. Ici l'auditoire, en majorité de langue anglaise, fait une ovation au grand tribun québecois.

M. Lavergne, avec l'esprit qu'on lui connait, jette ensuite le ridicule sur ceux qui nous accusent de parler un patois. Il croit que le français, tel que parlé aujourd'hui dans le pays, est un avantage pour le Canada, de même que l'anglais en est un pour les fils des pionniers du sol. L'orateur admire la littérature anglaise. Il cite le cas de l'historien Parkman, pas toujours impartial pour les catholiques mais qui ne peut retenir son admiration pour les pionniers, les missionnaires et les religieuses de la Nouvelle France, enfin tous ceux qui implantèrent la religion du Christ dans le sol canadien, religion que le bolchévisme veut nous ravir. Durant la guerre, les Canadiens français, devenus Franco-Américains en Nouvelle-Angleterre, rendirent de précieux services comme officiers de liaison. Leur "patois" devenait très utile. La langue anglaise est aussi bien jolie et très efficace dans le monde des affaires.

LA LOI L'EXIGE

M. Lavergne préconise l'enseignement des deux langues qui différencieront notre pays des Etats-Unis.

"Si j'étais un Canadien de langue anglaise, continue le vice-président de la Chambre, en dépit de l'Ordre d'Orange ou des Black Knights, ou de tous les autres Knights, je ferais apprendre le français à mes enfants." (Applaudissements). Toute notre vie nationale doit être bilingue. La loi l'exige... Notre fierté l'exige... puis le Canada est bilingue, que nous aimions cela ou non. Aimons donc un Canada bilingue. Dans la province française nous vous avons traités comme des frères. Ne pourriez-vous pas nous traiter comme des associés avec justice et fair play ?

Après avoir fait l'éloge de notre histoire, pur comme un diamant, étincelant comme un écrin, glorifiée par le sang des saints et des martyrs, l'orateur parle de la tradition française, chrétienne de notre peuple. Nous avons vécu pour cette tradition et nous mourrons pour la conserver. Nous préférons la mort si nous ne pouvons conserver intact notre noble héritage.

Comme Fils natifs, les auditeurs sont exhortés à conserver cet héritage, qui est aussi à eux. Dans Québec, on respecte la loi et l'ordre. On croit que la vie est courte mais que les principes de liberté pour lesquels ont combattu vos ancêtres et les nôtres, cet héritage commun, sont immortels. Ensemble, cherchons une plus grande destinée, dans l'union et non la fusion utopique des Américains, éclairés par l'idéal de justice qui demeure immortel, comme notre Maître qui nous l'apporta il y a deux mille ans aux hommes de bonne volonté.

x x x

M. BELANGER

Le président de l'assemblée dit que trois grandes questions s'imposent aujourd'hui à l'attention nationale. Deux en Saskatchewan et une dans notre province.

En Saskatchewan, on a décidé d'empêcher l'enseignement du français dans les écoles publiques de cette province. Le gouvernement a aussi décidé d'imposer cinq années de résidence à tout homme qui veut devenir "homesteader." La troisième question, dit-il, nous vient de Kingston (Ontario). Là, ils ont décidé de demander au gouvernement de Toronto d'interdire l'enseignement du français dans les écoles publiques de la province.

"Je laisse ces questions à vous, comme Fils natifs du Canada, dit-il, pour sérieuse considération. Quant à l'enseignement du français dans les écoles ontariennes, M. Bélanger ajoute que les Canadiens français de cette province ne s'y objectent pas, mais c'est avant tout une question concernant les gens de langue anglaise. "Nous serions satisfaits d'être les seuls bilingues, dit-il, sans la concurrence de vos propres enfants dans les sphères où les deux langues sont nécessaires. Cela ne nous regarde pas, mais vous touche de près. Vous devrez discuter la chose entre vous. Si la législation est passée, Kingston devra rendre compte de son attitude à vos enfants." (Applaudissements.

Un sombre drame

M. Louis Côté, député conservateur d'Ottawa-est, loue M. Ferguson pour son règlement de la question scolaire ontarienne et parle du sombre drame qui se déroule en Saskatchewan — La conférence interprovinciale

Toronto. — M. Louis Côté, C. R., député d'Ottawa-est, au cours du débat sur le budget, a traité incidemment de la question scolaire ontarienne et de la façon dont elle a été réglée par l'Hon. Howard Ferguson, ancien premier ministre et ministre de l'Instruction publique, maintenant haut-commissaire canadien à Londres. M. Ferguson, dit-il, a aidé au progrès de l'instruction publique et réglé d'une façon bien canadienne le problème de l'instruction de mes petits compatriotes de la province d'Ontario. Je veux donc exprimer ici les sentiments amicaux d'une partie de la population de cette province envers la majorité, sans distinction des partis.

"Ayant eu l'honneur de coopérer bien humblement au règlement de cette question, avec le docteur F.-W. Merchant, ce grand pédagogue, et son honneur le juge Scott, ce parfait gentilhomme canadien, je sens que c'est mon devoir de parler un peu du problème scolaire.

POUR L'UNION NATIONALE

Monsieur le président, quatre années se sont écoulées depuis que le nouveau rapport Merchant et les progrès que l'on relate déjà sont très satisfaisants et très encourageants. Mais la solution du problème eut un autre résultat très important pour nous tous, qui voyons dans l'union une valeur nationale. Cette solution a fait plus pour rétablir la vraie amitié entre les deux races pionnières de cette province que toute autre chose depuis la Confédération.

Il y a quelques mois, l'Hon. sénateur Thomas Chapais, représentant canadien à la Société des Nations, à Genève, discutant la question des droits des minorités devant les représentants de 52 nations, affirma que la province d'Ontario, en Canada, avait fait un grand pas dans ce sens. En lisant les dépêches de Genève, je fus très flatté, parce qu'il n'est que juste qu'honneur soit rendu au mérite. Parce que né en Ontario, de père et de grand-père ontarien, et ayant vécu la vie des habitants de cette province, je m'en suis senti fier.

Je désire ardemment que le geste de la vieille province d'Ontario serve d'exemple aux autres provinces canadiennes qui ont à résoudre des problèmes semblables.

UN SOMBRE DRAME

"Il se joue en ce moment, sur les rives de la Saskatchewan, un sombre drame de nature à remplir de crainte et d'effroi le coeur de tout vrai Canadien. S'il faut en croire les dépêches qui nous viennent de là-bas, on tente, en ce moment, dans cette province, de priver des moyens d'apprendre leur langue, les descendants de ceux qui apportèrent en Saskatchewan, en plus d'un glorieux passé de deux ou trois siècles de contribution utile à l'histoire du pays, l'amour et le respect des traditions britanniques, en même temps que la culture, charmante et merveilleuse, héritée de leurs ancêtres français.

ENNEMIS HIDEUX

Loin de moi toute intention de vouloir intervenir dans les affaires des autres provinces, mais, Monsieur le président, je ne croirais pas outrepasser mes prérogatives en disant à ceux de là-bas dont c'est le devoir de diriger le gouvernement : "En dépit des associations pacifiques et des conventions rendant la guerre illicite, il y a encore du malaise dans le monde, parce qu'il y a de l'intolérance, de la haine, de l'étroitesse et des appétits inassouvis. Le communisme et ses succédanés, je dirais, menacent le bonheur du travailleur chez nous comme partout ailleurs. Présentons donc un front uni à tous ces ennemis hideux et assurons l'union et l'harmonie par une intelligence complète de l'esprit de la constitution dont est née notre nation."

On sait que les provinces canadiennes ont été convoquées en conférence avec les autorités fédérales pour le mois d'avril.

"Personnellement, continue M. Côté, quelles que soient les conclusions auxquelles puisse en venir la conférence interprovinciale, j'espère que la vieille classe soit remplacée par une autre garantissant justement la protection des droits des provinces et de ceux des minorités et assurant la conservation des stipulations essentielles contenues dans le pacte confédératif. Je sais que la province d'Oatario ne désire pas entraver le progrès ni intervenir dans le développement nécessaire au bien-être et au bonheur de la population canadienne en général, et je félicite le gouvernement pour l'atttitude qu'il a prise sur ces questions, la seule digne de notre status comme province, et je formule le désir que tous, nous devons partager, qu'on ne doive jamais permettre de retarder le bon fonctionnement de notre constitution et de semer la crainte dans l'esprit des citoyens canadiens au sujet de leurs droits les plus sacrées."

Ces paroles énergiques de M. Côté ont été chaleureusement applaudies de toute la Chambre.

x

LE GENIE COLONIAL FRANCAIS

"LES ANGLAIS ONT-ILS PERDU L'ART DE GOUVERNER ?"

Un colonial britannique notoire, Sir Henry Dobbs, haut commissaire pour l'Irak de 1923 à 1929, vient de publier dans le *Daily Telegraph* un article qui produit quelque sensation : "Les Anglais ont-ils perdu l'art de gouverner ?"

Passant en revue les diverses colonies anglaises, il aboutit à deux conclusions amères. Aux Indes classes instruites et masse populaire se rejoignent pour manifester à l'Angleterre leur haine ; dans l'Irak, à l'exception du roi Feyçal et de ses courtisans, l'unanimité est faite contre l'Angleterre ; en Palestine, Juifs et Arabes se plaignent avec une égale aigreur ; en Afrique, les sentiments des indigènes évoluent fâcheusement.

Au contraire, remarque-t-il, l'esprit et la civilisation de la France semblent pénétrer plus profondément la masse des peuples colonisés que la civilisation anglo-saxonne ne le fait pour les peuples des dépendances britanniques et américaines. Les peuples colonisés par la France sont généralement fiers de lui appartenir.

Pourquoi cette réussite française et cet échec anglais ? Ici, Henry se borne à poser des questions. Les Anglo-Saxons se montrent-ils trop distants vis-à-vis des autres races ? L'impérialisme britannique crée-t-il, chez ceux qu'il rencontre sur sa route, une antipathie sociale ? Le mélange de sentimentalisme et d'utilitarisme qui caractérise la politique administrative de la Grande Bretagne heurte-t-il l'imagination des races colonisées ? Le fonctionnaire et le négociant anglais font-ils un peu trop systématiquement passer le goût des sports (tennis, golf et polo) avant celui du travail administratif et des affaires ? Ou bien, pour d'autres causes, les administrateurs ont-ils perdu tout contact avec les réalités humaines?

Sir Henery Dobbs conclut qu'il est urgent d'envoyer des commissions d'enquêtes dans les colonies françaises et peut-être néerlandaises pour voir comment les choses s'y passent.

On ne peut que se réjouir de voir un tel hommage rendu au génie colonial de la France. Nous ne le croyons pas immérité.

x x x

N. D. L. R. — L'auteur de l'article susdit oublie de mentionner que la France respecte la foi, les moeurs, les traditions, la langue et les habitudes des indigènes. Elle respecte leur fierté de race et les laisse se développer dans le sens de leurs responsabilités et selon l'esprit de leurs ancêtres. Elle ne les persécute pas dans les écoles, au conseil de leur pays. Elle ne cherche pas à les assimiler pour les dominer plus facilement. Bref, elle ne les humilie pas. Ils sont mieux traités que ne le sont, par exemple, les Canadiens français de la Saskatchewan, où le fair play britanique est trop souvent en accord parfait avec la fameuse devise des loges : "Une religion, une langue, un drapeau. Les coloniaux de la France n'ont pas d'Anderson là-bas pour leur enlever des droits sacrés et insulter à leur fierté nationale. C'est peut etre la cause du succès de la France.

Coin du Collège Mathieu

L'homme de conviction

Ce matin-là, en plein congé ensoleillé, j'ouvre une porte de classe, bien décidé à tailler ferme dans le divin Ragon grec.

— Tiens, Pierre ! Tu travailles ?

— Non, mon garçon. Tu ne peux pas t'imaginer. Je rêvassais quasiment. J'étais en train de songer aux grandes qualités qu'il me faudrait pour devenir un grand homme.

— Sapristi ! tu es sérieux, ce matin, pour un jour de grand congé !

— Laisse le grand congé, mets tes livres là, assieds-toi et discutons.

Et puis nous voilà partis — pardon ! — me voilà parti, avec des gestes qui ne veulent rien dire, et avec des paroles de feu, je lui fais comprendre à peu près dans ces termes ce qu'il fallait pour devenir un grand homme. Pour être grand, non pas de corps, mais d'esprit, il faut à mon avis deux choses : avoir des convictions et du caractère.

Parlons d'abord de la première. Mon ami, si tu lis la vie des grands hommes plus tard, il te faut au moins la volonté d'agir, de te dévouer constamment pour la cause du bien. Or, cette volonté constante suppose deux choses qui sont à la base de toute vie féconde, et dont on devrait retrouver l'empreinte dans tous les actes de notre vie publique, ou privée, religieuse ou civile : elle suppose des convictions et du caractère. En effet, n'espère réaliser rien de grand, rien de beau sur la terre si tu n'y mets une volonté inflexible. Mais la volonté suit l'intelligence, c'est un privilège de... philosophie, dit-on ; d'où il résulte qu'un homme sans convictions ne peut avoir une forte volonté ; ce n'est par conséquent qu'une épave abandonnée aux caprices des flots.

Mon ami Pierre leva un regard de dilettante vers le plafond.

Qu'est-ce donc qu'un homme de conviction, repris-je avec chaleur ? Voyons d'abord ce que ce mot "conviction" veut dire. Il vient du mot latin "victus", qui signifie "vaincu." Donc un homme de conviction, c'est un homme vaincu par une idée. C'est-à-dire que cette idée le possède tout entier, le fait agir en vue d'un but, et rien ne peut l'arrêter. C'est un homme qui ne se laisse pas intimider par les traits acérés de la haine, de l'ironie et du sarcasme. C'est un homme prêt à verser son sang, à donner sa vie quand son Dieu ou ses droits sont attaqués. C'est un homme rempli de dévouement, prêt à tous les sacrifier, qui triomphe du lâche respect humain, qui ne rougit pas d'affirmer ses principes d'émettre ses idées personnelles. L'homme de convictions agit sous l'empire de sa raison et de sa volonté. Il n'a pas besoin du commandement pour agir. Il agit parce qu'il le veut. Il marche parce que c'est son devoir et rien de plus. Tout cela demande de grandes qualités morales. Il faut savoir se dominer, se vaincre, se renoncer soi-même et faire passer le devoir avant le plaisir ou les petites satisfactions personnelles. Quoiqu'il arrive, l'homme de conviction ne change pas de route. Les lignes courbes ou les tangentes lui sont inconnues. Il a choisi la droite ligne et il la suit. Il est parfois pénible de suivre la voie qui nous est indiquée, lui, avec une volonté et une énergie de fer poursuit son but. Ouvre l'histoire de notre beau pays : là tu verras dans la vie des Lafontaine et des Cartier qu'ils défendirent leur langue et leur foi en dépit de tous les obstacles. La preuve qu'ils étaient des hommes de conviction, c'est qu'ils étaient avant tout de bons chrétiens. Ensuite qu'ils possédaient en leur coeur l'amour de la patrie ; leur âme en était toute imprégnée. Et par ces qualités qui font le vrai homme de conviction, ils nous acquirent les droits que nous possédons encore aujourd'hui. Nous pouvons déduire de leur vie cette phrase de Mgr Langevin : "L'avenir est à ceux qui luttent en priant."

"Etre un homme, dit Paul Véron, c'est triompher du doute,

"Cet ennemi mortel, frère du désespoir ;

"C'est marcher jusqu'au bout, ferme et droit sur la route

"Qui mène à la vertu passant par le devoir ;

"C'est garder le front haut, aux jours de la détresse,

"C'est porter sans faiblir l'âme grande en tout lieu ;

"C'est nourrir dans son sein la force et la tendresse ;

"C'est aimer ses parents, sa patrie et son Dieu ;

"C'est rechercher toujours l'épine avant la rose ;

"Etre grand dans la paix, vaillant dans le combat,

"Donner son bras, son sang à la plus noble cause,

"Prier, parler, aimer, être apôtre et soldat !"

Décidément, je m'aperçus que notre dialogue prenait trop la tournure d'un monologue. Mon ami Pierre commençait à regarder par la fenêtre. Les cris venant du jeu de paume le distrayaient visiblement.

— Allons jouer une bonne partie ; nous parlerons sur le caractère demain.

Paul-Emile TETRAULT,
Rhétorique.

x

Le printemps dans les plaines de l'Ouest canadien

A perte de vue c'est la grande plaine, la plaine qui a été pendant un vigoureux hiver ensevelie sous une toison blanche. Elle est là libre, noire, encore humide des dernières neiges.

Le soleil est encore faible et ses rayons viennent se glisser sur les mottes de terre.

Les oiseaux, ces voyageurs aventureux, partis dès les derniers beaux jours de l'automne, sont revenus assister au triomphe du printemps, dans la contrée qui les a vus naître ; et comme des flèches, ils parcourent le ciel pur, libre de tout nuage et donnent l'exemple à l'homme en obéissant aux lois de la nature.

Çà et là, perdus dans cette immensité, les fermiers, du soleil levant au soleil couchant, dirigent leurs charrues traînées par de vigoureux chevaux ou par des tracteurs. Ils ouvrent la terre en de larges sillons pour y semer ensuite des grains qui produiront dans plusieurs mois de beaux épis blonds, lesquels combleront tous nos greniers, si la Providence le permet.

Les animaux laissés dans les champs non cultivés, prennent part à la joie générale en broutant le peu d'herbe resté l'automne dernier. Ils attendent que la fertilité prodigieuse de notre sol leur fournisse une herbe plus savoureuse. Ils se laissent chauffer aux rayons du soleil et jouissent du renouvellement de la nature.

Les quelques flaques d'argent qui miroitent çà et là sous les feux du soleil seront dans quelques mois transformées en une mer d'épis d'or se berçant sous la brise...

J.-Roger DUMAS,
IIème Commercial.

Ce que disent les journaux

A Ottawa et à Toronto

La campagne de fanatisme déchainée en Saskatchewan au cours des dernières élections fédérales a eu son écho à la Chambre des Communes.

M. Turnbull, député de Régina, avait, mercredi dernier, posé à l'apôtre de l'unité et de l'harmonie nationales. M. McPhee, député de Yorkton, lui rappela qu'il était mal venu de prendre une pareille pose lorsque les conservateurs de la Saskatchewan avaient soulevé contre le parti libéral le cri de race et le fanatisme religieux.

En effet, M. Turnbull et ses collègues ont été élus pour faire échec à la domination française et catholique, pour s'opposer à de nouveaux empiètements du bilinguisme fédéral.

A lire les articles du *Regina Star* et à entendre les discours des orateurs conservateurs, une partie de la population de la Saskatchewan en était venue à croire dur comme roche que M. Mackenzie King était le suppôt de Québec et de Rome, M. Bennett, au contraire, l'unique espoir de la race anglo-saxonne et des traditions britanniques.

Aujourd'hui M. Turnull est peut-être embarrassé, humilié même d'un passé qui n'est pas encore très lointain. Mais peut-il se vanter d'être resté au-dessus de cette boue ? Afin de battre son adversaire, qui était M. Dunning, il a hurlé avec les loups.

Voici en effet ce que nous lisons dans le *Regina Star* du 29 mai dernier : "M. Turnbull a déclaré que l'influence française du Québec était jetée dans la balance contre les conservateurs à cause des mesures prises par le gouvernement d'union (provincial) pour libérer les écoles des influences qui sont incompatibles avec le système des écoles publiques." Et à l'appui de sa preuve, M. Turnbull, dans un geste dramatique, brandit au-dessus de sa tête un numéro du *Patriote de l'Ouest*, édité à Prince-Albert.

"Ce journal, dit-il, annonce qu'un examen en français sera tenu das les écoles de tous les districts de langue française de la province. Des prix seront offerts pour les meilleures copies à la suite de cet examen dont le but est de faire progresser "notre belle langue." Ce journal, continue-t-il, publie une liste des donateurs de ces prix, et plusieurs d'entre eux sont des résidents de la province de Québec. Cette liste prend plus d'une colonne.

"Voilà les preuves. Il est donc évident que la lutte pour libérer la Saskatchewan de la domination de Québec ne fait que commencer." Et le réquisitoire contre Québec continue dans le ton des harangues électorales.

M. Turnbull — est-ce l'ambiance — est plus modéré à Ottawa qu'à Régina.

En cela il ne fait qu'imiter M. Anderson pour qui il a la plus grande admiration. Celui-ci, à son passage à Ottawa, le 10 décembre 1929, protestait de ses bonnes intentions et assurait ses auditeurs qu'il ne toucherait jamais à la langue française.

Deux mois plus tard, il écrivait à la Fédération provinciale des Femmes conservatrices de la province de Québec : "Le gouvernement n'a pas l'intention d'introduire aucun projet de loi qui affectera en quelque façon ou de quelque manière les concessions présentes quant à l'enseignement du français."

On sait ce qu'il est advenu de toutes ces belles promesses. M. Anderson a trahi la parole donnée ; il a porté une main sacrilège sur les droits de la minorité.

A l'assemblée du 10 décembre 1929, M. Louis Côté, député d'Ottawa-est à la législature provinciale, était sur la même estrade que M. Anderson : "Il était temps, dit-il alors, que M. Anderson vienne dans l'Est expliquer ce qui s'est passé là-bas, car je crois que les journaux ont mal représenté la lutte. Nous sommes confiants que M. Anderson saura résoudre ses problèmes provinciaux selon le véritable esprit de la Confédération."

Malheureusement, les journaux n'exagéraient rien et la confiance de M. Côté était mal placée.

Depuis ce temps, M. Anderson a prohibé dans les écoles publiques le crucifix et le port de l'habit religieux, imposé l'enseignement anglais du catéchisme. De vexations en vexations, il en est venu à interdire l'enseignement du français auquel il avait promis de ne pas toucher.

A la législature de Toronto, en quelques phrases énergiques, M. Ls Côté, cette fois complètement désillusionné, a qualifié, comme elle le méritait, la dernière mesure persécutrice de M. Anderson.

M. Anderson sans doute se scandalisera de cette attaque, et demandera encore une fois aux autres provinces de se mêler de leurs affaires. Mais ce premier ministre, par sa politique, met en danger l'unité et la paix nationales. Il touche à une constitution qui régit tous les Canadiens ; il viole les droits d'une partie de la population qui doit être traitée partout sur un pied d'égalité.

Le problème scolaire de la Saskatchewan intéresse donc tous les Canadiens et tous ont le droit et le devoir de faire connaître leur opinion. Et plus les protestations seront fréquentes et de plus haut elles viendront, mieux ce sera pour la bonne entente.

(*Le Droit.*) Charles GAUTIER.

x

EN SASKATCHEWAN

x x x

Nos frères de la Saskatchewan souffrent.

On sait ce qui vient de se passer dans cette province : nouvelle mesure d'ostracisme contre eux votée à dix voix de majorité par un gouvernement sectaire.

Depuis plus de vingt ans la Saskatchewan s'honorait parmi les provinces anglaises de la Confédération de respecter le droit des minorités. Elle s'efforçait de s'approcher de plus en plus de l'esprit, sinon de la lettre, du pacte fédéral. La bonne entente régnait entre les différents éléments de la population. Lorsque des incendiaires allumaient le feu quelque part, tous les bons citoyens se levaient pour le combattre et l'éteindre. L'alerte passée, tous se remettaient à l'oeuvre pour construire dans la paix, dans la charité et les égards mutuels, le grand édifice de la nation canadienne dans cette belle province centrale de l'Ouest.

Mais que les temps sont changés! Un vent de haine et de discorde a passé sur la prairie comme un cyclone, comme un feu dévastateur. Il faudra reconstruire sur des ruines.

Au nom de la neutralité, on a décroché des murs de l'école le signe de la rédemption ; au nom de la neutralité on a proscrit le costume religieux des plus éminentes éducatrices du pays, un costume qui impose à tous le respect.

L'oeuvre de haine et de sectarisme se poursuit, au point déjà que la Saskatchewan, en moins de deux ans, est devenue la honte de la Confédération.

C'est maintenant aux tout petits enfants canadiens que l'on s'attaque en supprimant l'usage de la langue maternelle à la première année d'école. Le gouvernement Anderson aura eu cette triste gloire.

Où trouver mesure plus absurde? Absurde du point de vue pédagogique d'abord. On pourra décréter toutes les lois que l'on voudra, on ne changera rien à la nature même de l'esprit humain. L'enfant, comme l'adulte, dans l'ordre de la connaissance, doit procéder du connu à l'inconnu. Sa langue maternelle est le fondement nécessaire à l'acquisition de toute autre connaissance. Méconnaître cette loi fondamentale, c'est aller contre le bon sens. Si la méthode directe, préconisée par certains soi-disant pédagogues, suffit pour acquérir quelques bribes de conversation, elle reste totalement inopérante comme instrument d'éducation et de formation de l'esprit. C'est un fait d'expérience cent fois démontré. Du point de vue pédagogique on aboutit au gâchis pur et simple.

Et que l'on ne vienne pas couvrir cette absurdité du masque de l'unité nationale. C'est ajouter l'outrage à l'injustice.

Renversons les rôles. Que la province de Québec soumette un bon matin, comme elle en aurait strictement le pouvoir légal, tous les petits Anglais à ne se servir que du français, qu'ils ne connaissent point, dès la première année d'école. Supposez qu'elle fasse cela dans un moment de crise économique où le pays a le plus besoin d'unité et qu'elle décrète cette loi du point de vue utilitaire et du point de vue de l'unité nationale, qui donc ne sentirait pas l'insulte du procédé ? Les Canadiens français seraient certainement les premiers à protester et à dénoncer pareille mesure.

Le même devoir s'impose à tous aujourd'hui.

Il est grand temps que d'un bout à l'autre du Canada les esprits justes et droits s'unissent pour arrêter l'oeuvre de démolition criminelle qui s'accomplit en Saskatchewan. Ce n'est plus une simple question de politique provinciale. Ce n'est plus une simple question de politique provinciale n'affectant que les intéressés ; c'est une question qui concerne tout le Canada et le pacte même de la Confédération.

Nos frères de la Saskatchewan souffrent ; et nous souffrons avec eux.

Leur cause est celle de la justice, la cause du droit opprimé par la force. Elle mérite la sympathie et l'appui non seulement de leurs frères dans la foi et la race, mais la sympathie et l'appui de tous les vrais Canadiens.

(*La Survivance.*)

ALBERTAIN.

x

— Le bonheur est cette réalité vivante, insaisissable pour quelques-uns, éphémère pour tous, pour laquelle nous vivons, que nous ne cessons de chercher et d'attendre. Quel problème pour celui qui refuse d'en chercher la solution hors de cette vie.

Oubli.

Bob, qui est très gourmand, a été vivement intéressé, au dessert, par une histoire que racontait un des convives. Soudain il se met à fondre en larmes.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demande sa mère, avec inquiétude...

Le petit, pleurant de plus belle :

— J'ai mangé ma tarte sans m'en apercevoir !..

x x x

Le temps des examens.

— Si... si... si je réussis à... à l'écrit, je... je ne suis pas.... pas... emba...rrassé pou... pou. pour l'orale.

La nouvelle Athènes et le rapatriement des Canadiens

Dans un article publié, il y a déjà plus de deux ans, dans la *Revue des Deux Mondes* (15 octobre 1928), Maurice Pernot parle de la Nouvelle Athènes. Il veut signifier par cette expression l'heureuse "métamorphose" subie par l'ancienne capitale de l'Attique, sous l'afflux d'un million et demi de Grecs qui, impitoyablement expulsés de la Thrace, de l'Asie-Mineure, de la Bulgarie et même du Caucase, "trouvèrent un refuge dans la vieille patrie qu'ils n'avaient jamais oubliée, et dont ils conservaient pieusement les traditions nationales et religieuses."

Grâce à leurs incontestables qualités, ces réfugiés, inondant la terre de l'Attique, devaient avoir, pour Athènes et le Pirée, l'effet d'une "pluie bienfaisante" sur un sol fertile.

Quelle relation, dira-t-on, peut-il y avoir entre ce fait et le RAPATRIEMENT des Canadiens ? J'avoue que le retour au foyer, après "six siècles d'exil", de ces Grecs si loin de nous, laisse bien indifférents les citoyens du Canada et des Etats-Unis. N'empêche que de relire cet article fait naturellement penser à l'oeuvre du RAPATRIEMENT pour la province de Québec. Sans doute, les nôtres ne sont pas partis depuis six siècles comme les Grecs ; mais ils sont partis tout de même. Au cours des années précédentes, ils ont émigré de la province de Québec aux Etats-Unis dans la proportion d'un tiers du surplus des naissances sur les décès.

Il est vrai que parmi ces excellents citoyens qui nous ont quittés, plusieurs seraient volontiers allés s'établir sur les terres de l'Ouest ; mais les taux de transport, qui favorisent si libéralement les étrangers, sont tellement élevés pour ceux des nôtres, qui désirent s'établir dans l'Ouest, que ceux-ci pour améliorer leur sort, ont été trop souvent contraints de choisir l'exil de préférence à la terre canadienne.

Je laisse de côté pour le moment, quitte à y revenir, les taux de transport, et je m'arrête à l'oeuvre du RAPATRIEMENT pour la province de Québec.

Au mois de février 1928, il avait été convenu qu'une somme de $ 100 000, au moins, fournie de compte-à-demi par le gouvernement d'Ottawa et le gouvernement de Québec, serait laissée à l'administration du gouvernement de Québec, pour être employée exclusivement au rapatriement des familles qui désirent revenir au pays.

Il y a deux ans, les deux gouvernements donnèrent chacun $ 50 000. Mais l'année suivante, le gouvernement d'Ottawa se contenta de promettre sans rien donner.

En dépit de cette abstention du gouvernement fédéral, le budget de rapatriement de Nashua (New-Hampshire), au cours de l'année 1930, a fait revenir au Canada 926 **familles : soit 4 180 personnes qui** se sont établies sur des terres dans des vieilles paroisses de la province de Québec. A remarquer que ces retours sont l'équivalent de neuf paroisses nouvelles de cent familles chacune.

Or, selon l'opinion d'un expert en la matière, si l'on tient compte des primes accordées, des routes à ouvrir, des écoles à construire, il en coûte au moins $ 200 000 au gouvernement pour ouvrir une paroisse nouvelle.

Admettons que les familles ci-dessus mentionnées, quand le gouvernement fédéral aura payé sa part, auront reçu en aide la somme de $ 141 815, soit une moyenne de $ 154 par famille.

D'autre part, notez que la valeur, en argent et en effets, rapportée au pays par ces familles se chiffre à $ 1 625 382, soit une moyenne de $ 1 755 par famille, c'est-à-dire plus de dix dollars pour chaque dollar dépensé par nos gouvernements...

Selon l'expression de Maurice Pernot, au sujet des réfugiés grecs d'Athènes, il semble bien que le retour en grand nombre de nos Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre aurait l'effet d'une "pluie bienfaisante" sur notre vieille province de Québec.

Au surplus le moment ne saurait être mieux choisi pour rapatrier ces valeureux enfants de la terre canadienne. La situation économique, mauvaise dans tous les Etats de l'Union, le sera sans doute davantage dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre. La concurrence a forcé les manufacturiers à transporter leurs usines dans les états d'où est tirée la matière première. C'est ainsi, par exemple, que les manufacturiers de coton déménagent dans le Sud ; que le centre de la fabrication de la chaussure, autrefois dans la région de Boston, est maintenant à Saint-Louis (Missouri) ; que les fabriques de laine s'en vont dans l'Ouest, etc.

Conséquemment, il y a tout lieu de croire qu'une bonne partie de la population des Etats de l'Est va se déplacer d'ici quelques années.

Plusieurs suivront le chemin qui leur aura été tracé par les industries qui se sont éloignées. Mais, nombreux aussi seront les Canadiens français qui reviendraient dans la province de Québec, si on leur en facilitait les moyens. Les uns iraient même, sans doute, dans le Nord-Ontario ou dans la région de la Rivière-la-Paix. D'autres, notamment les Acadiens, se dirigeraient volontiers vers les Provinces maritimes.

Il y a quelques années, le gouvernement canadien a ouvert des bureaux de colonisation et de rapatriement à Providence (Rhode-Island), à Fall-River (Massachussetts), à Biddeford (Maine), à Woonsocket (Rhode-Island), à Manchester (New-Hampshire), etc. Par malheur, nonobstant les circonstances qui facilitent actuellement le rapatriement, ces bureaux ont été fermées. S'il reste encore, aux Etats-Unis, des agences de colonisation canadiennes en activité, ce sont surtout des agences de langue anglaise, situées dans des centres où il n'y a que très peu de Canadiens français. A ce sujet, j'apprends que tout dernièrement, M. J.-G. Perdue a été nommé agent, pour le compte du Département de Colonisation et d'Immigration du gouvernement fédéral canadien, avec son bureau d'affaires au numéro 819, rue Walnut, à Kansas-City (Missouri).

Pendant ce temps, les agences de langue française restent inopérantes. Le gouvernement de Québec même qui devait, paraît-il, dépenser, pour le rapatriement, deux fois plus que la somme promise, a donné avis, en février 1930, de cesser le travail de propagande. Et cela, il faut bien le dire, juste au moment où les circonstances assurent, à l'oeuvre du rapatriement, des résultats tout à fait satisfaisants.

Combien de fois cependant n'a-t-on pas parlé de l'importance du facteur "capital humain" pour un pays en formation comme le nôtre ?

Faudrait-il oublier que les familles canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre peuvent fournir à notre pays des citoyens de toute première valeur, pour augmenter notre "capital humain" et même l'améliorer ? Le fait, par exemple, que ces excellentes gens nous reviennent connaissant généralement la langue anglaise en plus de leur langue maternelle, n'est-il pas déjà une amélioration ...à cette époque où l'on proclame avec tant d'ardeur, en certains milieux, la nécessité de connaître la langue anglaise ?..

A mon avis, il y a mieux que cela. Les Canadiens français des Etats-Unis, je parle de ceux qui ont émigré depuis dix ans, sont habitués à notre climat et au travail de la terre. Ils connaissent nos moeurs comme nous-mêmes. Ils ont vécu et vivent encore nos traditions. On peut dire qu'à l'instar des Grecs de la Thrace et de l'Asie-Mineure, ils ont "conservé pieusement les traditions nationales et religieuses de la vieille patrie." C'est pourquoi, ils méritent qu'on leur accorde au moins autant d'attention qu'on en a accordé, depuis vingt ans et plus, aux immigrés de tout acabit qui nous sont venus à la faveur de notre coûteux et stupide système d'immigration étrangère.

Au vrai, nous avons dépensé des millions pour faire venir au pays des centaines de milliers d'étrangers. Nous leur avons à peu près donné nos terres. Nous leur avons construit des chemins de fer. Nous les avons pourvus de "mesures de protection." Résultat : les uns nous menacent de sécession et même de révolution dans l'Ouest ; les autres fomentent la révolte contre l'ordre établi, et propagent le communisme, plus effectivement qu'on ne le pense, dans nos grandes villes : Montréal, Toronto, Winnipeg et ailleurs.

Les journaux nous apprennent que l'Hon. Athanase David soumettra à la députation de Québec, une motion qui aura trait aux mesures à prendre pour enrayer la propagande bolchéviste au Canada. Que l'Hon. secrétaire de la province soit félicité de cette heureuse inspiration. Si louable qu'il soit, ce mouvement ne doit cependant pas faire oublier à nos gouvernants que nos compatriotes, qui nous reviennent de la Nouvelle-Angleterre, inclinent, par nature et par éducation, au respect de l'ordre social. Comme nous, puisqu'ils sont nos frères rapatriés ne céderont pas facilement à l'entrainement révolutionnaire.

En résumé : le gouvernement fédéral devrait rétablir dans la Nouvelle-Angleterre, notamment à Woonsocket, Fall-River, Manchester, les agences de colonisation qui ont été fermées. Dans les bureaux de ces agences, aussi bien qu'à celui de Boston, il devrait y avoir des agents de langue française.

Enfin, c'est $ 300 000 qu'il faudrait employer cette année pour rapatrier les enfants de la famille canadienne. Il nous en a coûté assez cher pour nous "fabriquer" des socialistes, au moyen de cette "machine" qui s'appelle notre système d'immigration étrangère ; nous ne devons pas hésiter à faire les déboursés nécessaires pour ramener au pays des citoyens loyaux, que par une sage prévoyance on n'aurait jamais dû laisser partir.

Et qui sait ? Nous pourrons peut être, un jour, parler d'un "NOUVEAU QUEBEC", comme Maurice Pernot parle, avec enthousiasme, de la "NOUVELLE ATHENES."

Lévi COTE, O. M. I.

Au Pays du Soleil de Minuit avec l'Université de Montréal



(1) Le canal de Lynn et port de Skagway (en bas à gauche), terme de la croisière en bateau. (2) Le Lac Louise. (3) Le convoi de l'Université dans les Rocheuses. (4) Bateau qui transportera les excursionnistes sur le lac Tagish au Yukon. (5) Totems indiens à Alert Bay, côte du Pacifique.

La devise qui invite les Canadiens à visiter le Canada d'abord n'est pas une simple formule de publicité; elle est en réalité un mot d'ordre auquel tous devraient s'efforcer de se soumettre aussitôt qu'ils en ont l'occasion. Car pour bien se faire une idée de l'ampleur de notre pays, de ses richesses incalculables et de ses possibilités sans bornes, il faut le visiter d'un océan à l'autre. Le Canada est en effet composé de régions dont les caractères ethnique, géologique, économique et climatérique sont tellement différents, lorsque l'on passe par exemple de la province de Québec au Manitoba et du Manitoba à la Colombie Britannique et au Yukon, qu'en réalité ces caractères pourraient très bien identifier des pays distincts les uns des autres.

Le voyage de l'Université de Montréal, qui se fait avec le confort remarquable qu'offrent les magnifiques trains et bateaux du Pacifique Canadien, et les hôtels merveilleusement bien situés de cette grande compagnie de transport, permet à des prix raisonnables, et dans un espace de temps réduit au minimum, de faire la traversée du Dominion dans des conditions idéales. Cette année, ce voyage se fera du 8 au 31 juillet et conduira les excursionnistes jusqu'aux régions pittoresques de l'Alaska et du Yukon. Près de dix jours, sur vingt-trois que durera la randonnée, se passeront en bateau, soit en longeant la côte du Pacifique, soit sur le lac Tagish, soit sur les Grands Lacs. C'est dire, qu'à l'intérêt du voyage, se joindra une occasion unique de goûter un bon repos au moment où les affaires sont d'habitude moins actives.

Tous ceux qui rêvaient de visiter un jour les régions lointaines du "soleil de minuit", auront donc cette année l'avantage de le faire dans des conditions tout à fait commodes et agréables. Les excursionnistes traverseront d'abord le Canada par train spécial puis se rendront à Skagway à bord d'un luxueux vapeur, longeant sur un parcours de 1,000 milles les côtes pittoresques de la Colombie Britannique et de l'Alaska. A Skagway, un train les amènera jusqu'au Yukon en passant par la White Pass, fameuse lors de la ruée des chercheurs d'or vers le Klondyke, en 1898. Les principaux points visités en cours de route seront Winnipeg, Calgary, Edmonton, les célèbres villégiatures de Banff et Lac Louise, Vancouver et Victoria, Prince Rupert, Wrangell, Ketchikan, Juneau et Skagway. Au retour, le groupe fera la traversée des Grands Lacs dans un bateau du Pacifique Canadien.

Le parcours total de cette excursion intéressante et instructive sera de près de 9,000 milles. Mais le soin avec lequel le voyage est organisé, ainsi que le luxe du convoi spécial et des bateaux mis à la disposition des excursionnistes par le Pacifique Canadien, seront pour eux une assurance de parfait confort.

LES CENTRES

MEYRONNE, Sask.

—Naissances : Le 28 février, Marie Odeline Simone, fille de Paul Bouvier et d'Alma Lacroix, baptisée le 2 mars en présence de M. Pierre Bouvier et son épouse, grands-parents de l'enfant, comme parrain et marraine.

—Le premier mars, Joseph Maxime Adrien, fils de Pierre Bouvier et d'Adrienne Facette, baptisé le 4 mars ; parrain et marraine, M. Maxime Bouvier et son épouse, oncle et tante de l'enfant.

—Mercredi, le 25 courant, est décédé ici Edouard Colleaux de Gravelbourg, à l'âge de 33 ans. Sa mère était à son chevet au moment de son trépas et a fait transporter le corps à Gravelbourg par M. Lafrenière, entrepreneur de pompes funèbres en cette ville.

M. Edouard Colleaux était veuf depuis peu de temps, sa femme l'ayant précédé dans la tombe il y a quatre mois à peine et depuis la mort de sa femme, il a aussi perdu son père, qui a succombé à une maladie de coeur, il y une couple de mois. Ces deuils successifs sont une rude épreuve pour Mme Colleaux, à laquelle nous offrons nos sincères condoléances.

—Cette semaine il a fait très froid, plus froid même qu'en plein hiver, et il est à craindre que les arbres en souffriront, car il y en avait déjà plusieurs dont les bourgeons étaient sur le point de s'ouvrir.

—Nous avons lu avec intérêt la lettre de M. Bourdy à notre premier ministre, et ne pouvons que féliciter l'auteur de cette lettre. A propos de pédagogie, quand quelques-uns de nos inspecteurs voudront bien le faire, ils pourront obtenir un tas de renseignements à Gravelbourg, au couvent ou au jardin de l'enfance.

Cette année, un petit Flamand de Meyronne, Valère Walleyne, a obtenu le prix provincial de français pour le grade IV, et si j'ai bonne mémoire, il a obtenu le premier prix de son grade en français et en anglais au concours de fin d'année en 1929. Cet enfant ne parle autre chose que le flamand chez lui. Et voilà un autre qui, à l'âge de dix ans parle trois langues et les parle bien. Les enfants de M. Harry Verhelst, de Laflèche sont aussi de jeunes linguistes, et il y en a bien d'autres.

Si les Canadiens français étaient protestants, la langue française serait obligatoire par tout le Canada.

Au cours des leçons de catéchisme que M. le curé donne à la campagne, il va aussi enseigner le français aux enfants qui ne fréquentent pas d'école où cette langue s'enseigne. Bravo ! M. le curé, nous vous souhaitons bien du succès et espérons que les jeunes sauront en profiter, et que les parents, de leur côté, voudront bien insister à ce qu'on ne parle que le français à la maison.

—Les joueurs de dames ont commencé un "bonspiel" de dames. Je pensais que ce mot écossais ne s'appliquait qu'au *curling* qui se joue sur la glace. Les dames, au contraire, se jouent dans un endroit où on est capable de se faire chauffer même quand il n'y a pas de feu. Au lieu de balayer la glace, on gratte le damier. Les joueurs sont au nombre de douze, et parmi les meilleurs nous pouvons nommer F.-X. Brière, Jos. Girardin, A. Brière, A. Campeau, F. Courrier, Paul Bouvier. François Brière étant le plus fort, il est obligé de jouer contre les autres avec deux pions de moins, et se tire encore très bien d'affaires. Il y a encore d'autres joueurs, tels que MM. A. Laplante, A. Sénécal, H. Douville, A. Hamel, A.-M. Valcourt et C.-B. Barsolou qui font de rapides progrès et qui pourront bientôt donner du fil à retordre aux plus anciens joueurs.

GRAVELBOURG, Sask.

—Le dimanche soir 22 mars avait lieu, dans la salle du collège, un grand concert musical, sous la direction du R. P. Dussault, professeur de musique au collège.

La fanfare du collège a joué admirablement bien, et on dit que quelques-uns des morceaux joués serviront au festival musical, qui aura lieu au mois de mai, à Moose-Jaw.

La fanfare du collège prendra part à ce concours et nous sommes convaincus qu'elle y fera bonne figure.

Le R. P. Dussault joue du violon en virtuose. Musicien dans l'âme, il dirige la fanfare du collège, enseigne le violon, le chant, etc.

Les élèves de MM. J. Van Elslande et P. Adamanche ont très bien joué du violon. Ils se sont montrés dignes de leurs professeurs.

Le chant "L'Etoile du soir" a été bien rendu par MM. P.-E. Tétreault, Raoul Béchard, Raineau Gravel et Jacques Gravel. Accompagnement de violon : R. P. Beaulieu, MM. Van Elslande et Aadamache ; violoncelle, R. P. Dussault.

Nous félicitons le R. P. Durocher qui a eu l'idée de faire jouer une petite pièce anglaise, "The Millionnaire Janitor." N'en déplaise à Messieurs les inspecteurs Brown et Gagné et leur grand maître, l'Hon. Anderson, on s'aperçoit que nos écoles, nos collèges peuvent avec succès conduire l'éducation bilingue. Si l'Hon. Anderson avait été présent, il aurait pu constater, malgré ses principes pédagogiques, qu'on peut apprendre parfaitement bien l'anglais en même temps que le français, et vice versa.

—Les élèves du collège ont donné une répétition de leur concert dans la salle académique du couvent mercredi soir. Les religieuses et les élèves y assistaient.

—La Fédération des Femmes canadiennes-françaises, section de Gravelbourg, va continuer à donner ses conférences sur l'histoire du Canada. Le R. P. Beauchamp, O. M. I., dont la réputation comme conférencier n'est plus à faire, a accepté l'invitation de la Fédération de faire ces conférences. Mme Longault est à préparer des tableaux pour illustrer ces conférences.

—Mgr le curé Mailiard est à peindre le portrait de M. l'abbé Sauner, son ami. Ce portrait est très bien réussi ; on peut dire que M. l'abbé Sauner conservera toujours son air (Sauner).

: : AGRICULTURE - - ELEVAGE : :

LE MARCHE

Un des plus beau envoi de bétail à être reçu aux *Union Stocks Yards* durant cette dernière saison, fut vendu le 17 février. Ces bêtes étaient pur-sang, de la race Aberdeen-Angus, dont plusieurs génisses. Elles avaient été élevées par la *Riverview Ranching Company*, de Virden (Manitoba). Cet envoi comprenait 21 têtes de *baby beef* d'une moyenne de 790 livres et d'un âge moyen de 14 mois. Ces animaux se vendirent $ 7.50 le cent et $ 6.00 le cent pour les moins pesants. Cinq génisses de deux ans, d'une moyenne de 1 065 livres furent vendues à $ 6 du cent et rapportèrent au propriétaire plus de $ 1 500 toutes dépenses de fret et de vente mises à part. Plus tôt dans la saison il avait refusé $ 1 250. Le marché baissa et il essaya d'obtenir $ 1 250, mais on ne lui en offrait que $ 1 100. En expédiant à Winnipeg il réalisa $ 400. Ses animaux rapportèrent les plus hauts prix du marché et constituaient le meilleur envoi de *baby beef* à cette époque.

Ce troupeau fut soigné avec un mélange d'orge et d'avoine récoltées sur la ferme, commençant par une ration de parts égales et finissant avec trois parties d'orge pour une d'avoine. L'orge étaient bouillie. Les animaux broutaient dans un grand champ et s'abreuvaient d'eau non-réchauffée. Ils mangeaient de la paille d'avoine et de blé et du trèfle. C'est M. Alex. Janaway qui en avait la charge.

L'envoi de ces bêtes fut confié à la Canadian Live Stock Cooperative, Union Stock Yards, de Saint-Boniface et vendu à l'O. K. Packing Company, qui à son tour vendit le boeuf à la Cie T. Eaton, de Winnipeg, comme sa classe de choix Diamond E. choice baby beef, pour sa clientèle de la ville.

x

Le miel est toujours sans danger

expert du Ministère fédéral de l'Agriculture appelle l'attention sur le fait que le miel peut toujours être consommé en toute sûreté. La raison est que la plupart des germes de maladie qui affectent l'homme ne peuvent pas vivre dans le miel, qui soutire l'eau de leurs tissus et les fait périr. Il y a certaines maladies qui affectent les abeilles et le couvain, mais qui n'enlèvent rien à la valeur du miel pour l'alimentation, car ces maladies n'ont pas le moindre effet sur les êtres humains.

TRIBUNE LIBRE

A propos du Grain Marketing Act

Monsieur le Rédacteur,,

Il est trois points relatifs à la récente législation du *pool obligatoire* qui semblent incompris dans la province et sur lesquels je voudrais jeter un peu de lumière.

I

Les antagonistes du *pool obligatoire* déclarent que ce dernier assumera tout le passif du *Pool* actuel. Il est vrai que la nouvelle organisation, d'après la teneur de la législation, doit assumer tout l'actif et le passif de l'organisation actuelle, étant donné le fait que cette dernière disparaitra complètement de la scène des affaires si le *Grain Marketing Act* est mis en vigueur. La nouvelle loi ne pouvait faire aucune autre stipulation. Qu'il me soit permis de dire que la nouvelle organisation assumera le passif estimé par le trésorier provincial à $ 12 400 000 et un actif d'environ $ 17 000 000. Cet actif sera naturellement contrôlé et administré par la nouvelle organisation au profit de tous les producteurs de la province, quoique la propriété sera répartie présentement parmi ceux qui, durant l'existence du *Pool* actuel, ont acquis un droit à une équité individuelle de l'actif par le moyen des déductions d'élévateurs et de la réserve commerciale.

Quant au passif, les directeurs de la présente organisation sont d'avis qu'aucune remise, perçue sous le nouveau régime, de personnes qui ne font pas partie du *Pool* actuel, alors que les dettes ont été contractées, ne soit employée à solder le surpaiement de $ 12 400 000 Il n'y eut jamais de difficulté au sujet du remboursement des prêts obtenus des banques, mais on n'a pas encore décidé quelle sera **l'exacte méthode du rétablissement des réserves du *Pool* et du capital** du *Pool* des élévateurs qui sera quelque peu modifiée. Que ceci soit considéré comme une perte de la compagnie, ou que le montant total du susdit paiement soit assumé proportionnellement par les membres de la présente organisation à l'étude. En tout cas, il n'y aura aucune obligation légale pour les producteurs de livrer leur grain à un élévateur du *Pool*, même sous le *Pool* légal.

II

La seconde question regarde les compagnies d'élévateurs de ligne (*line elevator compagnies*). Il n'y aura probablement aucun changement dans les engagements conclus entre le *Pool* et les dites compagnies de la province. Les nouveaux délégués et directeurs élus par les producteurs, d'après le nouveau projet de loi, seront entièrement libres de conclure les engagements ou d'adopter la politique qui leur sembleront dans l'intérêt des producteurs de la province.

III

Une opinion semble s'accréditer d'après laquelle le *Pool* actuel contrôlerait et mettrait en opération le *Pool obligatoire*. Ceci est absolument erroné. Le *Pool* actuel n'existera même plus après la mise en opération de la nouvelle organisation, à moins que, durant un certain temps, quelque chose comme un groupe de commissaires soit jugé désirable. En tout cas, la direction absolue du nouveau *Pool* et le contrôle de ses affaires et de son personnel seront entre les mains des délégués et directeurs élus sur une base d'égalité parfaite par ceux qui ont droit de vote, c'est-à-dire ceux qui cultivent 40 acres ou y sont intéressés, ainsi que leur femme. Si le nouveau bureau n'est pas satisfait de la présente gérance du *Pool*, il peut renvoyer chaque employé du *Pool* actuel et en embaucher d'autres.

Votre tout dévoué,

H. S. FRY,
directeur de publicité.

x



CHOSES AGRICOLES

LES STOCKS DE BLE DANS LE MONDE

L'expert Broomball vient de publier la statistique des stocks visibles de blé (et farine) dans le monde à la date du premier février. **En voici le chiffre total, comparé** à ceux des années précédentes (en boisseaux) :

Premier février 1931 : 601 600 000 ; 1930 : 577 153 030 ; 1929 : 553 030 000 ; 1928 : 422 570 000 ; 1927 : 380 970 000 ; 1926 : 314 680 000.

On comprend qu'en présence de telles ressources disponibles, les pays importateurs se bornent à couvrir leurs besoins immédiats. Il faudrait que l'état des prochaines récoltes dans les grands pays importateurs donnât lieu à des inquiétudes pour les faire sortir vraiment de la réserve qu'ils observent.

On comprend aussi que M. Mac Kelvie, administrateur du *Farm Board* américain, ait récemment déclaré que le gouvernement de Washington cesserait ses efforts en vue de stabiliser les prix si les fermiers n'acceptaient pas de réduire très sensiblement les superficies consacrées à la culture des blés de printemps ; il a suggéré qu'une diminution de 25 pour cent était nécessaire, alors que les emblavements de blés d'hiver n'ont été réduits que de 10 pour cent environ.

Avec les exportateurs russes, toujours menaçants, il semble bien qu'à moins de fortes avaries dans les récoltes, il n'y ait pas à espérer une hausse quelconque des prix pour la prochaine récolte. Au Canada comme ailleurs, quoiqu'en disent les optimistes de carrière ou les optimistes par intérêt, il faut sérieusement songer à réduire les emblavures partout où il y a une possibilité de le faire. C'est le temps de faire des labours d'été ou de semer des fourrages verts pour nettoyer les terres en attendant un rajustement qui devra probablement prendre 2 ou 3 ans à s'accomplir.

x

L'ANGLETERRE ACHETE DE LA RUSSIE

La Russie a exporté en Angleterre, durant les mois de septembre, octobre, novembre et décembre, environ 60 millions de minots de blé. Durant le même temps, les autres pays exportateurs, tous ensemble, ont expédié à peu près la même quantité en Angleterre.

C'est à dire que l'Angleterre, l'automne dernier, a acheté autant de blé à la Russie qu'elle en a acheté de tous les autres pays réunis ensemble.

C'est pour l'acheteur anglais une question d'affaires et non de sentiment. Il achète en Russie parce que le blé russe est de qualité presque égale au nôtre et que les Soviets le vendent meilleur marché.

Avant la guerre, en 1912, par exemple, l'Angleterre achetait moins de blé russe durant toute l'année qu'elle en a acheté dans les quatre derniers mois de 1930.

En dehors du blé, l'Angleterre a aussi acheté près de 25 millions de minots d'orge et d'avoine aux Soviets.

Ce sont des chiffres inquiétants. Les exportateurs russes ont fortement diminué depuis le mois de janvier, mais on se demande ce qu'elles vont être après la nouvelle récolte, c'est-à-dire à partir de septembre prochain.

x

LE MARCHE DU BETAIL

Le marché du bétail, grâce à la diminution des envois, s'est considérablement amélioré durant le mois de mars. Mais aussitôt que les animaux affluent, aussitôt le marché baisse. La dépression drastique des prix de la mi-février a fait perdre confiance aux éleveurs. Cette démoralisation n'est certes pas dans le meilleur intérêt du pays. L'affermissement du marché, ces derniers temps, a mis un peu d'espoir dans le coeur des producteurs. Les animaux mal nourris, et partant de mauvaise qualité ont fait et font encore beaucoup de tort au marché. Si les producteurs désirent un marché ferme, à eux de n'expédier que des animaux très bien nourris et de première qualité.

Durant le mois de mars, le marché des porcs a monté de $ 5.50 à $ 7.75 pour le bacon. Les perspectives relatives à ce marché sont difficiles. Actuellement on ne peut rien prévoir. Dernièrement l'est a fait d'assez fortes demandes. Si les arrivées ne sont pas trop nombreuses, les prix se maintiendront.

Le marché des agneaux au cours des dernières semaines était assez bon. Les éleveurs qui ont acheté des agneaux l'automne dernier ne feront pas fortune durant la présente saison. Si le marché est ferme, c'est dû en partie aux emballeurs (packers) qui ont acheté le plus grand nombre d'agneaux. Ils se plaignent maintenant que les fermiers ne préparent pas suffisamment leur troupeau.

Le marché de Vancouver n'a pas subi la même dégringolade. Là-bas les arrivées sont à peu près égales et correspondent à la consommation de chaque semaine.

Les détails susdits se rapportent **au marché de Winnipeg.**

x

RARETE DES ETALONS

Les clubs qui s'occupent spécialement de l'élevage des chevaux et de la reproduction chevaline ont de la difficulté à trouver des chevaux reproducteurs. Les étalons sont rares. Très peu de fermiers se sont donné la peine de remplacer les vieux par de jeunes. Présentement l'élevage des chevaux semble avoir un sursaut de vie. Voilà pourquoi l'on cherche des étalons. Il est très difficile d'en trouver de convenables. Ceux qui s'occupaient de reproduction chevaline ont quitté le commerce. Les importateurs de chevaux ont en partie cesser leurs affaires. De là la difficulté pour les fermiers qui veulent faire l'élevage de trouver de bons chevaux reproducteurs.

VENTE DE 800 CHEVAUX

A la vente annuelle de High-River, on demanda de bons, solides et jeunes chevaux pesant 1 500 livres et plus. Les prix s'échelonnaient de $ 15 pour les vieux jusqu'à $ 200 pour les pur-sang et les jeunes chevaux de trait.. Un clyde, possession de R. Horrel, obtint $ 200 ; un belge hongre (castré) de 7 ans a obtenu $ 185 ; plusieurs couples se sont vendus de $ 225 à $ 277.50 ; nombre d'autres furent vendus de $ 100 à $ 125 chacun : quantité à $ 50 et $ 90 ; les *scrubs*, de $ 15 à $ 45. Plus de 800 chevaux se vendirent ce jour-là. La vente a été un succès en ce sens qu'il y avait des acheteurs de tous les divers endroits du pays, depuis Montréal jusqu'à Vancouver, et qui payent de hauts prix. Mais il y avait une forte proportion de chevaux de mauvaise qualité qui n'attirent presque pas l'attention des acheteurs. La majorité des acheteurs se trouva parmi les commerçants de Montréal, du Nouveau-Brunswick et de l'Ontario, quoiqu'une proportion raisonnable des meilleurs chevaux fut achetée par les fermiers du sud de l'Alberta. Bodnoff Bros., de Montréal et E.-H. Ehlick, de Toronto, achetèrent plusieurs des meilleurs chevaux.

Etant donné les bas prix des chevaux les années dernières, l'élevage s'en est ralenti et c'est ce qui a forcé les importateurs d'étalons et ceux qui faisaient le commerce des chevaux de cesser leurs affaires. Voilà ce qui explique aujourd'hui la rareté des étalons ou chevaux reproducteurs. La demande des chevaux de trait de 1 400 à 1 500 livres est toujours bonne. Les prix semblent tenir fermes. Il se pourrait que l'élevage des chevaux deviendrait rémunérateur.

x

Comment utiliser les vieilles brebis

Plusieurs croient que les vieilles brebis sont inutiles. Ils se trompent. Voici un moyen d'en retirer du profit. Quinze jours avant la fécondation, séparez les vieilles brebis, nourrissez-les abondamment de foin, donnez-leur deux gallons d'avoine et d'orge moulus dans leur bergerie, chaque jour faites-les boire. Après avoir été ainsi nourries, mettez avec elles un bélier jusqu'à ce qu'elles soient fécondées. Durant l'hiver faites-leur prendre beaucoup d'exercice. Lorsque arrivera la saison de l'agnelage, commencez à les nourrir fortement et surtout lorsqu'elles commencent à agneler, afin qu'elles aient beaucoup de lait pour les agneaux. Lors que l'herbe est suffisamment poussée, plus n'est besoin de les nourrir. Voilà qui profitera aux fermiers sans avoir à dépenser beaucoup d'argent.

x

Employez des grains canadiens pour les volailles

Pour remédier à la situation actuelle des aliments, le Service de l'Aviculture des fermes expérimentales fédérales a fait une étude de l'utilité des grains cultivés au Canada pour l'alimentation des volailles. L'orge s'est montrée tout aussi bonne que le maïs jaune pour la ponte, à condition qu'on y ajoute des aliments complémentaires sous forme d'huile de foie de morue et de verdure. Dans un feuillet spécial (No 128—Nouvelle série) qui vient de sortir de l'imprimerie, on trouve des instructions complètes sur l'emploi des grains domestiques pour la nourriture des volailles. On peut se procurer ce bulletin gratuitement en s'adressant au Bureau des Publications du Ministère à Ottawa.

x

Le facteur personnel

Le facteur personnel est l'un des plus importants dans la bonne alimentation des porcs, écrit R.-M. Hopper, expert en exploitation animale de la Ferme expérimentale de Brandon. Le bon nourrisseur sait que l'alimentation n'est pas une opération mécanique et qu'elle exige de l'habileté et une étroite observation des animaux, pour obtenir un développement maximum et le plus gros rapport pour la nourriture consommée.

x

L'hygiène sociale est notre seule sauvegarde

Ottawa. — Les efforts inutiles que nous faisons pour amener des immigrants au pays et les millions que nous dépensons pour les embaucher sont une pure perte, déclare Sir George Foster, si nous laissons mourir chaque année des milliers de nos fils natifs emportés par des maladies que nous pourrions prévenir. Voilà ce que disait l'éminent sénateur dans une conférence au Conseil d'Hygiène sociale d'Ottawa.

"Le gouvernement et les hommes d'Etat doivent apprendre le plus tôt possible que nous avons au Canada de vastes possibilités pour développer notre population, possibilités qui n'ont pas encore été exploitées. En préservant notre propre peuple contre le hasard des maladies qui sont prévenables, nous développerons une population plus digne de bénéficier des avantages qu'offre notre admirable pays. Nous ne pouvons faire rien de mieux que d'élever des jeunes gens sains, bien élevés et renseignés au sujet des responsabilités qu'ils ont à affronter comme sujets canadiens. La bonne politique demandera bientôt de donner plus de soins à la prévention de la maladie et à la préservation de la santé, conclut-il.

x

Nez rouge.

— Que fais-tu là, mon fils ? demandait un Anglais à son petit garçon, gravement occupé à enluminer la figure d'une poupée, à l'aide d'un pinceau trempé dans un verre de bière anglaise.

— Papa, je veux rendre rouge le nez de ma poupée.

— Comment ça ?.. avec de la bière ?

— Mais oui... puisque maman assure que c'est avec ça que ton nez est devenu de cette couleur...

x



Les Centres Franco-Canadiens

FERLAND, Sask.

—M. l'abbé Joseph Perreault a été nommé curé de Ferland en remplacement de M. le curé Leclaire. Nous lui souhaitons la bienvenue. C'est avec joie que nous aurons la messe à tous les dimanches maintenant, comme les années passées.

—Les messieurs du village ont donné une magnifique soirée de cartes à l'école du village voilà quelques jours. La paroisse y était au complet ainsi que nos amis des alentours, Meyronne, Milly et Summercove. Les prix d'honneur ont été gagnés, celui des dames, donné par M. Barsalou, gagné par Mlle Ida Campeau; celui des hommes, donné par M. Nap. Couture, gagné par M. Charles Henri Fournier. Prix de consolation des dames, Mme Alphonse Dion, et celui des hommes, M. Charles Boisvert.

Après distribution des prix, il y eut lunch, et chacun chantait une chanson. On se sépara aux petites heures, emportant le meilleur souvenir de ces bonnes veillées de famille canadiennes.

—M. et Mme Mallette sont revenus du Wisconsin où ils étaient partis pour y demeurer, nous disant que là-bas comme ici la crise économique se fait sentir. Ils ont préféré revenir cultiver dans l'Ouest. Ils sont chez leur fille, Mme Alfred Fauchon.

—Madame la Grippe passe de porte en porte, en s'arrêtant pour une quinzaine de jours. Aussi est-elle assez mauvaise par place. Chacun est heureux de la voir partir.

—Mme Joseph Chabot est à l'hôpital de Gravelbourg sous les soins du docteur Lavoie pour traitement à la tête. Nous lui souhaitons prompt rétablissement.

—M. et Mme Aristide Couture sont les heureux parents d'un fils né le 20 mars et baptisé le même jour.

ROSETOWN, Sask.

—Le 24 mars, la paroisse entière conduisait à sa demeure dernière M. Ernest Mourre, de Sovereign, décédé le 22 en revenant de la messe. Venu de France, il fut un des pionniers les plus valeureux de la paroisse et un paroissien modèle. Il avait fondé une des plus belles fermes du pays et jouissait de l'estime générale. Sa mort fut presque subite. Il laisse une veuve inconsolable et sept enfants. Nous leur adressons à tous nos meilleures sympathies.

—Le C. P. R. bâtit sa station en ville et continue sa ligne vers le sud, cela fera six directions de chemin de fer partant d'ici. Ayant acheté une douzaine de lots bâtis, le C. P. R. offre des maisons à vendre à bon marché et à enlever pour faire place à la station et à ses quais.

PRUD'HOMME, Sask.

—Le mardi 24 mars, à 5 heures et demie, M. Moïse Marcotte mourait chez lui, entouré des siens.

Depuis plus d'un an, la maladie dont il souffrait faisait prévoir cette issue fatale. Quelques jours plus tôt, cependant, M. Marcotte avait affirmé qu'il se lèverait bientôt pour aller faire ses Pâques à l'église. Mais le mieux sensible qu'il ressentait lui était sans doute accordé par le bon Dieu pour se bien préparer à la mort. Il s'en aperçut lundi soir et fit demander que le prêtre lui apportât le saint Viatique. Le matin du même jour, il avait déjà reçu la visite de M. le vicaire.

C'est dans des sentiments pleins de foi que M. Marcotte reçut pour la dernière fois la sainte communion. Malgré un dernier accroissement de grosses souffrances, il se montra heureux de l'administration de l'extrême-onction, et remit sa vie entre les mains de Dieu. Jusqu'au dernier moment, il répondit aux prières que les membres de sa famille récitaient autour de son lit.

Les funérailles eurent lieu le 26. Beaucoup de personnes assistèrent entourant la veuve et les enfants de sympathie.

M. Moïse Marcotte peut être considéré comme l'un des pionniers de la paroisse puisque c'est en 1903 qu'il vint ici prendre son *homestead*. Il nous quitta pendant quelques années, mais revint il y a quatre ans, se ré-établir auprès de ses trois frères, MM. Adélard, Joseph et Aimé Marcotte, et de ses nombreux parents.

C'est donc un de nos anciens qui vient de nous quitter pour un monde meilleur. Ne l'oublions pas et prions pour lui !

DELMAS, Sask.

—Les 20, 21, 22 et 23 ont été des jours de grande joie pour nous tous. Nous avions durant ces jours-là, une petite retraite prêchée par le R. P. Alexis, d'Edmonton. Plus que jamais nous avons compris la grande importance de notre salut. Aussi le R. P. Prédicateur a été très heureux de constater le grand nombre de communions durant ces quelques jours de bénédiction. L'assistance a été très nombreuse.

—Mlle Aurore Lacoursière nous est revenue assez bien après quelques jours à l'hôpital Notre-Dame de North-Battleford où elle avait subi une opération pour des ulcères dans l'estomac.

—On nous dit que les traverses de la rivière Saskatchewan sont très dangereuses dans le moment. Tout dernièrement M. Alfred Lessard a failli avoir un sérieux accident en traversant sur la glace qui s'est défoncée sous sa monture. Heureusement qu'il était tout près du bord de la rivière, sans quoi chevaux, voiture et passagers auraient été engloutis.

—Mlle Lévesque, avec nous depuis bientôt deux années, nous a quittés pour aller à North-Battleford. Espérons que nous aurons encore le plaisir de la voir revenir dans notre paroisse.

LAFLECHE, Sask.

—M. et Mme Arthur Labossière sont revenus de Radville après une vacance de trois mois en visite chez des parents et amis.

—M. et Mme Eugène Poliquin, de Palmer, sont de passage à Laflèche cette semaine, en visite chez leurs beaux-frères, MM. Jean-Louis Morin et Fortunat Poliquin.

—MM. Léger Piché et Alphonse Lamarche sont revenus à Laflèche après un séjour de 6 mois passé à Gawford (Ontario).

—M. Albert Olsen, de Kincaid, a visité son cousin, M. Nap. Daoust, dimanche dernier.

—M. Henri De Wulf et sa famille sont revenus après un séjour de 6 mois agréablement passé à Santa-Cruz (Californie). M. De Wulf a fait remarquer qu'ils ont fait le voyage en auto.

—MM. Joseph Charlebois, Geo. Hoker et J.-J. Murphy sont allés à Congress pour affaires mardi dernier.

—M. et Mme Napoléon Daoust, MM. Octave Martel et Albert Olsen sont allés à Gravelbourg dimanche dernier.

—M. Jos. Charlebois, M. H. Regimbal et sa famille sont allés visiter des parents et amis dimanche dernier à Gravelbourg.

—Naissance : M. et Mme Welly Pratte, une fille.

MONTMARTRE, Sask.

—Le dimanche 22, baptême : à M. et Mme Arthur Boyer, un fils né le 17, baptisé le 22 sous les noms de Joseph Artlen Orell Trévor. Parrain et marraine, M. et Mme Ernest Phaneuf, de Régina.

—Dimanche soir, partie de cartes, organisée par les Dames patronesses du couvent et présidée par l'infatigable Jos. Lévesque.

Premier numéro : "Soirées de Québec", par un choeur mixte d'amateurs : Mlles Marguerite Longpré et Germaine Ecarnot ; Mme G. Provencher ; Mlle Zulma De Decker ; MM. Geo. Gratton et Paul Beauchemin ; Mlle A. Robert ; M. Albert Lévesque ; Mlles A. Coupal et Gertrude Lavoie ; Mme Geo. Gratton ; Mlles Irène Lavoie et Lorette Coupal ; Mme N. Cregan ; M. Charles Lévesque ; Mme L.-P. Côté ; MM. Wilfrid Beaudin, Adolphe Breton, Joseph Morin et Osorius Bilodeau. Ce choeur était sous la direction de M. Jos. Lévesque. Au piano, Mlle K. Lescelleur accompagnée de Mlles Kathleen Cregan et Cécile Perron.

Ce premier chant fut suivi de la partie de cartes dont voici les noms des heureux gagnants :

Prix des dames : Mme Paul Beauchemin, premier prix (121) ; Mlle Marie-Louise Boudreau, deuxième prix (115) ; Mlle Clara Perras, consolation (83).

Prix des hommes : M. E. O'Shaughnessy, premier prix (118) ; M. Eug. Breton, deuxième prix (116); M. J.-M. O'Shaughnessy, consolation (80).

Après la distribution de ces prix on tira un numéro sur une magnifique couverture, dont les billets de râfle avaient été vendus par Mlles A. Rainville et A. Robert. Le sort favorisa Mlle Anita Perras.

Deuxième numéro : Choeur mixte, chant anglais : Olivier Breton, Louis Fournier, Marthe Ecarnot, Zulma De Decker, René Lavoie, Irène Lavoie, Marcel Ferraton et R. Charlebois. Au piano, Mlle K. Lescelleur ; violon, Olivier Breton.

Troisième numéro : Morceau de musique par l'orchestre Breton.

Quatrième numéro : Chant, "Les Froids", Mmes Geo. Gratton et L.-P. Côté ; au piano, Mme Adolphe Breton.

Cinquième numéro : "Le Cor", M. Albert Lévesque ; au piano, Mme Albert Lévesque.

Sixième numéro : "Le sort du vieux garçon", M. Napoléon Langelier ; au piano, M. Adolphe Breton.

Septième numéro : musique par l'orchestre Breton.

Dernier numéro : chant par un choeur de dames et de demoiselles Mmes N. Cregan et Maurice Ecarnot ; Mlles Marthe Ecarnot, Germaine Ecarnot, K. Lescelleur et A. Robert ; au piano, Mlle Yvonne Ecarnot.

—Mme G. Billings qui dernièrement a subi une sérieuse opération à l'hôpital de Régina, nous est revenue et se trouve en bonne voie de guérison.

—M. Arthur Coolican est allé étudier quelque temps à l'université de Saskatoon, où il a été créé inspecteur des mauvaises herbes dans notre district.

—Mlle Ludivine Goulet est revenue chez ses parents après des vacances d'une dizaine de jours chez des parents de Mme L. Goulet.

—Jeudi, joute de gouret entre Montmartre et Kendall : 5 à 1 en faveur de nos champions.

—Vendredi, MM. Alphège Perron et Ludovic Ferraton se sont rendus à l'exposition de Régina pour vendre quatre de leurs chevaux. Ils sont revenus samedi soir.

—Vendredi, M. l'abbé J.-A. Turgeon, de Mutrie, était de passage au presbytère.

—Nous sommes heureux d'apprendre à notre population que MM. Charles Lévesque et Lionel Faubert compteront désormais parmi nos villageois. M. L. Faubert prend charge du magasin de liqueurs en venant en aide à M. Henri Pelletier.

—Sont allés à Régina cette semaine MM. Welly O'Shaughnessy, Ludo Goulet, Mme L'Heureux et Mlle Lescelleur.

—Samedi soir, joute de gouret entre Kendal jr et Montmartre jr ; résultat : 4 à 0 en faveur de nos ceaux.

—Dimanche, avant les vêpres, baptême de Marie Louise Agnès, fille de M. et Mme Eugène Van de Velde ; parrain : M. Auguste Vanparys, de Wolseley ; marraine, Mme Edmond Van de Valde, cousine de l'enfant.

—M. Welley Pépin est parti en voyage aux Etats-Unis depuis quelques semaines.

FEUILLETON DU "PATRIOTE"

De Toute Son Ame

Par René BAZIN

(suite)

Le vieux marchand frotta ses mains sur ces genoux, parce qu'Henriette l'intimidait un peu, et répondit, n'ayant de guide que son coeur :

—Excusez-moi, je peux me tromper. Pourtant, je ne le crois pas. Je ne voudrais de vous qu'un peu d'aide pour ceux qui s'occupent des autres. Ils sont rares, mademoiselle. Moi, je suis vieux ; je ne puis plus grand'chose ; mais vous, la jeunesse, la beauté, avec les mots seulement que vous sauriez trouver, comme vous en consoleriez, des pauvres ! C'est plus doux que vous ne pensez.

Il secoua sa grosse tête.

—Vous allez dire que je me mêle de ce qui ne me regarde pas. Mais madame Lemarié m'avait parlé de vous. Elle n'osait pas, vous connaissant encore moins que moi.

Henriette se redressait, sérieuse, et sa physionomie exprimait encore les pensées mêmes qu'il avait dites, comme il arrive à ceux qui écoutent de tout leur esprit recueilli.

—Monsieur Mourieux, je vous remercie, au contraire: J'ai peur seulement que vous ne me jugiez beaucoup trop bien. Et puis, j'ai vingt-quatre ans, moi, je suis...

Elle demeura, les lèvres à demi ouvertes, sans prononcer la suite : "Je suis aimée." En vérité l'image d'Etienne s'offrit à elle, en ce moment, comme un prétexte pour ne pas céder. Elle le revit, dans le silence matinal de la Loire, debout dans le bateau, les bras tendus. Il lui sembla que quelque chose, au fond de son coeur, se mettait à pleurer. Pourtant, ce qu'on lui demandait n'était un obstacle à rien, ni à la vie ordinaire, ni au mariage. Elle était nerveuse.

Lentement, elle se leva, effaça les plis de ses gants, considéra le pommeau de cristal de son ombrelle, et dit :

—Je ne souhaitais rien de cela. Mais je pourrais faire tort à d'autres en ne le faisant pas. Si vous pensez vraiment que je doive aller chez madame Lemarié...

—Je vous en prie.

—Eh bien ! j'irai.

Un instant après, Mourieux, incliné sur le seuil de sa boutique, regardait s'éloigner la jeune fille, droite au milieu de la chaussée, marchant bien, et relevant de sa main gauche, jusqu'à la courbe du poignet, les plis tombants de sa robe noire.

Il avait l'air content.

"Si celle-là voulait ! pensait-il. Rien qu'à la voir, tous les miséreux l'adoreraient ! Et dire qu'il y a des imbéciles qui croient qu'elles sont toutes à vendre, les filles de la mode ! Ils ne les connaissent pas ! Parbleu, ce ne sont pas toutes des saintes ; mais des jolies âmes il y en a, et des vaillances, et des droitures, et des dévouements à faire pleurer !"

XV

Elle poursuivit sa route, au hasard, tournant autour des îlots de maisons, revenant au point de départ, jouissant des alternatives de soleil et d'ombre, et du mouvement de la rue, comme d'autant de distractions qui reculaient l'heure de cette visite. Irait-elle ? Qu'avait-elle besoin de s'embarrasser de soins nouveaux, et de s'occuper des autres ? Elle s'étonnait aussi d'avoir trouvé ce gros Mourieux intelligent. Dans la mode, on le considérait comme un bonhomme qui aimait à rendre service, et qui avait là, d'ailleurs, son avantage, puisque sa clientèle de modistes lui demeurait attachée. "Je ne le croyais pas si bien", pensait-elle. Des phrases lui repassaient dans l'esprit : "Vous, la jeunesse, la beauté, comme vous en consoleriez !."

Elle finit par sonner chez madame Lemarié.

Un valet de chambre l'introduisit dans la chambre bleue. Mais, cette fois, Henriette serra la main que tendait vers elle madame Lemarié.

—C'est à moi de vous remercier aujourd'hui, mademoiselle. Vous avez donc vu Mourieux ?

Elles causèrent cependant de toutes sortes de sujets, avant d'aborder celui qui les réunissait : de l'oncle Madiot, de l'atelier, de la rue de l'Ermitage, des camarades de travail. Madame Lemarié étudiait peu à peu la jeune fille, et peu à peu celle-ci se sentait gagnée par l'humble bonté de la femme. Après un grand quart d'heure, madame Lemarié comprit qu'elle pouvait librement parler.

—Je vais vous confier un secret, dit-elle, l'un de mes plus chers. Mon vieux Mourieux s'en va grand train. Il m'a beaucoup servi, autrefois, pour faire passer des secours qu'on n'aurait pas acceptés de ma main. Quand un de nos ouvriers était renvoyé sans raison grave, ou même quelquefois, mon Dieu, pour des motifs qui semblaient trop fondés, je ne pouvais pas lui offrir de l'aider, n'est-ce pas ? Mourieux me servait d'intermédiaire. J'étais aussi un peu son associée dans les secours qu'il distribuait, non pas à de grandes ouvrières, à des vaillantes comme vous, mais aux plus petites de la mode, qui ne gagnent pas encore, ou qui sont malades, faibles, sans place, que sais-je ? Aujourd'hui que je puis mieux qu'autrefois et plus largement donner, mon brave Mourieux devient impotent. J'aurais souhaité quelqu'un de votre monde qui ne fît pas peur, à qui on se confiât plus naturellement qu'à moi, et qui me dit : "Allez, il y a là-bas une misère qui veut bien être guérie." Car le monde est si divisé, mademoiselle, qu'il faut une permission souvent pour le plaindre. Croyez-vous que je trouverais ?

Henriette tendit sa main gantée, et dit de sa voix claire :

—J'essayerai, madame.

—Vous n'aurez pas même besoin de venir chez moi. Du moins, je ne veux pas vous le demander, à vous qui avez peu de liberté. Ecrivez-moi. Signalez-moi les misères que vous rencontrerez, les petites, les grandes, les oeuvres même qui vous sembleraient utiles à fonder. Je vous garderai le secret, et vous ferez de même pour moi, autant que vous le pourrez.

Henriette avait si bien pris confiance qu'elle osa parler de Marie. Elles tinrent conseil. Madame Lemarié finit par dire :

—Achetez-lui un petit mobilier, et laissez-lui croire que c'est vous qui l'avez payé. Elle le vendrait sans cela.

Même après qu'on eut parlé de Marie, Henriette ne prit pas congé tout de suite. Elle resta, retenue par une sensation exquise. Elle se sentait douce à regarder et à entendre ; elle lisait, sur les traits de la vieille femme, le mot que les enfants, puis les femmes jeunes et aimées rencontrent partout autour d'eux : "Ne partez pas encore !" Reflet de la vie heureuse dans les miroirs ternis !

Madame Lemarié songeait en même temps : "Comme elle a compris vite, celle-ci !" Et, sans le savoir, conduite par la force mystérieuse qui enveloppe nos actes dans ses conseils les plus grands, elle offrait à cette enfant la plus inattendue comme la plus ignorée des compensations, la bénédiction des pauvres, et confiait le soin de distribuer l'aumône à des mains qui seraient, plus que d'autres, réparatrices.

XVI

Etait-ce une vie nouvelle qui s'ouvrait ? Nul ne peut dire quelle est la part du très lointain passé dans ce que nous appelons nouveau. Mais les deux mois qui suivirent furent parmi les plus doux qu'Henriette eût vécus jusque-là.

Elle usait discrètement du pouvoir qui lui avait été donné. Il lui en coûtait de demander, même pour remettre à d'autres. Seulement, son instinct de pitié avait reçu une impulsion, et il n'est pas de sentiment qui prenne plus d'empire sur la vie, quand un peu de liberté lui est accordé ; quand il est permis de dire : "Vous avez besoin ? Prenez."

Le soir, après le souper, — ces soirs d'été qui se prolongent en nuits claires, — Henriette descendait plus volontiers la pente de l'Ermitage, et, dans l'invraisemblable amoncellement des cités ouvrières, les unes plus basses que la rue nouvelle, les autres plus élevées, montrant le moellon de leurs fondations et munies d'escaliers à rampes, elle rencontrait les groupes de buveurs d'air, la multitude qui respire mal le jour dans les ateliers et mal la nuit dans les chambres encombrées, et qui veille dehors jusqu'à ce que la brume mouille le bord des coiffes ou le poil des moustaches. Elle disait : "Comment vont les petits ?" ou bien "le travail a-t-il repris à l'usine Moulin ? Ne chômez-vous plus ?" ou bien : "Votre soeur est-elle accouchée, la Vivien ? Est-ce une fille ? Est-ce un garçon ?" Sa vraie aumône était celle de sa jeunesse bien mise et de sa bonne grâce. On la regardait sans défiance parce qu'elle était du peuple et du quartier ; avec plaisir parce qu'elle savait parler, sourire et s'habiller comme une dame. Avec elle on s'ouvrait. On l'appelait : mademoiselle Henriette." On oubliait son nom pour ne se souvenir que de son prénom, ce qui est un signe d'amitié. Presque partout, avec l'effroi tranquille d'une vierge qui sait, elle pénétrait dans l'abîme du trouble et du mal. Les colères, les querelles domestiques, les rivalités, les adultères, les ingratitudes des enfants qui refusent d'assister les vieux, le mépris du riche et l'envie terrible de la richesse, les rancunes amassées de père en fils, et aussi le désespoir de la lutte trop longue et trop dure pour le pain, des âmes qui s'abandonnent et des corps qui défaillent, elle voyait toout. L'universelle plainte la pénétrait.

Le monde lui apparaissait sous sa figure de souffrance. Elle n'avait d'autre remède à lui apporter que sa pitié, ses mains tendues, les mots qu'elle savait encore mal dire : "Espérez, oubliez, rapprochez-vous, demain sera meilleur : je souffre avec vous aujourd'hui." Cependant, pour si peu, et elle s'en étonnait, il y avait d'immenses peines qui s'adoucissaient, des larmes qui s'arrêtaient de couler, et quelque chose comme une trêve qui survenait. Les âmes, en l'écoutant, songeaient : "Est-ce bien vrai qu'on peut espérer ?" Et ce simple doute les soulevait un peu. Il semblait à Henriette, parfois, qu'elle jetait des planches à des naufragés. Elle rentrait chez elle, ces jours-là, dans la nuit déjà faite, le coeur si léger qu'elle se disait : "Je rajeunis donc ? J'ai envie de chanter." L'oncle grondait : "Voilà-t-il des heures pour se coucher ! Si je ne te connaissais pas, je croirais que tu as un amour en tête !" Il aurait le calmait, mais ne le démentait pas.

Le dimanche, elle se promenait, tantôt avec l'oncle, tantôt avec Marie. Mais elle ne manquait guère, vers l'heure où le soleil déclinant fait l'ombre égale à la hauteur des murs, de traverser l'avenue Sainte-Anne, qui couronne la butte, devant l'église. Elle y rencontrait, à l'abri des maisons basses ou des arbres à peu près sans feuilles qui poussent dans le rocher, presque tous ses amis du quartier, montés là comme des compagnies de perdreaux qui se poudrent. Les enfants jouaient par bandes. Les mères causaient par tout petits groupes, bien isolés, chacun ayant son ombre. La poussière qui s'élevait faisait aigrette sur la colline et tordait sa pointe dans le vent de Loire.

En même temps, la morte-saison dispersait les employés de madame Clémence. Plusieurs d'entre elles, à quelques jours d'intervalle, avaient dû prendre des vacances forcées, jusqu'à la fin de septembre : Mathilde, Jeanne, Lucie, d'autres encore. La journée achevée, l'une d'elles était appelée par la patronne. Elle revenait quelques minutes après, les yeux rouges. De toute sa vaillance, et de tout son orgueil froissé elle se composait un maintien, pour dire : "Au revoir, mesdemoiselles. C'est mon tour, ce soir. On me met en vacances." Les intimes l'embrassaient, les autres lui serraient la main. Personne n'avait l'air de douter qu'on dût se revoir en octobre. Et cependant l'expérience leur avait appris que le caprice de la mode s'étend jusqu'aux engagements passés avec elle, et que celles qui partent avec une promesse ne reviennent pas toujours. Elles nouaient leur cravate, elles descendaient un peu avant les autres l'escalier, et, pour la première fois de toute l'année, ce soir-là elles n'attendaient pas les camarades d'atelier pour répéter, au seuil de la porte : "Au revoir, Irma ; au revoir, Reine ; au revoir, Henriette." Le chagrin les chassait vite, loin des privilégiées qui continueraient à travailler sans elles autour des tables vertes. L'apprentie serrait le tabouret inutile dans le placard aux vêtements. Le lendemain matin, quelqu'une des arrivantes cherchait des yeux l'absente, se souvenait, soupirait, et se taisait.

Heureusement, Marie Schwarz était restée, grâce à l'appui d'Henriette devenue puissante au point d'obtenir, pour sa protégée, un très léger relèvement de salaire. "Je le fais uniquement pour vous, avait dit madame Clémence, et c'est presque une injustice." De telles faveurs portaient naturellement vers Henriette des sympathies que, jusque là, la crainte de mademoiselle Augustine, avait retenues. Reine, un après-midi, tout au bout de la table, s'était penchée vers elle : "Mademoiselle Henriette, j'ai une confidence à vous faire. Je crois que je me marierai à l'automne. C'est très modeste. Mais je suis très aimée. Il est employé de chemins de fer. Voulez-vous venir dimanche ? Je serai si heureuse, s'il vous plaît ! Nous avons parlé de vous." Irma lui avait dit de même, un jour qu'Henriette lui demandait : "Vous êtes lasse ? Vous toussez ? — Moi, je suis fichue. Il y a longtemps que je le sais. Quand je serai tout à fait malade, et que je n'aurai plus ma vie d'à présent, je vous ferai demander, vous, pour me consoler. Mais ce n'est pas très gai ce que je vouos promets là. En attendant, ça vous amuserait-il de lire un conte de Daudet ? J'en ai lu un si joli, que je l'ai copié tout entier, parce que je ne pouvais pas garder le livre. Je vous apporterai mon cahier, dites ?"

Marie demeurait la même, hardie, ouvrière médiocre, sans vie morale d'aucune sorte, mais affectueuse et franche absolument. Elle avait dit en riant, dans une promenade du dimanche : "Tu sais, je crois que ton frère Antoine ne serait pas fâché de me faire la cour, mais je ne veux pas, tu comprends, ça le ferait trop de peine." Elles se tutoyaient depuis le jour où Marie avait été augmentée chez madame Clémence. Henriette n'avait essayé d'aucun discours inutile. Mais, par une jolie inspiration de jeune fille et d'artiste, elle s'était hâté d'embellir le chez-soi de cette pauvresse. Elle savait que les murs trop laids, conseillent mal. Et avec du temps, l'aide discrète de madame Lemarié, et des prodiges d'économie, elle avait donné un air presque coquet à l'appartement de Marie. Tout était blanchi à neuf ; il y avait des rideaux aux fenêtres, une table neuve avec un tapis, et, sur les murailles, deux des paysages auxquels Henriette tenait tant, et qu'elle avait prêtés à son amie. "Tu me les rendras dès que tu seras riche, Marie !"

L'âme épanouie est tout de suite créatrice. Elle trouvait des modèles nouveaux, d'une grâce telle que madame Clémence disait, en les posant elle-même sur les hauts champignons noirs, dans la salle d'exposition : "Je connais ça : c'est la floraison. Elles ont toutes un moment où elles ressemblent à des fées. Ça dure trois mois, six mois, et ça ne revient jamais."

Cette année-là, les jeunes femmes et les jeunes filles qui portèrent les merveilles imaginées par Henriette, furent toutes complimentées pour leur bon goût. Elles eurent un succès de toilette aux casinos des grandes plages, aux courses, aux premières réunions de chasse. Elles ne songèrent pas à l'artiste inconnue, qui n'avait pas signé son oeuvre, mais qui avait enfermé, pour elles, dans l'agencement de ces fleurs, de ces dentelles, de ces rubans, de toutes ces choses légères et incapables de durée, une pensée d'art véritable, un de ces moments divins où l'esprit, sous mille formes, crée à sa ressemblance. Riches, riches de la terre, si vous saviez les heures tristes et toutes les idées charmantes que vous portez !

Le matin, presque chaque jour, Etienne passait dans son bateau, faisait un coude sur la Loire, et gagnait le port de Trentemoult. Henriette s'accoudait à la rampe de son balcon, sous le laurier qui avait des boutons prêts à éclater. Elle regardait, songeuse et toujours un peu pâle, le grand batelier de la Loire, qui, lui non plus, ne voulait pas sortir de son rêve silencieux. Deux fois seulement, comme la lumière était fine et sans brume sur le fleuve, et qu'ils se voyaient jusqu'à distinguer chacun les traits de l'autre, il avait, au sommet de ses paniers d'herbe, pris un bouquet tout frais, et l'avait lancé en l'air. Une petite boule couleur d'arc-en-ciel était montée du côté des roches de Sainte-Anne, puis s'était abîmée dans le courant, et, à demi submergée, à demi portée sur l'eau, avait descendu la Loire.

(A suivre.)

—x—

Ça lui suffira.

Un ivrogne invétéré se décide à partir pour un lointain voyage. Il informe sa femme qu'il va prendre passage sur un trois-mâts jaugeant cinq cents tonnes.

—Cinq cents tonnes, dit la femme avec conviction, si la route n'est pas trop longue, ça lui suffira !

Prince-Albert

a Canadian Utilities remet un chèque de $875,000 à la ville.

M. C.-J. Yorath, président de la *anadian Utilities Limited* de Calary, a remis à M. Sibbald, maire e la ville, un chèque de $ 875 000 ı échange de la force électrique es nouveaux propriétaires en rennent aujourd'hui la gérance.

M. W.-J. Murphy devient gérant es forces électriques du nord de ı Saskatchewan avec résidence à rince-Albert.

La Chambre de commerce recevra $ 1 000 par année durant cinq ns afin d'attirer, par une plus rande publicité, d'autres industies en ville. M. Yorath veut aider u développement de Prince-Alert et désire en faire un des prinipaux centres de la province.

BANQUET

Jeudi dernier, un copieux banuet fut servi à 60 des plus éminents citoyens de la ville. Un manifique programme musical approrié à la circonstance fut exécuté vec brio sous la baguette magique le M. J.-N. Jutras, administrateur du *Patriote*. M. J.-A. Béliveau acompagnait au piano.

Plusieurs orateurs prirent la paole. M. Sibbald souhaita la plus haleureuse *bienvenue* à la nouvelle compagnie et remercia d'une açon toute spéciale M. C. Lacroix, échevin, qui a si puissamment aidé ı la vente de la force électrique.

Il se dit heureux de voir que les vieux employés garderont leur position. Il affirma que M. Yorath était l'une des figures les plus en vedette dans le monde des affaires.

M. Yorath dit que Prince-Albert verrait bientôt d'heureux jours. Il présenta M. Murphy comme le nouveau gérant de la force de la ville.

M. Fraser dit que ceux qui nous arrivent avec tant d'argent ont foi en l'avenir de notre ville.

Tous les orateurs insistèrent sur les nombreux avantages dont jouit notre ville. Tous lui prédirent un avenir prospère et glorieux. Les discours avaient la note gaie.

Happy days are here again !

x

Mort de M. F.-X Jean

M. François-Xavier Jean, un des citoyens les plus avantageusement connus de tous les cantons de l'est, vient de mourir presque centenaire, à l'hôpital du Sacré-Coeur, de Plessisville. Il a succombé à une maladie de quelques jours seulement. Rien ne faisait pressentir une fin aussi prochaine et toute la population de la région espérait bien pouvoir fêter bientôt son centenaire. Il avait déjà atteint sa quatre vingt-dix-huitième année et il était encore alerte et robuste pour un âge aussi patriarcal. Il avait conservé toute sa lucidité d'esprit et il se promenait encore d'un pas très sûr dans les salles de l'hôpital.

M. François-Xavier s'était retiré avec son épouse, née Victorine Létourneau, il y a une dizaine d'années, à l'hôpital de Plessisville. Elle le précéda dans la tombe il y a une couple d'années seulement.

Le défunt fut le premier chef de gare de langue française à Plessisville en 1866. Homme d'affaires averti, il fut président de la Fonderie de Plessisville et contribua dans une large mesure au développement de sa région.

Trois fils et deux filles lui survivent. Ce sont :

Le R. P. Gustave Jean, jésuite, procureur du collège d'Edmonton, M. Emile Jean, du ministère des Affaires indiennes à Ottawa, M. Stanislas Jean, employé du département de l'Education et agent consulaire de la Saskatchewan, Mme Gingras (Cécile), de Saint-Boniface (Manitoba), Mme Arthur Savoie (Maria), de Plessisville.

Il était le cousin de Mgr Boulay, de Sainte-Anne de la Pocatière, de M. l'abbé Alfred Boulay, curé de Plessisville, de M. l'abbé Philippe Boulay, de Sainte-Anne de la Pocatière.

Le *Patriote* prie M. Stanislas Jean et toute la famille d'agréer ses sincères condoléances.

x

Récit d'un prêtre échappé de Petrograd

Le prêtre Solodovnikoff, prieur d'une des plus grandes églises orthodoxes de Petrograd et ancien professeur à l'école réformée, a réussi à franchir la frontière finlandaise en décembre dernier. Nous extrayons de son témoignage, publié dans le *Journal* de Genève du 6 décembre 1930 le passage suivant :

A Petrograd on peut voir passer chaque jour de nombreux groupes de paysans que le gouvernement continue à déporter dans le nord et en Sibérie. La situation des déportés est terrible. Très souvent ils tentent de briser les wagons dans lesquels on les transporte et ils se révoltent. A la moindre tentative de protestation ou d'insoumission, les gardes poussent les déportés avec leurs baïonnettes dans des voitures de marchandises et les y laissent pendant plusieurs jours sans manger et sans boire. La mortalité des détenus est très élevée. L'automne dernier des dizaines de milliers de paysans arrêtés en Ukraine pendant la saison chaude ont été déportés *dans le gouvernement de* Vologda. On les y a fait travailler par 20 degrés de froid. Des milliers de familles sont déportées, *mais les hommes*, les femmes et les enfants sont détenus séparément et très loin les uns des autres. Les déportés s'estiment heureux quand ils habitent dans des baraques en bois où le froid pénètre cependant facilement.

Les paysans se rendent parfaitement compte qu'une mort prochaine les attend, et le Père Solodovnikoff a vu lui-même des groupes de déportés qui portaient sur la poitrine des croix blanches avec l'inscription : "Nous souffrons pour la foi chrétienne."

x

La naturalisation du Pacifique Canadien

Après avoir parlé du travail que doit accomplir la session fédérale, M. Thomas Poulin, de *L'Action catholique*, attire l'attention sur certaines résolutions inscrites au feuilleton de la Chambre. Les unes sont très pratiques, d'autres moins, quelques-unes, dangereuses.

"Par exemple, celles du docteur McGibbon, qui propose d'établir l'assurance obligatoire sur la santé, et cette autre de M. Gardiner, qui cherche l'étatisation du Pacifique canadien. Avant de proposer cette assurance obligatoire, il nous faudrait probablement commencer par adopter le régime russe du travail obligatoire. Le projet nous paraît impossible à sa face même.

"Il n'en est pas ainsi de celui de M. Gardiner, car si on a pu nationaliser un réseau ferroviaire, il est possible de faire la même chose de l'autre. Il reste à discuter si nous agirions sagement en organisant ce monopole d'Etat du transport sur rail.

"Nous avons sur ce point une opinion bien formée : nous sommes aussi opposés à un monopole gouvernemental que nous le serions à un monopole privé. Le régime de l'honnête concurrence est le plus sain et le seul capable d'assurer la protection des intérêts du peuple.

"Seule la nécessité, comme ce fut le cas pour les réseaux qui forment aujourd'hui les *chemins de fer nationaux*, *pourrait nous obliger* à créer un monopole ferroviaire gouvernemental. Cette raison de nécessité ne se présente pas, car le Pacifique canadien est une institution très solide."

x

PELERINAGE OUVRIER A ROME

POUR CELEBRER LE QUARANTENAIRE DE L'ENCYCLIQUE DE LEON XIII, *RERUM NOVARUM*.

A l'occasion du quarantenaire de la célèbre encyclique *Rerum novarum*, transmise au monde entier par S. S. Léon XIII, le pontife du temps, la Confédération des Travailleurs catholiques du Canada, sur les instances de S. Em. le Délégué apostolique et de S. Em. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec, a décidé d'organiser un grand pèlerinage à Rome pour commémorer dignement la publication du célèbre document qui orienta le monde catholique dans les voies de l'action sociale et définit clairement la situation des ouvriers. Ce pèlerinage aura lieu en mai prochain et les congressistes ont déjà retenu des places à bord du paquebot *Empress of France*, du Pacifique Canadien, qui quittera Québec le 28 avril. *Le retour au Canada s'effectuera le 14 juin. Pendant les 47 jours qu'ils seront outre-mer, les pèlerins pilotés par les guides expérimentés de l'American Express Company*, visiteront la France, l'Italie, la Suisse, la Belgique, et l'Angleterre, avec un bref arrêt à Genève, surnommée la capitale de la Société des Nations.

Quarante-trois nations ont promis d'envoyer des délégués qui iront déposer aux pieds du Saint-Père les hommages et les sentiments de filial respect du monde travailleur catholique à l'occasion du quarantenaire de cette encyclique. *Il importe* que le Canada soit dignement représenté aux fêtes mémorables qui se dérouleront dans la Ville éternelle du 13 au 17 mai, lesquelles coïncideront avec la célébration de l'Ascension. Les syndicats catholiques, les groupements professionnels, les cercles d'étude et autres auront sans doute à coeur de déléguer des représentants. Pour la circonstance, un comité de réception, sous la présidence de S. Em. le cardinal Lépicier, fera les honneurs de Rome aux congressistes. Il y aura visite des principales églises basiliques de la ville, de la Cité vaticane, des plus importants sanctuaires de France et d'Italie, etc.

Comme on l'a dit précédemment le départ aura lieu de Québec le 28 avril, sur le paquebot *Empress of France*, avec arrivée à Cherbourg une semaine plus tard. Les pèlerins traverseront ensuite la France, en passant par Paris et se rendront directement en Italie pour participer aux fêtes commémoratives de l'encyclique. Le retour au pays se fera par le paquebot *Montrose*, aussi du Pacifique Canadien, le 14 juin prochain.

Comme il ne reste que peu de temps avant le départ de l'excursion, tous ceux qui désireraient effectuer le voyage, feraient bien de réserver leurs places de bonne heure. M. Alfred Martin-Boucher, 112, rue Hermine, Québec, se fera *un plaisir d'envoyer un prospectus* donnant l'itinéraire de la randonnée à ceux qui en feront la demande.

x

CONCERT DE M. GRATCH

—Le concert donné par M. Gratch dimanche soir au soubassement de la cathédrale a été vraiment bien exécuté. Nous pouvons affirmer sans l'ombre d'un doute que nous n'avons jamais entendu d'aussi belle *musique à* Prince-Albert.

Que nous étions loin de la cacophonie tonitruante du jazz ! Les artistes ont interprété avec justesse et chaleur les plus beaux morceaux classiques : Le *Gloria* de Mozart, le *Rosaire* de Kreisler, *Souvenir*, la *Marche Washington* de Grafula, pour ne mentionner que quelques-uns des vingt morceaux de choix dont se composait le programme, ont remué jusqu'au plus intime de l'âme. L'assistance, hélas ! trop clairsemée, était captée. Pas un bruit, pas un mouvement ; elle était saisie par l'emprise d'une délicieuse et touchante harmonie.

Elle gardera longtemps dans sa mémoire le souvenir de M. Gratch, le grand violoniste de la Saskatchewan. Elle reviendra avec empressement l'entendre à nouveau, lorsque le virtuose donnera un autre concert.

Ah ! ces artistes !

Le fameux compositeur X... entend d'une pièce voisine le premier cri de son premier bébé. Avant même de s'inquiéter si c'est un garçon ou une fille, il s'écrie :

— C'est un sol dièze !

Transmission rapide des cotes de la Bourse

Les Télégraphes du Pacifique Canadien ont récemment mis en service, pour la transmission des cotes de la Bourse, 80 machines comme celle dont nous donnons ici la reproduction. A la suite de cette installation, la Bourse des Grains de Winnipeg peut aisément rivaliser avec celle de New-York pour l'expédition rapide des cours, vu que cette machine peut transmettre 100 cotes à la minute, à comparer avec le record précédent de 30 et 35 cotes, maintenant relégué dans l'ombre. Il faut à peu près une seconde et demie pour assurer la transmission d'une cote individuelle, ce qui revient à dire que la chose se fait presque instantanément. En haut, à droite, on voit M. John McMillan, gérant-général des Télégraphes du Pacifique Canadien.



PAGE ECOLIERE

PETITE POSTE

Chère Tante Présentine,

J'ai eu une agréable surprise, la semaine dernière, en recevant la *Page écolière*. Je ne m'attendais pas d'avoir un si bon résultat pour les charades du mois passé. Cela m'a bien encouragée, ainsi que de savoir ma petite compagne l'heureuse gagnante. Peut-être ce sera mon tour cette fois... Je l'espère.

La réponse à ma lettre m'a fait bien plaisir et je vous en remercie.

Vendredi passé une nouvelle soeur supérieure est arrivée. Nous étions tous bien contents de la voir avec nous.

Je suis bien occupée avec mes études, car nous allons commencer nos concours de Pâques bientôt, et je veux faire mon mieux pour obtenir de bons résultats.

Votre nièce qui prie pour tous ceux qui se dévouent à la cause catholique canadienne-française,

Gertrude SAINT-JEAN,
Biggar.

R. — Le succès couronnera certainement vos efforts. Car le proverbe dit : "Aide-toi et le ciel l'aidera."

x x x

Chère Tante Présentine,

Je suis bien content de voir que je fais des progrès en français et que je suis arrivé le premier de ma classe. Ce mois-ci je vais m'appliquer encore tous les jours de plus en plus, afin d'avoir de bons résultats aux examens de français. Moi, je serai bien content, et mes parents et ma maîtresse le seront encore plus que moi, et vous aussi, je crois que vous serez fière de votre petit neveu qui vous aime bien.

Edmond HUDON, grade IV,
école Marseillaise, Zénon-Park.

R. — Vous dites vrai, mon cher ! Persévérez dans votre désir de bien réussir dans vos examens. Je serai vraiment fière de vous.

x x x

Romuald Sévigny, Mattes. — Je vous reçois avec plaisir, mon cher Romuald. Chaque mois, j'attendrai les lettres et compositions promises.

x x x

Léo Lehouiller, Mattes. — Il faut viser haut ; vous avez bien compris ce vieux dicton. Et j'espère que si vous n'arrivez pas bon premier, vous ne serez pas loin de la tête. Bon courage toujours !

x x x

Lucile Gauthier, Mattes. — Je vous souhaite grand succès aux examens. Continuez à bien étudier, chère petite nièce.

x x x

Elsie Mayoh, Mattes. — Vous écrivez très bien le français pour une Anglaise, et je suis assurée que toute votre vie vous serez contente de pouvoir parler et écrire deux langues. Mes félicitations !

x x x

Ralph Mayoh, Mattes. — Soyez le bienvenu, cher ami. J'accepte avec plaisir "arbre et fruits." Je veux dire qu'il me fait plaisir d'avoir un nouveau neveu, et sa composition aussi. Comprenez-vous ?

x x x

Laurent Sévigny, Mattes. — J'espère, mon petit, que vous imitez le gentil garçonnet qui se lave si fidèlement les dents avec du *Colgate*. Aimez-vous votre brosse à dents ? Lui faites-vous des façons régulièrement ?

x x x

Juliette Pouliot, Mattes. — Votre maîtresse doit être heureuse d'avoir une petite élève si sage, si appliquée à l'étude de notre belle langue.

x x x

Bruno Lebouiller, Mattes. — Vous avez souvent de bonnes notes, dites-vous. Quel plaisir cela doit faire à vos bons parents !

Germaine Pouliot, Mattes. — Vous aurez certainement grand succès aux examens puisque vous vous y préparez avec tant de soin chaque jour.

x x x

Berthe Croteau, Mattes. — Vous avez bien raison de profiter du saint temps du carême pour amasser des mérites pour le ciel. Votre français même y gagnera, puisque vous êtes plus appliquée à l'étude.

x x x

Hélène Lortie, Biggar. — J'aurais été heureuse de vous voir gagner le prix pour jeux d'esprit puisque vous le désirez tant, mais le sort a favorisé une autre nièce. Courez donc encore votre chance le mois prochain. Merci pour vos aimables lignes.

x x x

Léona Pajot, Biggar. — Il me fait toujours grand plaisir d'accueillir de nouvelles nièces. Merci d'être venue grossir nos rangs.

x x x

Yvonne Rio, Titanic. — L'expression de vos voeux affectueux et reconnaissants me fut très agréable, et très sincèrement je vous remercie. Continuez à bien prier pour moi. Saluez de ma part vos dévouées mères et aimables compagnes.

x x x

Marie-Claire du Bois, Biggar. — Vous avez raison, la récompense stimule et encourage. Le bon Dieu le savait bien ; aussi a-t-Il promis son beau ciel à ceux qui gardent fidèlement les commandements.

x x x

Raymond Sévigny, Mattes. — En effet, c'est avec grand plaisir que j'accueille un neveu studieux et ambitieux comme vous. Soyez le bienvenu !

x x x

Wilfrid Fortier, Mattes. — Il me fait plaisir que vous vous intéressiez à la *Page écolière*. Cette fois-ci vous y verrez votre note de composition.

x x x

Marcel Croteau, Mattes. — Comme cela j'attendrai votre lettre chaque mois. Soyez-y fidèle.

x x x

Eva Sévigny, Mattes. — Vous avez bien raison de désirer la vie de pensionnaire. Priez Dieu de vous accorder ce grand bonheur.

x x x

Robert Sévigny, Mattes. — Avec du travail, vous arriverez certainement au but. Courage !

x x x

Georges Croteau, Mattes. — C'est entendu, mon ami, vous êtes de la grande famille de Tante Présentine.

x x x

Gustave Houle, Bellevue. — Mais certes je me souviens de vous. Je vous porte tous dans mon coeur, et je vous regarde des yeux de l'imagination ; je me représente mon Gustave comme un petit espiègle, bon quand même ; ai-je raison ?

x x x

Blanche Marchildon, Zénon-Park — Vous êtes bien chanceuse d'avoir un oncle prêtre. Je suis certaine qu'il prie tous les jours pour vous à la sainte messe.

x x x

Florence Marchildon, Zénon-Park. — Merci pour vos prières, elles m'ont préservée de la grippe, comme vous le souhaitiez.

x x x

Yvonne Saire, Whitewood. — N'oubliez pas les bonnes leçons reçues au pensionnat. Vous serez toujours la bienvenue ; revenez encore.

x x x

Gabrielle Thériault, Tangente (Alberta). — La chère grande nièce de l'Alberta est la bienvenue. Nous vous attendrons fidèlement à l'avenir.

x x x

Denise Duperreault, Willow-Bunch. — Je vous félicite sur votre beau succès. Ma vive reconnaissance pour les prières que vous faites pour moi.

x x x

Marie Granger, Tangente (Alberta). — Vous avez raison d'être fière de votre belle église neuve. Rien n'est trop beau, trop grand pour le bon Dieu. Soyez fidèle à votre promesse de me revenir bientôt.

x x x

René Portelance, Tangente (Alberta). — Je vous remercie, mon cher, pour les détails que vous me donnez concernant votre village. Tout m'intéresse. Appliquez-vous bien à vos études. Vous deviendrez peut-être un des piliers de votre districts.

x x x

A mes chers neveux et nièces de Saint-Hubert : Ernest Paquin, René Paquin, Sylvain Smeets, Antoinette Paquin, Lucienne Brûlé. — Je vous remercie, mes bien chers enfants, pour vos belles lettres ; vous me pardonnerez, n'est-ce pas, si je ne vous réponds pas tous séparément. Je vois que vous êtes tous de bons enfants, pieux et appliqués. Continuez à faire plaisir à vos maîtresses, à vos parents, et le bon Dieu sera content de vous.

x x x

Thérèse Jordens, Saint-Hubert. — Je regrette beaucoup de n'avoir pas répondu à votre lettre le mois dernier : je ne sais comment cela s'est fait. Je me reprends aujourd'hui et vous remercie à la fois pour vos deux envois.

x x x

Annette Lareau, Albertville. — Vous êtes, je crois, la plus fidèle de mes correspondantes ; voyez aussi avec quels joyeux empressement je vous réponds. Soyez toujours bien gentille et priez beaucoup pour Tante.

x x x

Juliette Tourigny, Wolseley. — Merci pour votre bonne lettre. Je vous promets une prière toute particulière pour la guérison de votre bonne maman.

x x x

Antoinette Tourigny, Wolseley. — Votre invitation de vous aller voir m'est agréable. Je ne sais quand je pourrai me rendre à votre désir. Attendons, espérons !

x x x

Florence Brûlé, Saint-Hubert. — Toutes les petites nouvelles de votre gentille lettre m'ont intéressée au plus haut point. Merci.

x x x

Marguerite L'Heureux, Jack-Fish — Que cela doit donc être aimable de demeurer dans votre maison ! Toute une famille d'Heureux ! Le plus beau de l'histoire c'est que vous serez des Heureux toute votre vie. Quelle chance !

x x x

Lauréat et Gaston Hudon, Zénon-Park. — Quel beau plaisir. La visite d'un cousin de la province de Québec ! Jouissez-en bien. Merci pour vos gentilles petites lettres.

x x x

Simonne Hudon, Zénon-Park. — Vous avez l'âme française et le bonne place. Je crois que si l'occasion se présentait, vous pourriez relever Madeleine de Verchères. En attendant, soyez héroïque dans les petites choses, et le ciel exaucera vos voeux, tous pour le bonheur de ceux que vous aimez.

— x —

A NOS CHERS ECRIVAINS EN HERBE

Je vous remercie pour toutes vos belles compositions. Elles sont si bien soignées ! Si j'étais riche, je les ferais toutes encadrer et j'en tapisserais les murs de ma chambre.

Dans quelques écoles, cependant, on a oublié la demande faite de mettre en haut de la première page nom, grade, école, adresse. Il ne faut pas mettre ces détails à la fin ou les séparer. Ecrivez toujours ainsi :

ÉVA LAVERDIERE,
ECOLE SAINT-VITAL,
GRADE III ALBERTVILLE.

Toute communication pour la *Page écolière* doit être adressée ainsi :

TANTE PRESENTINE
314—14e rue ouest
PRINCE-ALBERT.

Croquis esquimau

Le vieux Jacques est un nouveau converti de la Petite Thérèse.

Longtemps il fut d'une indifférence absolue à l'endroit de la religion, même il se moquait et ricanait volontiers des prières.

Depuis la consécration de nos missions à la Petite Fleur, le vieux Jacques s'est senti au coeur le besoin de prier, il est venu aux fêtes de Noël, a suivi les catéchismes, tant qu'il est demeuré au poste, ne manquant jamais une messe le matin. Il y a un mois, il nous quittait pour aller chasser le renard au nord, à quelque 60 kilomètres de la mission. Puis il est revenu pour assister aux offices de la Semaine Sainte et aux fêtes de Pâques.

Si vous l'aviez vu venir avec les autres baiser la croix, le Vendredi-Saint, durant l'office du matin, puis après le grand chemin de croix de l'après-midi, et encore le soir, après le sermon sur la Passion, vous l'auriez pris pour un chrétien de vieille date, convaincu et fervent. Il n'est encore que catéchumène.

Nous sommes maintenant au mardi de Pâques, et en train de dîner. On entend des bruits de pas dans le porche en neige, quelqu'un entre à la chapelle. Par la porte vitrée qui donne de la salle dans notre petit sanctuaire, nous voyons le vieux Jacques et toute sa famille traverser la chapelle, aller droit à l'autel, et de notre place nous l'entendons parler tout haut à Notre-Seigneur : "Au revoir, Jésus, nous reviendrons encore te voir bientôt." Puis, comme le Père a toujours recommandé de faire la prière en commun, toute la famille répète à haute voix : "Au revoir, Jésus, nous reviendrons te voir." — "Bientôt", fait le vieux ; "bientôt", répète la famille. Une génuflexion, un grand signe de croix, et nos gens viennent nous donner la main.

(Pâques 1926.)

Causerie

C'est à la veille du grand jour, si bien appelé le Jeudi-Saint, que je vous trace ces lignes. L'Eglise dans sa sainte liturgie nous remémore chaque année les principaux mystères de la vie du Christ.

Demain, les fidèles du monde entier seront prosternés dans un commun sentiment de foi, d'adoration et d'amour, au pied du tabernacle.

Vendredi, les chrétiens en deuil pleureront sur les souffrances et la mort de leur Rédempteur.

Samedi, les dévots enfants de Marie suivront pas à pas leur divine Mère sur la voie douloureuse.

Dimanche l'Eglise toute entière célébrera dans la jubilation le triomphe du Sauveur ressuscité.

Si vous le voulez, mes enfants très chers, nous nous arrêterons un instant pour contempler Marie, la mère du Christ, au sommet du Golgotha. L'apercevez-vous, l'Immaculée, à travers l'obscurité qui enveloppe le calvaire. La voyez-vous, toute droite comme un grand lys, qui s'épanouit à l'ombre de cette croix où son Jésus agonise. Si vous désirez vous-même, belle jeunesse, ressembler à votre divine mère, demeurez intimement unie à Jésus.

C'est par Lui qu'au jour de votre baptême le lys de la pureté fut semé dans le jardin clos de votre coeur. C'est par la vertu du sang de Jésus que ce lys a grandi. Chaque grâce qui vous fut donnée, vous la devez à ce sang divin : grâces de l'absolution qui vous purifiait et vous fortifiait ; grâces de l'eucharistie, qui vous faisaient manger le Pain des anges. Elle avait grandement raison, la délicieuse petite sainte Agnès de dire : "C'est lorsque je l'aime que je suis chaste, c'est lorsque je le touche que je suis pure, c'est lorsque je le reçois que je suis vierge." Car en Jésus seul est la source de la pureté du coeur.

Vous ne l'oublierez pas, mes enfants, vous recourrez à Lui en toute occasion. Et puis vous veillerez soigneusement sur ce trésor que vous portez en un vase fragile. Reprenez cette résolution dans votre communion de demain. Confiez-la à la Vierge toute belle.

J'ajoute, mes enfants, que si vous êtes fidèles à Marie, elle vous inspirera de vous faire l'apôtre de la pureté, dans votre milieu — famille pensionnat, école, société — dans ce monde, qui n'est au fond si triste que parce qu'il méprise la pureté du coeur. Apostolat discret et silencieux ! Apostolat fécond et béni de Dieu.

Je vous souhaite, mes très chers, de devenir des apôtres, des amis du Coeur de Jésus. Vous mériterez ainsi de chanter l'Alleluia éternel. C'est mon voeu le plus intime.

TANTE PRESENTINE.

L'Alléluia pascal

Cri de triomphe, exclamation de joie, il jaillit des coeurs chrétiens, l'Alleluia pascal ! Comme il l'avait promis, le Christ est ressuscité après trois jours du tombeau. Il s'est montré. Il a parlé. O mort redoutable, où donc est ta puissance? Celui-là l'a vaincue, terrassée, et de ton corps Il s'est fait un marche pied pour s'élever jusqu'à la gloire de son Père !

L'horizon s'éclaircit, l'humanité respire, l'espoir renaît : la menace qui pesait sur le monde a disparu, les liens ont tombé, les yeux se tournent avec confiance vers le Ciel. Car, cette résurrection du Christ, c'est le gage et le modèle de notre résurrection future. Notre vie reprend sa pleine signification, les sentiers sont redressés, l'aube pascale illumine et embellit tout.

Renouveau des âmes, renouveau de la nature qui semble vouloir s'associer au bonheur des humains. Malgré l'hiver tardif, lent à desserrer son étreinte, le printemps s'affirme et se manifeste. La sève court déjà dans les arbres et gonfle les bourgeons, qui tomberont bientôt en pluie de fleurs. Rien ne saurait résister à cette force printanière, à son charme, à sa griserie. Cédons à l'allégresse qu'apporte le saint et beau jour de Pâques et laissons-en inonder nos coeurs !

La Dent de sagesse

Ces petites perles blanches qu'on appelle les dents, elles ont toutes des noms. Ainsi, il y a des dents de devant qui font si bien craquer les pralines quand elles en ont ; puis les canines, qui sont pointues ; puis les molaires qui broient le manger comme de petites meules. Les gâteaux qu'on donnent aux enfants le savent très bien.

Mais l'autre jour, je me disais comme cela : On parle aussi quelquefois de la dent de sagesse ; est-ce qu'il n'y a que les enfants sages qui l'ont ? Alors pour deviner quand une petite fille mérite le prix de sagesse, il n'y aurait donc qu'à la faire rire, pour qu'elle montre toutes ses dents ? Si on lui voit la dent de sagesse, elle aurait droit au prix, sinon, zut ! point de prix de sagesse pour la pauvre petite !" Oh ! je n'osais plus rire !

Pourtant je suis sage, je n'ai que le défaut d'être un peu babillarde ; mais ça ne doit pas l'empêcher de pousser ! J'ai demandé à bonne maman : "Dites-moi donc, bonne-maman, où donc qu'elle pousse la dent de sagesse ! Je voudrais bien connaître sa place." — Elle m'a répondu *comme ça* : "Ma petite, la dent de sagesse, elle pousse juste au bout de la langue et e... sert à la retenir !"

J'ai pensé en moi-même : "Oh ! alors, il n'y en a pas beaucoup qui l'ont parmi les petites filles, même parmi les grandes, ça c'est sûr !

Bonne maman a sans doute voulu plaisanter, car, quand elle a dit cela, elle souriait d'un joli petit air malin, sans vouloir parler davantage. Mais que j'aie la dent de sagesse ou que je ne l'aie pas, je ne veux plus m'en inquiéter. Je vais commencer par retenir un peu ma langue et par devenir bien sage. Pourvu que j'aie la sagesse, qu'importe la dent. — X. X. X.

Compositions Primées

GRADES	
12	Lucille Rhéault, Collège Thévenet
11	Antoinette Roussel, Collège Thévenet
10	Hélène St. Julien, Laflèche, Sask.
10	Hermaine Martel, Collège Thévenet
9	Reva Dubois, Willow-Bunch, Sask.
9	Yvette Bonnet, Battleford, Sask.
8	Laurent Gouin, Gravelbourg, Sask.
8	Marie Jeanne Mathieu, Willow-Bunch, Sask.
8	Solange Verot, Radville, Sasé.
8	Gilberte Palmier, Laflèche, Sask.
7	Léona L'Ecuyer, Battleford, Sask.
6	Denise Duperreault, Willow-Bunch, Sask.
5	Denise L'espérance, Gravelbourg, Sask.
5	Bella Lafrenière, Prince-Algert, Sask.
4	Pauline Juneau, Gravelbourg, Sask.
3	Gilberte, Hamon, Gravelbourg, Sask.
3	Marie Ange Gaudet, Bellevue, Sask.
3	Simonne Brassard, Orneaux, Sask.

Miettes d'histoire

MONSEIGNEUR FABRE ET LE MARGUILLIER

Quoique dans la modeste position de cultivateur, nos Canadiens savent bien vivre et au besoin, dire des bons mots. En 1882, Mgr Fabre allait de Saint-Jean-de-Matha à Saint-Damien à travers les montagnes et les mille côtes qui se succèdent comme les grains du rosaire. Le marguillier, dont j'oublie le nom, pour soulager son cheval dans un chemin montant, sablonneux, malaisé, saute à terre, puis en bon Canadien, prend sa pipe et l'allume aussitôt. Mgr Fabre, dont la tenue fut toujours irréprochable, détestait le tabac et même un peu les fumeurs, si jamais on peut dire qu'il ait détesté quelqu'un ; à cette vue, il me dit à l'oreille : "Prenez garde qu'il continue à fumer en montant en voiture." En arrivant au haut de la colline, notre marguillier décharge sa pipe sur un caillou et la remet en lieu sûr. Un peu plus loin, il répondit aux prêtres qui le pressaient d'aller plus vite : "Pensez-vous, dit-il, que je vais faire mourir ma bête, pour me priver plus vite d'une compagnie que je n'ai jamais eue et que je n'aurai jamais ?"

"—Bien dit ! bien dit !" répéta Monseigneur à plusieurs reprises. (*Histoire de la paroisse de Saint-Liguori*, Abbé A.-C. DUGAS.)

x x x

Mgr Edouard-Charles Fabre, né en 1827, mort en 1896, fut le troisième évêque et le premier archevêque de Montréal.

UN TRAIT ADMIRABLE

L'Hon. Joseph Howe, le grand orateur de la Nouvelle-Ecosse, le politicien fameux auquel sa province a élevé une statue récemment n'éprouvait pas de plus grande joie que de se promener par monts et par vaux et d'admirer, sans se lasser, les splendides paysages qui abondent dans cette partie de notre pays.

Il avait surtout pour les arbres un véritable culte.

On raconte, à ce sujet, que voyageant, un jour, sur une route de la campagne, il aperçut, soudain, un cultivateur occupé à couper quelques arbres qui bordaient la route. Connaissant la rapacité de ce paysan, sans doute, l'Hon. Howe s'arrêta près de lui et l'interpella comme suit :

"— Combien demanderiez-vous pour ne pas abattre ces arbres ?

"— Vingt-cinq dollars", répliqua le vandale, sans sourciller.

L'Hon. Howe sortit aussitôt sa bourse — fort peu remplie à cette époque — en tira les billets de banque nécessaires et les remit au fermier.

Les arbres étaient sauvés et pendant longtemps encore, ils couvrirent le chemin de leur ombre fraîche. — *Anonyme.*

x x x

L'Hon. Joseph Howe, né en 1804, mort en 1873, fut un homme politique, un poète et un prosateur de grande distinction.

LE BONAPARTE DES CHAUDIERES

L'orateur qui, par un phénomène inexplicable, puisqu'il était absolument illettré, a le plus réussi à électriser les foules par la parole, est Napoléon Fauteux, surnommé le Bonaparte des Chaudieres. Ses auditoires comptaient rarement moins de 4 000 à 5 000 hommes, tous journaliers. Il se trouva soudain, un jour, le chef reconnu d'une grève formidable qui paralysa toutes les industries des Chaudières. Il n'avait qu'à se montrer sur une clôture, sur un tas de pierre, sur une pile de planches pour haranguer, qu'aussitôt la foule était prise de délire. Il n'avait pourtant rien à dire, que quelques phrases courtes, décousues, qu'il prononçait d'un ton bref, d'une façon tranchée. Cependant son succès fut colossal. On le porta en triomphe jusqu'à la Chambre des Communes, où la légende veut que "le gouverneur général l'ait fait asseoir dans son fauteuil." Sa gloire fut éphémère. La police d'Ottawa assomma les chefs de la grève à coups de bâton, et Fauteux n'a jamais depuis songé à imiter le grand meneur d'hommes, Napoléon, à qui on l'avait comparé. (*L'Histoire de Hull*, dans *Le Spectateur*, E.-E. CINQ-MARS.)

BOULEVARD et HONORABLE

Dans le langage populaire, *pire* veut souvent dire *mieux* ou *plus fort*.

Une curieuse anecdote à ce sujet. L'Hon. J.-E. Turcotte, ancien président de l'Assemblée législative, avait fait don d'un terrain à la ville des Trois-Rivières pour une place publique, qui fut appelée le Boulevard Turcotte. Un électeur de son comté entendant parler de cela dit : "Cré Jos. Turcotte ! Il est bien pour avoir toutes les places ! Ils l'ont bien fait *boulevard* ! C'est-il *pire* qu'*honorable* ?" (*Souvenirs et légendes.*)

P.-J.-O. CHAUVEAU.

Suite à la page 10.

Sujets de Compositions

GRADES 9, 10, 11, 12

a Pourquoi dois-je aimer ma patrie?
b Comment puis-je la servir?
c Quel personnage historique est pour moi l'idéal du dévouement à la Patrie?
d Quel poëte a selon vous, le mieux chanter les gloires et la beauté du Canada?

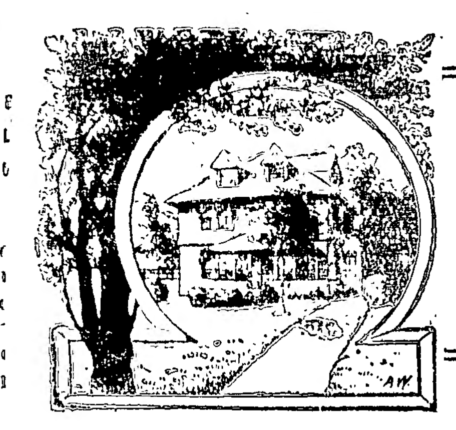
GRADES 6, 7, 8

Si vous étiez libre de faire un voyage en Europe quels seraient les trois pays que vous préfériez visiter? Pourquoi?

GRADES 3, 4, 5

Dans les "Premières Lectures" de Bruno-Bony vous avez lu une belle petite poésie intitulée "La Lune"

1 L'aimez-vous? Pourquoi.
2 Racontez cette histoire ne vous servant pas des paroles du livre.
3 Que veulent dire les deux dernières lignes. Qui de nous, etc.



Quelques Compositions

LA RADIO

Lucille RHEAULT, grade XII
Collège Trévenet, Gravelbourg.

Nul ne peut se douter des mille et un avantages qui nous sont procurés par la radio, le téléphone, l'automobile, l'aéroplane, etc. Toutes ces inventions, il faut l'avouer, sont presque indispensables de nos jours. Quelle est la plus utile ? Les ayant comparées, j'ai hésité un moment, ne sachant sur laquelle des deux suivantes fixer mon choix : l'automobile ou la radio. Alors, étudiant et pesant les deux, j'ai constaté que la radio l'emportait avec un assez bon surplus.

Supposons qu'une nation déclarerait la guerre à l'Angleterre. Celle-ci pourrait, au moyen de la radio, avertir à l'instant même ses colonies, qui se prépareraient sur-le-champ à défendre leur mère-patrie.

D'autre part, lorsqu'un important personnage donne une conférence ou prononce un discours, la radio nous le transmet, tandis qu'avant son invention, un certain nombre de personnes seulement avaient le bonheur d'écouter. Mais, me direz-vous peut-être : "Dès le lendemain, tous les gens pourront lire cela dans les journaux !" Combien de personnes se contentent de jeter un regard hâtif sur les journaux ? Combien ne les lisent même pas ? Et puis je suis certaine que les personnes mêmes qui présenteraient ces arguments, admettront qu'un discours prononcé par un bon orateur produit beaucoup plus d'effet que lorsqu'il est reproduit dans les journaux.

Quand mourut notre vénéré archevêque, Mgr Mathieu, tous ses diocésains ne pouvaient se rendre à ses funérailles. Ceux qui possédaient un radio ont pu entendre les deux oraisons funèbres.

Et ce n'est pas tout. Que d'amusantes soirées passent les familles qui possèdent un radio ! Quelle joie on voit rayonner sur les visages des vieux parents qui, se fatiguant vite de lire, savourent les beaux concerts et les discours des grands hommes, et cela, sans se fatiguer, sans même se déranger. Nul besoin de dire que c'est aussi un grand désennui pour les jeunes.

Neveux et nièces de la chère tante Présentine, vous qui désirez la voir, ou tout au moins, l'entendre, votre bonheur serait grand, n'est-ce pas, si vous pouviez de temps à autre, écouter sa voix par la radio ? Cela n'est pas impossible...

Notre Saint-Père le Pape, grâce à la radio, s'est fait entendre dans toutes les parties du monde. Quelle admirable invention ! Oh ! de combien elle surpasse toutes les autres! Elle a été tellement perfectionnée, qu'il est même possible, non seulement d'entendre, mais de voir la personne qui parle. Et n'est-ce pas quelque chose de mystérieux qu'une personne puisse se faire entendre aux quatre coins du monde?

Aussi n'ai-je plus raison de dire que ce petit instrument qu'on nomme radio est fort utile ?

x

Yvette BONNET, grade IX, Pensionnat des Soeurs de l'Assomption, Battleford (Saskatchewan).

Parmi les inventions les plus récentes, nous en avons plusieurs qui sont d'un grand avantage pour les hommes. La preuve, c'est que maintenant ils ne sauraient plus s'en passer. Celle de toutes ces merveilleuses inventions qui excite davantage mon admiration est sans contredit la radio.

A quoi sert la radio, et pourquoi tant de personnes dépensent-elles leur argent sur ce qui n'est qu'un moyen d'annoncer ? Nous avons les journaux pour nous distribuer les nouvelles...

Non, la radio ne sert pas seulement pour annoncer, mais pour bien d'autres choses encore. N'est-ce pas que c'est merveilleux que de pouvoir s'asseoir bien tranquille, bien confortable dans sa maison, de n'avoir qu'à tourner une petite clef et de pouvoir entendre de la belle musique, d'intéressants discours de toutes les parties du monde ? Quand la musique ne nous plaît pas, il est très facile de changer de station. Pourquoi faire des dépenses pour aller voir un opéra ou écouter d'autre musique quand on peut l'entendre chez soi ? Voilà la radio, un moyen de garder les jeunes à la maison. Quel bienfait !

Lorsque le fermier veut savoir le prix du blé, des animaux, ou d'autres de ses produits, il n'a qu'à écouter les nouvelles du jour. Il ne pouvait pas avoir le même avantage par téléphone ou télégraphe ; ça deviendrait trop onéreux.

Quand il y a de grandes joutes de balle-au-camp, plutôt que de payer un automobile pour pouvoir s'y rendre, n'est-il pas plus beau de s'asseoir avec sa famille et écouter tous les résultats du jeu?

La radio est aussi d'un grand avantage aux navires. Ils savent d'avance par la radio si la température leur sera propice. Les aéroplanes qui sont perdus ou qui ont besoin d'aide, peuvent encore par la radio obtenir du secours.

A présent, ne pensez-vous pas que la radio est plus importante et rend plus de services aux hommes que le téléphone, la télégraphie, l'automoobile, etc ?

x

L'AEROPLANE

Helen SAINT-JULIEN, Grade X, Laflèche (Saskatchewan).

Nous vivons dans un siècle de merveilles. De merveilleuses inventions se succèdent et personne ne peut deviner les limites du pouvoir inventif de l'homme. Nous pouvons toutes ces inventions comme des choses ordinaires, et nous nous arrêtons rarement à penser combien le monde dans lequel nous vivons est différent de celui dans lequel nos arrière-grands-pères vivaient.

Les changements et les progrès dans les méthodes de communications ont été parmi les plus grandes inventions. Nous savons tous comment utiles sont les locomotives, les bateaux à vapeur, le télégraphe et le téléphone, mais nous arrivons au radio, la plus récente des merveilles.

Habitués comme nous sommes au radio, au télégraphe, à l'automobile et aux autres grandes inventions modernes, il est un peu difficile de décider laquelle est la plus utile, car il me semble qu'elles se complètent les unes les autres, et chacune avec ses grands avantages ne saurait suffire à tous nos plaisirs et nos besoins. Ainsi le téléphone nous procure mille satisfactions que l'automobile ou la radio ne nous donnent pas. L'automobile ne saurait avoir la rapidité de l'aéroplane. En revanche, l'aéroplane ne saurait remplacer l'automobile pour d'agréables voyages à travers les beautés de la création.

Ainsi, sans exclure aucune de ces merveilles, mon choix se rapporte sur la radio. Son utilité jugée au point de vue intellectuel et social me paraît immense.

Maintenant son usage est presque mondial. Un de nos lecteurs peut être dans une maison solitaire parmi les montagnes ; un autre dans une maison de ville ; un troisième peut être dans un phare ou sur une île. Les seuls bruits qu'ils entendent sont le vent qui joue dans les arbres, le bruit sourd du trafic ou le battement des vagues sur la mer. Avec un tour de main, chacun peut entendre les mêmes choses ; peut-être la voix d'un fameux chanteur est écoutée par des milliers de personnes au lieu des centaines qui pourraient contenir dans un auditoire ; peut-être un grand orchestre joue un chef-d'oeuvre ; peut-être un conteur d'histoire qui amuse les petits enfants ; peut-être une tempête est annoncée ou bien les rapports du marché sont donnés aux cultivateurs de la ferme. En effet, ces radio-diffusions ont quelque chose pour chaque membre de la famille.

Par son moyen ne sommes-nous point mis en contact avec tous les pays, avec les centres les plus célèbres au point de vue artistique, scientifique et même politique. Quand je pense que sans quitter notre foyer, nous pouvons entendre fréquemment la reproduction des chefs-d'oeuvre d'éloquence et de musique. Par son moyen nous obtenons des informations exactes et variées sur les questions intéressant la société.

Quel bon moyen de continuer sa culture intellectuelle en prenant part aux leçons qui y sont données sur divers sujets. Par ce mécanisme merveilleux, nous pouvons poursuivre avec succès l'étude des langues, nourrir notre goût musical par l'audition des morceaux célèbres. Par lui aussi nous pouvons cultiver notre sens religieux. Cette occasion ne nous fut-elle pas donnée il y a quelques semaines, lors de l'installation de la radio au Vatican. N'avons-nous pas vibrer d'émotion en entendant la voix attendrie du Père commun des fidèles, S. S. Pie XI, s'adressant à tous les fidèles du monde entier, laissant échapper de ses lèvres bénies des paroles de vie, d'encouragement et d'amour ! Avec lui nous disons : Gloire à Dieu au plus haut des cieux... Gloire à Celui qui a donné tant de pouvoir aux hommes.

x

Antoinette ROUSSEL, grade XI, Pensionnat des Soeurs de l'Assomption, Battleford.

Ce soir, Jeanne, notre composition de l'A. C. F. C. a pour titre : "Quelle est, à votre avis, la plus utile des inventions modernes ? Le téléphone, le télégraphe, la radio, l'automobile ou autres ?" Eh bien, laquelle crois-tu, rend plus de services à l'homme ?

Jeanne pensa un moment et répondit avec certitude : "C'est l'aéroplane." Très bien, nous sommes d'accord ; je saurai où puiser pour des renseignements.

Nous savons tous que parmi nos nombreux moyens de transports, l'aéroplane est le plus rapide. Voilà à peine six mois, je me rappelle que c'est un aéroplane qui a sauvé la vie de ma tante qui vivait très éloignée dans le nord du Canada. Elle est tombée subitement malade et une opération était urgente. Il n'y avait pas de communication de chemins de fer, pas même de chemins passables pour les autos. De sorte qu'elle n'aurait pas pu atteindre le plus proche hôpital en moins de quatre jours avec des chevaux. Et la pauvre tante, elle aurait eu le temps de mourir plusieurs fois sur le trajet ! Grâce à un aéroplane qui est venu la chercher et la transporter à l'hôpital, en moins de quatre heures l'opération était finie. Les dépenses pour la voyager de cette manière n'étaient pas plus considérables, car par la voie de terre, il y avait des cochers à payer, leurs chevaux, leurs voitures et leur temps.

En plus, si nous avons des lettres pressées à envoyer à une distance éloignée, l'aéroplane est encore là pour nous rendre ce service. La télégraphie pouvait faire le même travail, en moins de temps encore, mais moyennant une forte rétribution. Tandis que l'aéroplane ne considère jamais la longueur de notre message, et pour la modique somme de cinq sous, il vous emporte les plus importants documents tout comme les nouvelles les plus banales. Des exemples affluent pour prouver la domination de l'aéroplane sur les autres inventions modernes si merveilleuses mais mon goût va droit à ce sauveur d'êtres perdus et dans la misère ; et mon idée, c'est qu'il excelle tous. Serait-ce parce qu'il est plus rapproché du ciel ?

x

Hermaine MARTEL, Grade X,
Collège Thévenet, Gravelbourg.

Parmi les inventions modernes, télégraphe, téléphone, radio, aéroplane, la dernière est, sans contredit, celle qui a mes préférences ; non que je suive en cela mes caprices, ou encore pour les plaisirs qu'elle peut offrir, mais bien pour son utilité.

En effet, comparez-la aux autres inventions, au télégraphe ou au téléphone par exemple ; il est vrai que ces dernières sont plus rapides pour transmettre une nouvelle ; mais vous voulez envoyer un paquet quelconque... que ferez-vous? Inutile d'essayer, vous ne réussirez pas. De nos jours, les aéroplanes sont si perfectionnés qu'il est possible de transporter des quantités de marchandises qu'il ne serait pas prudent de mettre dans des wagons sans les exposer.

Cette nouvelle machine qui vole dans les airs comme un oiseau, a des avantages que nulle autre ne possède : car ni les rivières, ni les montagnes ordinaires ne l'empêchent de continuer sa route. Il était autrefois bien difficile de découvrir les mines ou autres ressources d'un pays à cause des difficultés du voyage ; les forêts remplies d'animaux féroces étaient un obstacle pour les personnes désireuses d'y arriver ; maintenant, à l'aide d'un aéroplane une personne peut facilement se rendre à ces endroits en très peu de temps, puis, ses recherches faites, revenir dans la même journée ; un tel voyage prendrait des jours et même des mois à un homme obligé de le faire à pied ou en voiture.

Sur la terre, il y a des êtres qui nous sont particulièrement chers mais qu'une grande distance sépare de nous ; un jour arrive, où un télégramme nous apprend la maladie de cette personne ; peut-on partir sur un télégramme ? Certainement non... mais l'aéroplane est là, et, à l'aide de cette belle invention, nous pouvons arriver à temps pour donner un peu de consolation, et jouir au moins quelques minutes ou quelques heures de ce père, de cette mère, ou de cet ami.

Un autre avantage encore de l'aéroplane, c'est la protection qu'il donne à notre pays ; il est grandement utilisé pour transporter les armes de guerre, notre pays fût-il obligé de lutter contre des ennemis.

Oh ! si j'avais un aéroplane ! Je serais le plus heureux et le plus "utile" des garçons.

Reva DUBOIS, Willow-Bunch,
Couvent du Sacré-Coeur, Grade IX

Grâce au progrès réalisé par la science, grâce au merveilleux talent d'hommes de génie, le monde possède différents mécanismes qu'on ignorait il y a un siècle.

Toutes nos inventions modernes sont bien utiles. Rapides, les vaisseaux sillonnent les mers, les locomotives dévorent l'espace ; plus rapides encore sont les aéroplanes, dont le brillant rôle pacifique ne fait que commencer. Cependant, pour eux tous, la distance existe encore, tandis que le téléphone, la télégraphie, avec ou sans fil, la radio, l'ont pratiquement supprimée.

La radiophonie, invention très moderne, par laquelle, sans sortir de chez soi, on peut entendre ce qui se passe dans les parties les plus reculées de la terre, est bien digne de notre admiration, surtout depuis que par elle nous avons entendu la voix même de Notre Saint Père le Pape s'adressant au monde entier. Quelle merveille ! Cependant, pour moi, l'aéroplane me semble la chose la plus merveilleuse et la plus intéressante.

Les raisons pour cette préférence sont nombreuses. D'abord, comme le petit Guy de Fontgalland, "j'aime tout ce qui vole." Par elle l'homme s'élève dans les airs comme les oiseaux et s'y livrent à des prouesses qu'ils ne peuvent imiter. Puis, que de services rendus par l'avion ! N'est-ce pas à l'aide de cette machine que le général Nobile alla planter, au nom du Pape, la croix de Jésus-Christ sur les glaces du pôle Nord.

Par un système aérien bien organisé, les lettres sont transportées plus rapidement d'un lieu à un autre. Mais il a fallu la guerre pour faire atteindre à l'aviation une perfection qu'on n'aurait jamais espérer lui voir réaliser en un si court espace de temps. On l'a appelée la cinquième arme qui a grandement contribué à la victoire des Alliés. Elle est en quelque sorte l'oeil de l'armée, car elle renseigne sur les positions de l'ennemi, ses fortifications, ses mouvements sur les champs de bataille, les effets de l'artillerie, etc.

Que de noms, quelques-uns immortels, ont illustré les fastes de l'aviation durant la grande guerre! Bishop, le Canadien, abattant plus de soixante-quinze avions ennemis ; Guynemer, vrai "paladin des airs", aux exploits invraisemblables, et autres.

Si les progrès de l'aviation ont été si magnifiques durant la guerre, quel avenir lui réserve le temps de paix ? Les plus beaux espoirs lui sont permis, et l'un d'entre eux sera sans doute la traversée régulière de l'Atlantique.

x

LE PRETRE

Le Christ, venu de Dieu, va monter vers son Père.
Mais Il ne peut laisser, orphelins sur la terre,
Ceux qu'Il aime jusqu'à la fin.
De son Coeur, débordant de tendresse infinie,
Jaillit avec Son Sang, et Son Eucharistie,
Le prêtre, chef-d'oeuvre divin.

C'est le soir des adieux: c'est la scène sublime
Où Jésus deviendra le Prêtre et la Victime,
A jamais, s'immolant pour nous.
Dieu, Dieu blessé d'amour, la beauté radieuse,
Aux Apôtres ravis, semble plus lumineuse,
Et son regard, encore plus doux.

Ecoutez, c'est Sa voix; voix émue et puissante.
Prenez, c'est là mon corps, ma main vous le présente.
Buvez, c'est de mon Sang, le calice immortel.
Et, tirant de Son Sang, la vertu créatrice
Il dit: Perpétuez mon sanglant sacrifice !
En pensant à ma croix, offrez-moi sur l'autel !

Et le Prêtre est créé!! c'est un fruit du Calvaire!
C'est un astre nouveau qui brille et nous éclaire,
Quand le soleil du monde est près de s'obscurcir.
C'est à lui d'achever la mission divine,
A lui, de préserver d'une affreuse ruine,
Les âmes que l'enfer voudraient ensevelir.

Jésus peut nous quitter, puisqu'un autre Lui-même,
Reproduisant encore sa charité suprême,
Vivra pour le troupeau que Son Sang va sauver.
"Va," lui dit-il: "enseigne aux peuples de la terre,
La doctrine qui change et regénère,
Aux sources de ma vie.... oh! va les abreuver".

Le Petit Martyr de Prague

Solange VEROT, Radville,
Académie de Sion, Grade VIII

Chère amie,

Je suis heureuse de pouvoir te satisfaire en t'envoyant un des livres d'histoire que j'ai lu tout dernièrement. Il t'arrivera mercredi. Il a pour titre : "Le Petit Martyr de Prague." Je suis sûre qu'il t'intéressera beaucoup. L'histoire en vaut la peine.

Cette brochure m'a été d'un très agréable passe-temps. Je l'ai terminée hier soir à dix heures et demie, preuve qu'il m'a captivée. C'est un récit bien triste, et quel héroïsme il dégage ! Car le petit martyr, après bien des souffrances, a sacrifié sa vie pour Notre-Seigneur.

De cette lecture, j'ai pris la résolution de ne jamais rougir de ma foi et de toujours être prête à accepter les sacrifices qui se présenteront, pour le bon Dieu. Donc, chère amie, ayant lu toutes deux cette vie édifiante, inspirons-nous à la même source, tâchons de bien conserver la morale et, surtout, de la mettre en pratique dans notre vie quotidienne.

Le personnage qui m'intéresse le plus, c'est bien notre petit saint. Quelles souffrances ce dût être pour la pauvre mère, qui entendait le père clouer son enfant, et qui voyait le sang couler dans les interstices du plafond. Remarquons bien aussi la justice du bon Dieu, qui punit si sévèrement ce père si barbare. Quel méchant père.

Au revoir, chère amie. Je te quitte en te laissant à tes occupations et à cette heure d'un lecture qui t'impressionnera sûrement.

Ton amie affectueuse,
SOLANGE.

x

Dollard des Ormeaux

Laurent GOUIN, Collège Thévenet
Grade VIII Gravelbourg.

Bien cher ami,

Je viens justement de recevoir ta bonne lettre qui m'a causé une grande joie, comme tu le supposes bien. Je suis heureux d'apprendre tes succès au collège, et pour acquiescer à ta demande, je viens te parler de mon dernier livre d'histoire, intitulé "Dollard des Ormeaux." Tu vas voir comme ce récit est intéressant. Tiens, parfois je retenais ma respiration, tant les faits sont réels de danger.

Le Canada range à juste titre parmi les héros Dollard des Ormeaux et ses seize compagnons. Au printemps de 1660, la jeune colonie était menacée d'une destruction complète. Québec, Ville-Marie et Trois-Rivières étaient dans l'attente d'une attaque des Iroquois. Un jeune Français, nommé Dollard, âgé seulement de 25 ans, conçut le projet de sauver ses frères en allant lui-même avec seize braves, barrer le chemin aux Iroquois. Avant de partir, ces dix-sept héros se préparèrent à leur sacrifice. Ils se confessèrent et communièrent ensemble, et ils promirent de ne jamais reculer, plutôt verser leur sang jusqu'à la dernière goutte pour la religion et la patrie. Le premier mars ils étaient sur la rivière des Outaouais. Ayant trouvé là un petit fort à demi pourri, ils y attendirent les Iroquois.

Quelques Hurons et Algonquins se joignirent aux héros. L'ennemi, au nombre de 300, ne tarda pas à paraître. L'attaque commença et dura huit jours. Les Iroquois eurent des pertes considérables.

Les Iroquois appelèrent des renforts. Les assiégeants se trouvèrent bientôt au nombre de 800 et recommencèrent l'attaque avec une ardeur féroce. Néanmoins la petite troupe de Dollard, réduite à la dernière extrémité, exténuée de fatigues et de privations, tint tête à l'ennemi. Les Iroquois, honteux de leurs défaites, résolurent de tenter un suprême effort. Les Iroquois tombèrent sous la fusillade ; ceux qui parvinrent jusqu'à la palissade reçurent à la tête des coups de sabre et de hache. Le nombre devait avoir le dernier mot. Les cadavres des Iroquois entassés autour de la palissade servirent aux assiégeants pour l'escalader. Le retranchement fut forcé, et la mêlée devint alors plus terrible. Les dix-sept braves succombèrent mais Dollard avait sauvé la colonie.

Les vainqueurs, stupéfaits de la résistance que leur avait opposée une poignée de Français renfermés dans un si faible réduit, sans eau, sans nourriture et sans un moment de repos, renoncèrent à l'attaque de Québec et de Ville-Marie, défendues par des hommes plus redoutables que des lions.

Si, avec cette glorieuse page de notre histoire, tu ne sens pas ton patriotisme surgir plus chaud de ton sang, je ne te reconnais plus pour mon ami sincère de jadis.

Viens vite me rassurer, n'est-ce pas ? Faut-il avouer que je n'ai pas l'ombre d'un doute ?

Ton ami affectionné,
LAURENT.

x

Le Mauvais Génie

Denise DUPERREAULT, Grade VI,
Willow-Bunch (Saskatchewan).

Cher frère,

Grâce à l'obligeance de notre bonne supérieure, je peux te prêter un livre, "Le Mauvais Génie", par la comtesse de Ségur.

Tu vas être charmé comme moi de cette aimable lecture. D'un style charmant, vif, enjoué, comique même, il s'en dégage une morale que tu admireras toi aussi.

Chaque personnage est bien dessiné selon son caractère.

On aime le bon petit Julien, si doux, si gentil, si aimable, qui est bien celui que l'on admire davantage.

On pleure avec la bonne Madame Bonard ; on rit aux larmes avec l'original M. Georgey. On déplore aussi la faiblesse coupable du pauvre Frédéric, qui se laisse entraîner par le mauvais génie.

Comme il est haïssable, celui-là, et comme on éprouve du soulagement quand, enfin, on en est soulagé.

La leçon qui se dégage de cette lecture est qu'il faut fuir les mauvais sujets.

J'aime tous les livres de la comtesse de Ségur, et tu les aimeras toi aussi, j'en suis certaine.

Donc, je te dis bonjour, et j'ai bien hâte de connaître tes impressions au sujet de son beau livre.

Ta petite soeur qui t'embrasse bien fort, DENISE.

x

The Lady of the Lake

Léona L'ECUYER, Battleford,
Grade VII Battleford.

Chère amie,

Voilà que je t'envoie le beau livre dont je t'ai tant parlé sur mes lettres. C'est un de nos livres de littérature anglaise, "The Lady of the Lake." Je suis sure que tu vas l'aimer ; moi, j'en raffole.

Ce qui m'a frappée davantage en faisant cette lecture, c'est la noblesse des caractères ; l'amour d'Ellen pour son père, son amour pour le bien et sa crainte du mal, l'amour réciproque du père pour sa fille chérie.

J'admire aussi beaucoup l'auteur Walter Scott, qui nous met des scènes si vivantes sous les yeux. On se croirait sur le théâtre de l'action. J'aime surtout sa tactique démontrant la loi de l'hospitalité même aux ennemis. L'Ecossais, pourtant renommé pour son avarice, ne saurait refuser un gîte pour la nuit un déjeuner et par-dessus tout un traité de paix.

Ce livre m'a aussi donné des leçons qui peuvent être pratiquées par tous. Il nous enseigne la fidélité à Dieu et à son pays ; il veut que nous soyions des patriotes en obéissant toujours aux lois du pays, de le défendre au besoin, mais jamais contre son Roi.

Ces avis, propres au paysan, peuvent être aussi entendus d'une autre façon. Ce peut être un rapprochement utile entre Dieu et notre âme. Si nous voulons considérer Dieu comme notre Roi — et Il l'est en effet — nous ne devons jamais prendre les armes du démon contre Lui ; et nous voulons aussi obéir à ses lois pour nous garder ses défenseurs et mériter le titre d'amis de Notre divin Sauveur. Ne crois-tu pas, ma chère ?

Je reviens à mon livre pour te dire le nom de mon personnage favori. Tu le reconnaîtras par son bannissement de la cour du roi, alors même qu'il n'était pas coupable. Après son départ il eut l'occasion de se révolter contre son roi, mais son bon coeur l'empêcha d'agir de la sorte, et c'eût été un bien mauvais exemple à donner à la fille chérie qu'il élevait dans de si nobles sentiments.

Bien, chère amie, je ne t'en dirai pas davantage pour te laisser le plaisir de goûter par toi-même les beautés de Walter Scott dans son "Lady of the Lake", et j'attends avec impatience la lettre qui me diras si tu partages mes idées au sujet de cette histoire, et à la prochaine rencontre, à Pâques, peut-être, nous le discuterons ensemble, si tu le veux bien.

Je te souhaite beaucoup de plaisir à lire mon trésor.

Ton amie qui te chérit,
LEONA.

x

ESSAI

Simonne BRASSARD, Ormeaux,
Ecole Ormeaux, No 2943 ,Grade III

Chère amie,

Je t'écris pour te dire que la semaine dernière, notre maître nous a fait dessiner un "Health Poster." J'ai fait un petit garçon et une petite fille qui étaient dans un appartement où ils avaient un lavabo et un bassin; et ils se lavaient les dents. De plus ils avaient un porte-serviette et deux serviettes. Je les ai coloriés ; j'ai mis les cheveux du petit garçon bruns et les cheveux de la petite fille blonds. Les serviettes sont blanches. J'ai gardé ce dessin, et quand tu viendras, je te le montrerai.

Je termine ma lettre en te disant au revoir. Une réponse me ferait plaisir.

De ton amie,
SIMONNE.

x

Réponses aux Jeux d'Esprit

Les élèves dont les noms suivent ont obtenu 100 points pour les réponses aux Jeux d'Esprit de février. Le prix tiré au sort est tombé à Claire Lapointe.

Thérèse Pagé; Pauline Chevrier; Juliette Le Jnra; Gertrude Saint-Jean; Hélen De Roo; Estelle Rainville; Léona Pajot; Palmyre Provost; Anita Granger; Annette Provost; Yvonne Saue; Claire Lapointe; Lucienne Forseille; Denise Duperreault.

ONT CONSERVE 85 POINTS.

Elmire Sansregret; Regina Reguier; Marie Claire Hébert; Marie Arcand; Yvonne Blais; Henriette Bru; Marie Larose; Thérèse Jordens; Marguerite L'Heureux.

1 Bauni; Caniche; Niveau; Divinisé; Tonique; Niais; Canine; Panique; Nicolas; Ranimer; Nigaude; Conique; Monique; Moniteur. 70 POINTS

2 miel; fiel; ciel. 15 POINTS.

3 démarche, 15 POINTS.

BONS MOTS

L'église ou la prison.

Il y a quelque temps, un journal avait mis au concours la réponse à la question suivante : "Pourquoi, dans les prisons, y a-t-il plus d'hommes que de femmes ?"

Parmi les différentes réponses envoyées, celle qui fut jugée digne du prix, fut la suivante :

"Dans les prisons, il y a plus d'hommes que de femmes, parce que dans les églises il y a plus de femmes que d'hommes."

x x x

PROVERBE ORIENTAL

Avant de partir pour la guerre,—
Prie une fois !
Avant de t'embarquer en mer,
Prie deux fois !
Avant de te marier...
Prie trois fois !

x x x

La petite Jeanne, terminant sa prière. — Mon Dieu, faites aussi, je vous en prie que Montréal soit la capitale du Canada.

La maman. — Voyons, ma chérie, pourquoi dis-tu cela ?

Jeanne. — Parce que c'est ce que j'ai écrit dans ma composition de géographie, ce matin.

x x x

Piquée.

Elle. — Soit ! J'en conviens, j'ai mes défauts.

Lui (sincère). — Oh ! Oui ! ! !

Elle (piquée). — Lesquels, s'il vous plaît ?

MIETTES...

(Suite de la page 9)

"JE VAIS FAIRE BAPTISER UN EVEQUE."

C'était le 30 septembre 1817. Un riche cultivateur de Saint-Antoine, nommé Gravel, allait porter un enfant au baptême ; il préparait son meilleur cheval et sa calèche de fête pour cette circonstance solennelle. Son voisin, qui l'épiait, lui dit : "Mais où vas-tu donc, Colas, ainsi mis sur ton trente-six ?"

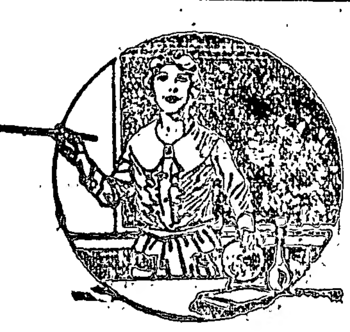
"Je m'en vais faire baptiser un curé", fut la réponse du père Gravel. Il eut raison, et le petit enfant qu'il portait à son curé, Messire B. Alinotte, reçut au baptême le nom d'Isidore. Il devint prêtre le 12 septembre 1841 et fut longtemps curé de Laprairie. Il est mort le 7 octobre 1881. Vingt-deux ans après, le 12 octobre 1838, Colas se mit encore en frais de s'endimancher pour "gagner l'église", comme il y avait vingt-deux ans. Le même voisin, qui observe ses allées et venues comme on sait le faire dans nos campagnes canadiennes, lui demanda derechef : "Où vas-tu donc ainsi ?" "Cette fois-ci, répondit Nicolas, je m'en vais faire baptiser un évêque." Et, sans s'en rendre compte, cet heureux père prophétisait une seconde fois ; ce marmot qui fut baptisé sous le nom d'Elphège par Messire M. Cusson, devint aussi prêtre le 11 septembre 1870, puis fut sacré évêque de Nicolet, à Rome, le 2 août 1885, et ce fut Mgr Elphège Gravel, premier évêque de Nicolet, décédé le 28 janvier 1904.

Ce fait est certain et Monseigneur de Nicolet aimait à le raconter.
(*Revue populaire,* 1901.)

x x x

Mgr Elphège Gravel, né en 1838, mort en 1904, fut élu premier évêque de Nicolet en 1885.

NOS ECRIVAINS EN HERBES



Notes des compositions

GRADE XII

Marie-Claire du Bois	95
Liliane Belefleur	95
Marie Moreau	95
Mildred de Repentigny	96
Lucille Rheault	97
Bernadette Rheault	96

x

GRADE XI

Maria Gratton	94
Gertrude Dupras	94
Frances Moreau	92
Rose Blouin	87
Cécile Huel	81
Léona Boiselle	81
Thérèse Raymond	50
Marie-Claire Hébert	92
Yvonne Blais	88
Marie Larose	91
Régina Regnier	88
Antoinette Roussel	95
Georgette Deschamps	85

x

GRADE X

Hélène St-Julien, Laflèche	96
Germaine Martel, Col. Th-v.	96
Lucienne Désautels, Col. Thév.	93
Maé Brunelle, Col. Thévenet	82
Anita Lefebvre, Col. Thév.	80
Victoria Perrinel, Col. Thév.	76
Lumina Lallier, Col. Thévenet	75
Camilia Allard, Col. Thévenet	72
Jeanne Bellefeuille, Col. Thév.	71
Ernestine Lallier, Col. Thév.	70
Julia Marion, Battleford	83
Edithe Lauzière, Willow-B.	92
Jeanne Joly, Willow-Bunch	90
Simonne Joly, Willow-Bunch	90
Camille Bonnay, Laflèche	95
Hélène St-Julien, Laflèche	94
Henriette Bru, N.-Battleford	80
Elmire Sansregrel, N.-Battlef.	78
Kathleen Cregan, Montmartre	82
Germaine Hamon, Gravelb.	72
Jeanne Hamon, Gravelbourg	80
Florence Leclerc, Debden	88

x

GRADE IX

Thérèse Monette, Laflèche	94
Aline Gagnon, Laflèche	94
Alice Brosseau	91
Amanda Lagassé	91
Cécile Campeau	86
Reva Dubois, Willow-Bunch	96
Adéodat Lauzière	92
Annette Légaré	92
Palmyre Lemieux	85
Valérie Noël	85
Betsy Rainville	82
Yvonne Rio, Titanic	94
Yvette Bonnet, Battleford	96
Jeanne Côté, Zénon-Park	91
Lucien April, Battleford	83
Berthe Jeannotte, Battleford	92
Le Télégraphe, Bontin	90
Sylva Demay, St-Brieux	91
Simonne Hudon, Zénon-Park	92

x

GRADE VIII

Laurent Gouin, Col. Thév.	96
Eva Laverdière, Col. Thévenet	95
Lucille Dupras, Col. Thév.	92
Stella Bélisle, Col. Thévenet	92
Irène Viens, Collège Thévenet	90
Marguerite Carrobourg, Thév.	90
Cécile Lacasse, Col. Thév.	88
Doria Bouvier, Col. Thévenet	87
Rose-Alma Lemay, Col. Thév.	86
Clotilde Lavoie, Col. Thévenet	85
Marguerite Bellefeuille, Thév.	85
Ovide L'Heureux, Col. Thév.	80
M.-Jeanne Mathieu, W.-Bunch	96
Bernadette Lemieux, Wil.-B.	80
Gilberte Palmier, Laflèche	96
Jeanne Brosseau, Laflèche	90
Gérard Breton, Battleford	81
Florence Voz, St-Brieux	91
Antoinette Tourigny, Wolseley	92
Bernadette Hébert, N.-Battlef.	95
Cécile Tétreault, St-Brieux	90
Cécile Perron, Montmartre	93
Béatrice Pépin, Montmartre	91
James Cregan, Montmartre	89
Hildège Dusablon, Radville	93
Solange Verrot, Radville	96
Rollande Hébert, Radville	92
Cécile Labossière, Radville	92
Rose Blanchet, Radville	75
Eugénie Dionne, Radville	72
Conrad Cyr, Debden	75
Gabrielle Savard, Ormeaux	72
Thérèse Beaulac, Ormeaux	90

x

GRADE VII

Léona L'Ecuyer, Battleford	93
Eugénie Beaulieu, Gravelbourg	92
Cécile Crépeau, Gravelbourg	92
Gertrude St-Jean, Biggar	91
Juliette Le Quilla, Battleford	90
Rolande Audette, Gravelb.	90
Ethel Lemyre, Gravelbourg	90
Irène Smith, Gravelbourg	90
Yvonne Sergent, Battleford	89
Léona Pajot, Biggar	89
Marguerite Caron, Vonda	88
Laurienne Mondor, Wil.-B.	88
Claude Boisvert, —	87
Marguerite Dumas, Gravelb.	87
Marie Arcand, N.-Battleford	85
Hector Brunet, Debden	85
M.-Anne Boiselle, Gravelb.	85
Lina Gaudry, Willow-B.	85
Madona Lewis, Laflèche	85
Georges Blouin, Gravelbourg	85
Robert Lajeunesse, Debden	84
Simonne Savard, Debden	84
Bibiane Joubert, P.-A.	83
André Laverdière, Gravelb.	83
Thérèse Jordens, St-Hubert	82
Régina Lagassé, Laflèche	82
Nellie Morin, Laflèche	81
Irène Cools, Gravelbourg	81
Alma Belair, Debden	81
Germaine Lavoie, Debden	80
Irène Gravel, Gravelbourg	80
Elise Beauchesne, Gravelb.	80
Jeannette Burlinguette, Laflèche	80
Gabrielle Verhelst, Laflèche	80
Alice Fournier, Prince-Albert	80
M.-Rose Lajeunesse, Debden	79
Georgette Ruel, Debden	78
Lucie Aussant, Gravelbourg	78
Anna Dusseault, Prince-Albert	78
Henriette Longpré, Pr.-Alb.	78
Philippe Perron, Montmartre	78
Raymond Laverdière, Grav.	77
Gérald Northrup, Gravelb.	75
Léonard Northrup, Gravelb.	75
Marie Joubert, Prince-Albert	75
Hélène Brunelle, Laflèche	75
Antonia Lévesque, Montm.	75
Paul-E. Béchard, Montmartre	75
Fernand Therrien, Gravelb.	73
Eva Lizée, Laflèche	73
Anita Coupal, Montmartre	71
Wilhelmina Williams, Montm.	71
Emile Lafrenière, P.-A.	71
Elsie Majoh, Mattes	70
Donatienne Hudon, Zénon-P.	70
Laura Huyghébaert, Laflèche	70
Thérèse Carignan, Laflèche	70
René Hamelin, Montmartre	68
Evan Lamone, Gravelbourg	50
Marie Brassard, Ormeaux	87
Lauréat Hudon, Zénon-Park	87

x

GRADE VI

Denise Duperreault, Wil.-B.	96
Claire Lapointe, Willow-B.	96
Irène Noël, Willow-Bunch	96
Suzanne Kelliher, Battleford	95
Palmyre Provost, Willow-B.	95
Anna Morissette, Radville	95
Alice Fontaine, Radville	93
Fernand Delaye, Radville	92
Jeanne Bourdy, Laflèche	91
Pauline Chevrier, Gravelbourg	91
Simone Dionne, Radville	90
Anita Granger, Willow-B.	90
Elisabeth Gaudry, Willow-B.	90
Jeanne Poirier, Willow-B.	89
Béatrice Bellefleur, Wil.-B.	89
Annette Sylvestre, Wil.-B.	89
Bernadette Beaulieu, Montm.	89
Louis Hébert, Radville	89
Azilda Dionne, Radville	89
Cécile Leclerc, Debden	89
Geneviève Labossière, Radv.	89
Jeanne Cantin, Laflèche	88
Mathilde Mariani, Titanic	87
Gustave Houle, Bellevue	87
Annette Provost, Willow-B.	86
Estelle Légaré, Willow-Bunch	86
Nora Lévesque, Montmartre	85
Marg. Dumélie, Laflèche	85
Lorette Corriveau, Montmartre	84
Emile Hamon, Gravelbourg	83
Jeanne Fiolleau, Titanic	83
Wilfrid Fortier, Mattes	82
Florence McCabe, Laflèche	80
Eva Sévigny, Mattes	80
Lucien Brûlé, St-Hubert	80
Gertrude Turcotte, P.-A.	80
Jacques Jaspar, Prince-Alb.	80
Yvonne Légaré, Willow-B.	78
Berthe Croteau, Mattes	78
André Savard, Prince-Albert	78
Emma Lavoie, Montmartre	78
R.-P. Sévigny, Mattes	75
Joseph Leblanc, Prince-Alb.	75
M.-Rose Lévesque, Montmartre	72
Emile Bonthoux, Titanic	72
Honoré Ferraton, Montm.	72
Elise Detilleux, Vonda	72
Robert Sévigny, Mattes	70
Ralph Mayoh, Mattes	70
Léo Fortier, Mattes	62
George Croteau, Mattes	61
Berthe Breton, Montmartre	68
Marg. Duval, Bellevue	76

x

GRADE V

Denise L'Espérance, Gravelb.	96
Bella Lafrenière, P.-A.	96
Jérémie Crépeau, Gravelb.	95
Madeleine De Roy, Battlef.	95
Louis Breton, école St-Vital	95
Elisabeth Dumas, Prince-Alb.	95
Pierre Dumas, Prince-Albert	94
Simonne Bourdy, Laflèche	92
Aurore Dionne, Radville	92
Albert Beauregard, Gravelb.	92
Marcelin Cardinal, Gravelb.	90
Laurette Amyot, Gravelbourg	90
Cécile Noël, Willow-Bunch	89
Raoul Sauvé, Radville	89
Hélène Lortie, Biggar	88
Alfred Fortin, Biggar	88
Odile Lapointe, Spiritwood	88
Marcelle Lortie, Biggar	86
Helen De Roo, Battleford	86
Gérard Roy, Laflèche	86
Sylvio Sylvestre, Radville	86
Elsie Verhelst, Laflèche	85
Marcel Bernier, Radville	85
Cécile Chevrier, Gravelbourg	85
Dominique Labrecque, Debden	85
Germaine Bellefeuille, Grav.	85
Marthe Nadeau, Radville	83
Estelle Bachand, Sion, P.-A.	82
Ferdinand Geres, Gravelb.	80
Imelda Leblanc, Gravelb.	80
Claire Lafrenière, Gravelb.	80
Irène Baril, Gravelbourg	80
Cécile Prud'homme, Gravelb.	80
Alcide Short, Debden	79
Ernest Demers, Radville	79
Paul St-Jean, Biggar	78
Noëlla Demers, Debden	78
Rolland Chalifour, Debden	78
Lucienne Pilon, Gravelbourg	78
Eliane Beaulieu, Gravelb.	78
Wadell Thorson, Gravelbourg	78
Henri Bryold, Debden	76
Francis Gagnon, Radville	76
M.-Rose Gagné, Debden	75
Emile Regimbal, Laflèche	74
Catherine Darby, Laflèche	74
Liliane Grenon, Radville	74
Lina Racine, Debden	73
Elisabeth Labrecque, Debden	72
Helen Cummings, Gravelb.	72
Ronald Savard, Debden	70
Jeanne Beauregard, Gravelb.	70
Claire Savard, Debden	69
Philippe Labrecque, Debden	69
Florence Brûlé, St-Hubert	68
Omer L. Blais, Debden	68
Irène Lamy, Mattes	67
Simonne Gaudreault, Debden	67
Maria Smeets, St-Hubert	66
Henriette Ruel, Debden	66
Emile Vachon, Debden	66
Lionel Houle, Gravelbourg	65
Antonin Duhamel, Gravelb.	65
Antoinette Paquin, St-Hubert	65
Joseph Vachon, Debden	65
Léo Bujold, Debden	64
Laurent Bujold, Debden	64
Imelda Frappier, Debden	63
Antoinette Vachon, Debden	62
Mary-Ann Keen, Montmartre	62
Romuald Sévigny, Mattes	62
Lucile Gauthier, Mattes	60
Jeanne Brassard, Ormeaux	83
René Savard, Ormeaux	80
Antoinette Savard, Ormeaux	80
Réal Dufour, Ormeaux	78
Georges Charpentier, Ormeaux	75
Isabelle Rhéaume, Ormeaux	75
Laurent Flick, St-Hubert	77
Edward Gauthier, Gravelb.	77
Elmer Doutre, Gravelbourg	77
Maude Neita, Gravelbourg	76
Noëlla Perron, Montmartre	76
Blanche Marchildon, Z.-Park	76
Marcel Therrien, Gravelb.	75
Hilda Grace Bedford, Grav.	75
Germaine Beaudouin, Laflèche	75
Rémi Poirier, Laflèche	75
Rosario Beaudouin, Laflèche	75
Laetitia Fournier, Montmartre	75
Valéda Bouvier, Gravelbourg	74
R.-Mary Larivière, Gravelb.	73
Alice Northrup, Gravelbourg	73
Robertine Piché, Gravelb.	72
Omer Fournier, Montmartre	72
Hélène Chabot, Zénon-Park	72
Laurette Piché, Gravelbourg	71
Blanche Northrup, Gravelb.	70
Marcel Boucher, Gravelb.	70
Marcel Croteau, Mattes	70
Antoine Perron, Montmartre	70
Lucien Gobeil, Laflèche	70
Laura Hudon, Zénon-Park	70
Léo Saulnier, Gravelbourg	79
Dieudonné Beaulieu, Gravelb.	69
Germaine Pouliot, Mattes	68
Gérald Doutre, Gravelbourg	68
Sylvain Smeets, St-Hubert	68
Eveline Hudon, Zénon-Park	66
Alphonse Perron, Montmartre	65
Gilberte Côté, Montmartre	62
Cécile Ruel, Debden	82
Roland Gagné, Debden	81
M.-Jeanne Pépin, Debden	81
Fernand Lajeunesse, Debden	88
Adrien Bertrand, Debden	80
Léo Bilodeau, Debden	80
Denise Duval, Bellevue	81
Edmond Hudon, Zénon-Park	80

x

GRADE IV

Pauline Juneau, Gravelb.	94
Elie Bachelu, Laflèche	93
Jeanne Prost, Radville	93
Cécile Martel, Gravelbourg	93
Hervé Dion, Gravelbourg	93
Lina Bélanger, Gravelbourg	93
Laurent Lizée, Laflèche	92
Eva Beaudoin, Laflèche	92
Rita Carrobourg, Gravelb.	92
Gilberte Lizée, Gravelbourg	92
Sylvio Cloutier, Laflèche	90
Madeleine Bourgeois, Grav.	90
Madeleine Jutras, P.-A.	90
Florence Gratton, P.-A.	90
Germaine Gervais, Laflèche	86
Lucille Larivière, Gravelb.	85
Pauline Campeau, Laflèche	85
Irène Cardinal, Gravelbourg	82
Lilianne Goulet, Montmartre	82
Cécile Rousseau, Sion, P.-A.	81
Cléophas Lafrenière, P.-A.	81
Eléonore Aussant, Gravelb.	81
Rose-Eva Coupal, Montm.	80
Majorie Atkins, Gravelbourg	80
Alice Rivard, Laflèche	80
Thérèse Piché, Laflèche	80
Fidèle Cantin, Laflèche	80
Louis Rousseau, Prince-Alb.	80
Alice Pinsonneault, Gravelb.	79
Philippe Marchildon, Zénon-P.	77
Lorraine Olsen, Sion, P.-A.	78
Cécile Croteau, Mattes	78
Simone Mailhot, Gravelb.	78
Bruno Houle, Bellevue	78
Léopold Chabot, Zénon-Park	77

x

GRADE III

Gilberte Hamon, Gravelb.	82
M.-Ange Gaudet, Bellevue	82
Laurette Gaudet, Bellevue	78
Florence Marchildon, Zénon.	77
Rita Fisher, Prince-Albert	75
Anna Leinweber, N.-Battlef.	72
Laurent Sévigny, Mattes	72
Simone Lapointe, Spiritwood	71
Gérard Hébert, N.-Battleford	70
Roland Gingras, N.-Battlef.	69
Annie Macht, N.-Battleford	69
Cécile Lalonde, N.-Battlef.	68
Urbain Brûlé, St-Hubert	67
Arsène Smeets, St-Hubert	65
Marie Marion, N.-Battleford	64
Camille Hudon, Zénon-Park	61
Cécile Ruel, Debden	82
Blanche Paquette, Debden	81
Jeanne Bujold, Debden	79
Simone Brassard, Ormeaux	84
Eveline Savard, Ormeaux	81
Roland Beaulac, Ormeaux	82
Jeanne Duval, Bellevue	81
Gaston Hudon, Zénon-Park	79
André Savard, Debden	79
Jeannette Chalifour, Debden	76
Lucien Chalifour, Debden	78
Laura Riguedelle, Debden	77
Paul-Emile Belcourt, Debden	78
Béatrice Bertrand, Debden	76
Marie Gaudreault, Debden	71
Estelle Bujold, Debden	79
Elise Riguedelle, Debden	79
Jeannette St-George, Debden	75
Léo-Paul Belair, Debden	75

UN BON CONSEIL

Contentons nous de notre sort

Il y avait autrefois un homme qui taillait des pierres dans un roc.

Long et dur était son travail, et bien petit son salaire. Il souffrait de sa rude tâche, et il gémissait en silence.

Mais un jour il s'écria :

— Oh ! que ne suis-je assez riche pour pouvoir reposer sur un lit avec des rideaux !

Alors un ange descendit du ciel et lui dit :

— Que ton voeu soit accompli !

x x x

Et l'homme fut riche, et il reposait sur un lit avec des rideaux.

Mais voilà que le roi du pays arrive, avec des cavaliers devant son char, des cavaliers derrière, et l'ombrelle d'or sur sa tête.

Et l'homme riche se sentit attristé à ce spectacle, et il soupira, et il s'écria :

— Oh ! si je pouvais être roi !

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

— Que ton voeu soit accompli.

x x x

Et l'homme riche devint roi, et il se promenait avec des cavaliers devant et derrière son char, et une ombrelle d'or sur sa tête.

Or, le soleil se leva et réchauffa la terre de telle sorte que, par ses ardents rayons, l'herbe était desséchée.

Et le roi gémit de cette chaleur, et dit qu'il voudrait être comme le soleil.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

— Que ton voeu soit accompli !

x x x

Et le roi fut transformé en soleil, et il dardait ses rayons de tous côtés, sur la terre, flamboyant sur le gazon et sur le visage des princes.

Or, voilà qu'un nuage s'élève dans les airs et cache sa lumière.

Et le soleil s'irrita de voir ainsi son pouvoir comprimé, et il s'écria qu'il voudrait être un nuage.

Et l'ange, descendant du ciel, lui dit :

— Que ton voeu soit accompli !

x x x

Et l'homme devint nuage. Il se plaça entre le soleil et la terre, et le gazon reverdit.

Or, le nuage s'ouvrit, et de ses flancs coulèrent des torrents d'eau qui inondèrent les vallées, dévastèrent les moissons et noyèrent les bestiaux.

Et l'eau tomba à grands flots sur un roc, mais sans pouvoir l'ébranler. Et le nuage s'écria :

— Ce roc est plus puissant que moi, je voudrais être ce roc.

Et l'ange, descendant du ciel lui dit :

— Que ton voeu soit accompli !

Et le nuage fut changé en roc, et l'ardeur du soleil et la violence de la pluie ne pouvaient l'ébranler.

Or, voici venir un ouvrier qui se met à frapper sur ce roc avec son marteau et en détache de gros blocs.

Et le roc s'écrie :

— Cet ouvrier est plus puissant que moi, je voudrais être cet ouvrier.

Et l'ange, descendant du ciel lui dit :

— Que ton voeu soit accompli !

Et le pauvre homme, transformé tant de fois, redevint le tailleur de pierre.

Il travaille rudement, pour un petit salaire, vivant au jour le jour, mais content de son sort.

x x x

Cette légende, qui nous vient, paraît-il, de Java, m'en remet une autre en mémoire.

Il s'agit d'un pauvre malheureux, gémissant sur son sort, et trouvant trop pesante la croix qu'il portait.

Comme il se lamentait, il fut, dit-on, introduit par un ange dans une galerie souterraine où se trouvaient des croix de toutes sortes.

Le messager céleste permit à l'infortuné plaignant de déposer sa croix et de choisir, parmi les autres, celle qui lui paraîtrait la moins lourde et la moins pénible.

Elles passèrent donc toutes sur ses épaules les unes après les autres, mais pour être remises en place après un essai infructueux.

Le malheureux parcourut ainsi la galerie, d'un bout à l'autre, sans trouver une seule croix à sa convenance.

Il allait sortir, quand, enfin, il en rencontra une qui lui parut décidément moins pesante que les autres.

Or, c'était justement celle qu'il avait déposée en entrant.

x x x

Profitons de cette double légende, qu'elle vienne de Java ou d'ailleurs.

Et apprenons par là à nous contenter de la position que nous a faite la Providence; c'est elle qui nous convient le mieux.

N'en cherchons pas qui n'ait ses épines, il n'y en a pas.

Le plus simple est donc de nous accommoder des misères inhérentes à notre position, et de porter avec patience la croix qui nous est échue en partage.

Elle est faite pour nous, et si nous l'acceptons courageusement, elle sera, par le fait, moins pesante.

Saint Paul surabondait de joie au milieu de ses tribulations.

Contentons-nous, du moins, de notre sort.

(*Annales de Notre-Dame du Bon Conseil.*)

x

Aidez vos proches à bien mourir

N'ayez pas pour vos proches cette cruelle pitié qui leur cache leur état véritable et l'arrivée de la mort. Discrètement et prudemment, parlez-leur le langage de la foi, préparez-les à la visite du prêtre, encouragez-les et faites pour eux ce que vous voudriez que l'on fit pour vous en cette affaire.

Ne les trompez pas à l'aide des billevesées habituelles, sur le retour du beau temps et autres banalités qui n'ont pas le sens commun. Ne dites pas cette parole pitoyable; "La vue du prêtre va les frapper." Ce sera bien autre chose au tribunal de Dieu ! N'ayez pas sur la conscience la perte de l'âme de votre frère : à tout prix faites votre devoir.

Pleurez la mort de vos proches, "mais non pas comme les païens qui n'ont pas d'espérance." Soyez sûrs que vous les reverrez et qu'ils ne vous précèdent que de peu de temps dans l'autre vie. Croyez-le, affirmez-le sans respect humain, consolez vos douleurs par cette perspective de l'immortalité.

Venez au secours de vos *défunts* par la prière, la communion, la messe, les bonnes oeuvres. Il n'y a que cela qui leur serve, et non pas les manifestations stériles ni les sépulcres fastueux.

Davant la mort, soyez des hommes, soyez des chrétiens.

(*Messager du Saint-Sacrement.*)

x

Habitudes chrétiennes

Les habitudes chrétiennes, ce sont les prières du matin et du soir faites en commun et présidées par le père de famille, ou à son défaut, par la mère.

C'est le *Benedicite*, ce sont les "grâces" avant et après les repas, car il ne faut pas rougir de Jésus-Christ en famille : et ce pain qui coûte si cher, il faut remercier Dieu d'en avoir et lui *en demander* chaque jour. "Donnez-nous notre pain quotidien."

C'est encore l'*Angelus*, c'est la lecture de l'Evangile, *de la vie des* Saints ; c'est le signe de croix avec l'eau bénite, le soir, avant d'aller prendre le repos ; c'est le signe de croix *sur le pain, avant de l'entamer* ; le signe de croix ou le salut respectueux en passant devant l'église.

On en pourrait citer d'autres. Mais nous nous arrêtons aux principales et nous nous demandons pourquoi on les laisse disparaître en tant de foyers.

Pourquoi est-on moins fidèle qu'autrefois au grave précepte de la messe du dimanche et aux pratiques chrétiennes qui sanctifiaient le jour du Seigneur : les vêpres, le chapelet, la prière ou le salut ? Pourquoi délaisse-t-on les offices du mois de Marie ou du Rosaire ? Pourquoi demande-t-on pour les défunts moins de messes, moins de services aux dates prévues par la liturgie : septième, trentième jour et anniversaire ? Pourquoi néglige-t-on les indulgences, le chemin de la Croix, la messe en semaine... et autres coutumes chrétiennes aussi bienfaisantes pour les morts que sanctifiantes pour les vivants ?

Les habitudes chrétiennes, ce sont encore les signes extérieurs de la foi : le crucifix, ce symbole de notre religion, cette garde du foyer, ce stimulant du devoir, cet excitant d'espérance, ce paratonnerre de la maison ; le crucifix est-il bien à sa place, dans la pièce d'honneur, dans le salon, comme dans toutes les *autres pièces* ? N'est-il pas relégué dans un coin obscur ?

Il y a place, en face du crucifix pour une image du Sacré Coeur.

Et l'image de la Vierge, que l'on orne de fleurs au mois de Marie, et les gravures des saints patrons, et le cachet de la première communion. Près de tous les lits, l'eau bénite ; sur le crucifix, le rameau bénit, renouvelé chaque année ; dans l'armoire, les paroissiens, livres de piété et livres de *chant qui sont em*portés chaque dimanche aux offices ; et, bien rangé, le cierge bénit qui servira à signer les mourants.

Ah ! *qu'elles sont belles, qu'elles* sont bienfaisantes et sacrées, les habitudes chrétiennes ! Gardons-les comme le plus précieux trésor de nos foyers.

x

Logique.

Une jeune fille, à son fiancé :

— M'aimez-vous beaucoup ?

— Enormément, Mademoiselle.

— Cela ne suffit pas. Vous jetteriez-vous dans le feu ou à l'eau, pour moi ?

— Ho ! ho !... Ce n'est pas un homme comme moi qu'il vous faut épouser ; c'est un pompier.

x x x

CHANT CANADIEN

Quand j'étais chez mon père,
Petit gars pastoureau,
J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau.

REFRAIN

Hiouppe ! Hiouppe ! sur la rivière,
Vous ne m'entendez guère,
Hiouppe ! Hiouppe ! sur la rivière,
Vous ne m'entendez pas !

J'allais par la bruyère
Conduire mon troupeau.
Quand un loup, fin compère,
Vint gober un agneau.
Hiouppe !... etc.

Quand un loup, fin compère,
Vint gober un agneau,
Se disant tant qu'à faire,
Choisissons le plus beau.
Hiouppe !... etc.

Se disant tant qu'à faire,
Choisissons le plus beau,
Je prendrais bien la paire,
Mais que dirait l' rusteau ?
Hiouppe !... etc.

Je prendrais bien la paire,
Mais que dirait l'rustaud ?
C'est bien assez, j'espère,
Monsieur le Louveteau.
Hiouppe !... etc.

C'est bien assez, j'espère,
Monsieur le Louveteau.
Il fallait, en bon frère,
Laisser du moins la peau.
Hiouppe !... etc.

Il fallait en bon frère,
Laisser du moins la peau,
Et sa cornett' légère
Pour mettre à mon chapeau.
Hiouppe !... etc.

Et sa cornett' légère
Pour mettre à mon chapeau,
Et l'os que je préfère
Pour faire un chalumeau.
Hiouppe !... etc.

Et l'os que je préfère
Pour faire un chalumeau,
Afin de nous distraire
Chaque printemps nouveau.
Hiouppe !... etc.

Mais, chut !.. Il faut vous faire
La morale en un mot.
Bergers, ne laissez guère
Le loup près de l'agneau.
Hiouppe !.. etc.

LE CHAPELET D'UNE MERE

Un étudiant, jadis très pieux, mais ayant beaucoup perdu de la ferveur de son enfance, revenait un jour de promenade.

Tout à coup il aperçut un chapelet sur le bord de la route. Sa première pensée fut de passer outre, d'autant que ce chapelet était couvert de poussière et sans valeur. Cependant, son ancienne dévotion à la sainte Vierge se réveillant, il le ramassa, le nettoya, se disant : "Si je ne puis le rendre à la personne qui l'a perdu, je le donnerai à la sainte Vierge elle-même, puisque tous les chapelets lui sont consacrés ; je vais le déposer sur son autel dans la première église que je rencontrerai."

En effet, dès qu'il aperçoit une église, il entre et va droit à l'autel de la sainte Vierge ; Marie attendait là son enfant, et la bonne mère lui dit au coeur :

— Récite un chapelet avant de le déposer sur l'autel.

Notre étudiant, ému, suit cette inspiration, se met à genoux, et comme jadis, en présence de Marie, il récite pieusement le chapelet demandé. Durant le cours de cette prière, la bonne Mère lui parle encore au coeur, et lui dit d'une façon plus claire et plus positive :

— Dans ton enfance, tu avais entendu la voix de Jésus, qui te disait : "Sois prêtre, mon enfant. Tu es devenu infidèle à cet appel de mon Fils, et cependant, c'est ta seule vocation : reviens à ta ferveur et suis ta vocation.

Ces paroles furent comme un trait de lumière qui pénètre le jeune homme au plus profond de son âme. Après avoir encore réfléchi un instant et prié avec une intense dévotion, il s'écrie enfin :

— Oui, ma bonne Mère, c'en est fait ; je reviens à vous ; je vais diriger toutes mes études vers le sacerdoce, et, si je n'en suis pas trop indigne, un jour je serai prêtre de Jésus-Christ.

Il tint sa parole. C'est ainsi qu'une grâce à laquelle on coopère attire une autre grâce plus précieuse encore. Notre jeune étudiant devint donc prêtre, et un prêtre zélé. Sans parler de ses autres exercices de piété, il aimait singulièrement à réciter son rosaire chaque jour, en égrenant le pauvre chapelet qu'il avait rencontré sur sa route et qui lui avait valu la faveur de sa sainte vocation.

Quelques années plus tard, la divine Providence appela ce jeune prêtre aux fonctions d'aumônier dans un hôpital. Un jour on y amena un pauvre malade, qui s'écria tout d'abord en entrant :

— Ne me parlez jamais de religion ; je suis un incrédule et je ne crois à rien.

Cependant l'aumônier le visita avec bonté, mais se vit repoussé avec dédain. Alors il lui dit :

— Eh bien ! mon ami, je vais réciter un chapelet pour vous.

— Ne me parlez pas de chapelet, répond le malade.

— Mais cette prière ne peut vous faire que du bien.

— Au contraire, monsieur l'aumônier, le chapelet est la cause de mon malheur.

— Comment cela, mon ami ? et que voulez-vous dire par là ?

Le malade, après un instant de silence et d'agitation d'esprit :

— Je vais vous le dire, M. l'abbé, puisque vous le désirez.

Dans mon enfance, ma mère me faisait réciter le chapelet avec elle tous les jours. Devenu plus grand, je dus aller en ville apprendre un métier. Là, de mauvais camarades m'entraînèrent au mal, au mépris de la religion. J'étais dans ces mauvaises dispositions, lorsque je fus rappelé à la maison. Ma mère était mourante. Pour ne pas lui faire de peine, je dissimulai et lui promis tout, même de dire une partie du rosaire autant que possible chaque jour. Ma pauvre mère me donna alors son chapelet. Mais au milieu du chemin, le démon me mit dans l'esprit cette pensée : débarrasse-toi de ce chapelet et jette-le à terre. Je le fis et je le rejetai avec mépris sur la route. Mais depuis lors, je suis toujours malheureux et je me crois maudit.

x x x

A ces mots le malade se tut, fort agité et comme bourrelé de remords. Le prêtre, très ému lui-même, *demanda* :

— En quel mois et en quelle année tout cela s'est-il passé ?

Et sur la réponse précise du malade, le prêtre tire son chapelet de sa poche et dit :

— Mon ami, reconnaîtriez-vous ce chapelet ?..

Le malade ne put que jeter un cri :

— C'est le chapelet de ma mère !

Et il le saisit avec amour et le tint collé à ses lèvres en pleurant.

— Eh bien ! reprit l'aumônier, ce chapelet que vous appelez la cause de votre malheur, a été pour moi la cause de mon bonheur ; je lui dois d'être prêtre. Maintenant, mon ami, il va devenir l'occasion de votre bonheur éternel.

— Oui, monsieur l'abbé, je veux me confesser.

— Demain, je viendrai vous administrer les derniers sacrements. En attendant je vous laisse le chapelet pour réparer votre faute ; je le reprendrai plus tard.

x x x

Quelques jours après, le malade mourait en baisant le chapelet de sa mère, heureux et sanctifié. Mais le prêtre a repris son pauvre petit chapelet, et ce cher souvenir ne le quitte jamais.

Jeux d'Esprit

MOTS A COMPOSER, 50 POINTS

Ajoutez au mot *rime* les dix lettres suivantes:

A, O, U, C, F, L, N, P, R, T et formez ainsi dix mots nouveau.

Exemple—Rime avec A fait Marie ou Maire; Rime avec F fait frime—Qui trouvera les huit autres mots?

LOGOGRIPHES, 20 POINTS

Mon premier se construit.
Mon second est un fruit.
Et mon tout est un bruit

ENIGME, 10 POINTS

Je brille au second rang.
Je m'éclipse au premier.
Quel est mon nom?

ENIGME, 10 POINTS

Je commence et je finis tout,
En toute chose indispensable.
On me met le premier à table.
Et le dernier au lit surtout.

ENIGME, 10 POINTS

Mieux qu'un singe, je contrefais,
Tout ce qu'on fait en ma présence.
Tant pis pour celui qui s'offense.
Quand je lui dis la vérité.

FEUILLETON

L'Enfant Gâtée

PAR MARGUERITE LEVRAY

Publication autorisée par la MAISON MAME, Mame, Tours, France.

Suite

Sérieuse et paisible, Geneviève promet d'être le portrait de sa mère qu'elle seconde admirablement dans les loisirs que lui laissent ses études. Il ne semble pas possible que la sage Geneviève puisse commettre un acte blâmable.

Joseph, l'aîné de la famille, achève au collège de bonnes études pour lesquelles il se donne beaucoup de peine, car il n'est pas doué de l'extrême facilité qui permet à son frère de compter au nombre des élèves médiocres, au lieu de prendre rang parmi les cancres. Court de taille, avec de larges épaules et des traits accentués, Joseph porte sur son visage l'expression d'une franchise absolue et d'une énergique volonté.

Un orphelin, Bernard du Fougerais, fils de l'unique soeur de M. Félix, est assis près de Joseph. Depuis son enfance il habite le Champ Fleuri et il est aimé à l'égal de ses cousins. C'est un gracieux adolescent dont la figure inspire tout de suite la sympathie, le plus brillant élève du collège, mais le plus modeste des enfants et le plus charmant des camarades.

La famille est complétée par l'oncle et la tante de M. Félix qui, réduits à la pauvreté, ont trouvé depuis vingt ans une cordiale hospitalité au Champ-Fleuri. M. Achille Puylaurent, ou, comme on l'appelle, le capitaine Achille, est grand, sec et nerveux. Tout, dans sa personne et ses allures, indique un ancien militaire : ses cheveux poivre et sel sont coupés carrément, il porte des moustaches en crocs et le menton imberbe, sa redingote est boutonnée jusqu'au col, il se tient droit, marche avec raideur, parle haut et d'un ton de commandement, et saisit toutes les occasions de conter des histoires du régiment, toujours les mêmes, auxquelles Mme Puylaurent, dans son aimable condescendance, prête sans se lasser une oreille attentive. Bien qu'il ne soit pas impeccable, il se pose volontiers en redresseur de torts et relève avec soin les moindres imperfections.

Sa soeur, Mlle Joséphine, ne lui ressemble pas. Petite, ronde et fraiche, malgré ses soixante-neuf ans, on la voit toujours debout et en éveil, cherchant à se rendre utile. Le seul défaut qu'on lui connaisse est une excessive timidité, qui la fait rougir et balbutier devant les étrangers. On assure que le capitaine Achille, après avoir dévoré son propre patrimoine, s'est attaqué à celui de sa soeur et en a dissipé jusqu'à la dernière parcelle ; mais la bonne créature ne lui en veut pas ; au contraire, elle le choye, l'admire, et le craint même un peu, car il se plait à la morigéner.

En ce moment la tante Joséphine écoute avec attention flatteuse la description que Joseph, son filleul, fait d'une nouvelle machine à battre le blé. Le jeune garçon parle avec enthousiasme. Il assistait au comice agricole de Saint-Saturnin, où une expérience a été faite. Le résultat a été excellent.

"Bah ! dit M. Félix, toutes ces nouveautés ne nous rendent pas beaucoup plus riches que nos pères, et elles finiront par enlever toute poésie à l'agriculture. Nos vieux fléaux avaient du bon et leurs coups rythmés étaient plus agréables à entendre que le bruit strident des machines.

— C'est vrai, papa, mais quelle économie de temps et d'ouvriers !

— Je n'en disconviens pas. Néanmoins il y a le revers de la médaille : beaucoup de grains sont perdus ; la paille est hachée, broyée.

— Toute chose a un bon et un mauvais côté, fit observer Mme Puylaurent. Avant de faire un achat aussi important, nous devons établir la balance équitable des inconvénients et des avantages. Nos voisins, les Dormier, sont décidés à essayer la nouvelle batteuse : nous n'avons donc qu'à attendre pour pouvoir nous prononcer en pleine connaissance de cause. Qu'est-ce, Manon ?

— Une lettre, Madame, répondit la vieille femme.

— Elle est de mon frère. Tu permets, Félix ?

Mme Puylaurent donnait toujours cette marque de déférence à son mari.

"Certainement, ma chère Marie."

Elle déplia le feuillet et commença la lecture. Les enfants se taisaient. Les lettres de M. ou de Mme du Clauzan leur étaient habituellement communiquées, au moins dans leurs passages généraux. Cette fois, Mme Puylaurent se contenta de passer le papier à son mari, en disant :

"Georges nous annonce une grande nouvelle, il est nommé gouverneur de la Guadeloupe."

Des exclamations retentirent.

"Morbleu ! c'est de la chance, ou je ne m'y connais pas, s'écria le capitaine en tirant ses moustaches. M. du Clauzan est né coiffé, ma nièce, je vous l'ai toujours dit. Du train dont il va, il sera bientôt amiral.

— Mon frère ne doit son avancement qu'à son mérite, mon oncle.

— Personne ne dit le contraire, mais d'autres qui avaient du mérite aussi ont végété toute leur vie dans les rangs inférieurs."

Et le capitaine prit un air sombre. Il avait l'innocente manie de se croire une victime de l'injustice.

"Mon oncle emmènera tante Cécile, n'est-ce pas, maman ? dit Geneviève.

— Sans doute, ma fille.

— Elle doit être bien contente, car elle souffrait beaucoup de cette séparation.

— Elle a de quoi être contente, s'écria Henri. Un gouverneur, c'est quasi un souverain, savez-vous, petites ? Jadis on disait vice-roi, c'était encore plus beau."

Marthe et Claire ouvrirent de grands yeux. Eva demanda aussitôt si l'oncle Georges aurait un manteau brodé d'or, une couronne et un sceptre comme les rois qu'elle avait vus sur les images. On lui rit au nez, ce qui la rendit toute confuse ; heureusement Bernard la consola en lui disant que ceux qui se moquaient de sa naïveté n'étaient pas de grands savants et commettaient nombre de bévues.

Comme pour confirmer cette assertion, Henri se lança dans une description embrouillée et fantaisiste de la Guadeloupe, et se fit reprendre vertement par l'oncle Achille, qui connaissait cette contrée. La conversation se poursuivit sur ce sujet entre les enfants. Seuls, Geneviève et Bernard devinaient que la lettre du commandant contenait autre chose ; mais ils étaient trop discrets pour le témoigner.

Après le dîner, Mme Puylaurent monta à la bibliothèque. Cette pièce était une espèce de sanctuaire : la famille s'y retirait chaque jour au moins pendant une heure ; elle y avait non seulement ses livres de compte, mais un cahier sur lequel elle relatait les principaux événements de la vie domestique. Les enfants connaissaient bien ce cahier vert, orné d'un fermoir d'acier, qu'ils n'avaient jamais ouvert, mais dont quelques lignes leur avaient été lues en de mémorables circonstances. Ils éprouvaient à son égard un religieux respect, sentiment qui s'étendait du reste à la bibliothèque. Là, en effet, ils ne pénétraient pas tous les jours : il fallait, pour qu'ils y fussent appelés, que leur mère eût à leur adresser, soit un avis solennel, soit un grave reproche.

C'était aussi la chambre du conseil. M. et Mme Puylaurent y traitaient des affaires les plus sérieuses. Une fois (il fallait prendre une grande décision) les trois aînés, Joseph, Geneviève et Bernard y avaient été admis et invités à donner leur avis. Ils s'en souvenaient, non sans émotion.

Ce jour-là, M. Félix suivit sa femme.

"Que penses-tu de la proposition de Georges, mon ami ? demanda-t-elle.

— Ce que tu en penses toi-même, ma bonne amie ; car tu as, je suppose, l'intention de répondre oui. Nous avons élevé le fils de ma soeur : il est tout simple d'élever aussi la fille de ton frère.

— Distinguons, fit pensivement Mme Puylaurent. Tu dis fort bien, nous avons élevé Bernard ; il est entré chez nous tout petit et ne nous a causé que des joies. Georgina a dix ans sonnés..."

M. Puylaurent avait l'air quelque peu stupéfait.

"Tu parles en énigme, ma chère Marie. Voyons, que crains-tu ?

— Je crains que Georgina n'apporte au Champ-Fleuri un élément de trouble et un funeste exemple. Nos enfants sont bons et soumis, nous les avons gardés jusqu'à présent de toute pernicieuse influence. Est-il bien prudent d'introduire dans notre cher troupeau une brebis rebelle ?

— Marie, ne grossis-tu pas les défauts de cette enfant ?

— Georges me les laisse entrevoir ; un père ne charge pas le tableau.

— Et l'ombre du danger fait trembler ma chère femme, si brave ordinairement !"

Mme Puylaurent leva sur son mari un regard profond.

"Félix, dit-elle, nous avons charge d'âmes."

Le sourire de M. Puylaurent s'effaça.

"Oui, Marie, mais notre nièce aussi est une âme digne d'intérêt, et peut-être Dieu veut-il te confier la mission de l'éclairer, de la transformer, de la tourner vers lui.

— J'y songe, répondit-elle, et loin de moi la pensée de décliner une charge dont il plairait à Dieu de m'investir. Je réfléchirai, je prierai, et dans deux jours, si tu y consens, nous répondrons."

Il lui serra la main en signe d'acquiescement. Tout ce qu'elle disait était sage, tout ce qu'elle faisait était bon.

Les jours suivants, le nom de Georgina ne fut pas prononcé au Champ-Fleuri, les enfants ne remarquèrent aucune trace de préoccupation sur la physionomie de leur mère ; seulement celle-ci prolongea de quelques instants sa prière après la messe. Le matin du troisième jour, les deux époux tinrent dans la bibliothèque une seconde conférence, à la suite de laquelle Mme Puylaurent écrivit à son frère une longue et affectueuse lettre dont le dernier mot était : "Amène-nous ta fille, elle sera notre dixième enfant."

x

IV

Cette réponse causa à Mme du Clauzan un véritable soulagement. Puisque le commandant était inexorable, puisque la séparation ne lui pouvait être épargnée, du moins il lui serait moins pénible de laisser Georgina entre les mains de sa tante que de la confier à des personnes étrangères.

Elle n'avait vu que deux fois Mme Puylaurent, mais cette image qui n'avait rien de banal était gravée dans sa mémoire, et depuis quelques jours elle se plaisait à l'évoquer : elle revoyait ses yeux paisibles et pénétrants, qui avaient l'air de sonder les âmes, ses traits harmonieux, son aimable sourire ; elle entendait sa voix pleine et douce à laquelle la pitié ou l'indignation pouvait donner des notes douloureuses, mais que la colère n'avait jamais fait vibrer.

Les semaines s'écoulaient. On faisait à l'hôtel les préparatifs du départ, et Georgina ne connaissait pas encore la décision de son père. "Voulez-vous l'avertir ou dois-je le faire moi-même, Cécile ? demanda un jour le commandant.

— Laissez-moi ce soin, répondit-elle vivement. Je parlerai ce soir."

Ne fallait-il pas que sa tendresse adoucît le coup pour l'enfant gâtée ?

Elle rêva aux ménagements dont elle userait, aux circonlocutions qu'elle emploierait, et le soir venu, ayant oublié le discours préparé avec tant de sollicitude, elle prit sa fille dans ses bras et balbutia :

"Ne serais-tu pas contente, ma chérie, de connaître ta tante Marie et tes cousines ?"

Georgina fit un geste d'insouciance :

"Oh ! je n'y tiens pas du tout.

— Pourtant nous irons les voir avant de partir. Si tu savais comme le Champ-Fleuri est agréable, comme la campagne est belle ! Je suis sûre que tu voudras y rester.

— Ah ! bien, non, par exemple ! J'aime mieux aller à la Guadeloupe.

— Mais, ma chère petite fille, il serait beaucoup plus sage de passer en France les années destinées à ton éducation. Nous ne trouverons pas des cours à Basse-Terre, nous n'y trouverons pas même une institutrice à demeure.

— Qu'est-ce que cela fait ? Je n'ai pas besoin d'être une savante.

— Une savante, non ; une femme instruite, c'est autre chose. Ton père l'entend bien ainsi, voilà pourquoi il désire... il a formé le projet de.... de te laisser en France, au Champ-Fleuri. La bonne tante Marie veut bien t'y recevoir et se charger..."

Mme du Clauzan fut interrompue par un cri de fureur.

"Je ne veux pas, je ne veux pas ! Je déteste la campagne, tante Marie, mes cousines, tout ! Je veux aller à la Guadeloupe, et personne ne me fera rester en France, personne !"

Un déluge de larmes, entrecoupées de phrases tumultueuses et incohérentes, suivit. En vain Mme du Clauzan essaya de calmer la petite révoltée ; ses efforts n'aboutirent qu'à l'exaspérer de plus en plus. Cette scène dura longtemps et se renouvela plusieurs fois, brisant le coeur et le courage de la faible mère, mais affermissant encore, s'il était possible la résolution du commandant.

"Tu es drôle, sais-tu ? dit un jour Charlotte d'Asseny, l'amie intime à qui Georgina se plaignait amèrement de son malheur. Tant d'autres petites filles vont en pension et n'en sortent qu'à l'époque des vacances. Moi-même, j'entrerai l'année prochaine au Sacré-Coeur. Crois-tu que ça m'amusera beaucoup ? Pourtant je ne vais pas me mettre au désespoir. Toi, c'est différent : tu seras à la campagne, chez une tante (la mienne me gâte plus que maman) ; tu auras une quantité de cousins et de cousines qui joueront avec toi. Ce n'est pas si triste, après tout.

— Tu trouves ?

— Certainement. On joue bien mieux quand on est plusieurs. On se taquine un peu, c'est vrai, mais on ne s'en veut pas. Je le sais par expérience, va : quand mes frères n'étaient pas au collège, la maison était très gaie ; à présent je suis presque toujours seule, et je m'ennuie. Aussi je ne serai pas fâchée d'entrer au Sacré-Coeur."

Georgina hocha la tête. Elle n'était pas entièrement convaincue, mais à dater de ce jour, elle envisagea avec moins de répugnance la perspective de passer quelques années au Champ-Fleuri. Charlotte avait parlé de son ennui, elle aussi s'ennuyait souvent. Elle connaissait à peine les noms de ses cousines. Elle chercha à se les représenter, à deviner leurs caractères. Seraient-elles aimables, complaisantes ? ne la contrarieraient-elles pas ? Ainsi que tous les égoïstes, elle subordonnait personnes et choses à son propre bien-être, à ses goûts particuliers. Plaire à autrui était, en vérité, le cadet de ses soucis.

Ainsi passa la dernière semaine. Enfin un jour la famille du Clauzan monta dans le wagon de première classe qui devait l'emmener en Poitou.

Le voyage fut long. Georgina ne sut l'abréger ni par une lecture, ni par un travail facile. Après s'être amusée à regarder fuir les arbres, les clochers, les collines, elle se lassa de ce spectacle et de son immobilité, grignota des gâteaux, babilla, puis rejeta sa poupée, bâilla entre ses doigts, prit une posture nonchalante, et finit par s'endormir.

Elle dormait encore quand un employé cria :

"Buseuil ! Buseuil ! dix minutes d'arrêt !"

Il était sept heures. Le soleil s'abaissait derrière des collines bleuâtres, laissant derrière lui une traînée brillante, semblable à une écharpe de pourpre et d'or. La journée avait été chaude, mais une brise fraiche se levait, ranimant la nature accablée. Mme du Clauzan éveilla sa fille, et les voyageurs descendirent. Tandis qu'ils cherchaient des yeux la voiture qui devait les prendre, une voix dit derrière le commandant :

"Chers amis, regardez donc de ce côté."

Il se retourna vivement, et, sans se préoccuper des étrangers qui les entouraient, il serra sa soeur dans ses bras.

"Ma bonne Marie, c'est toi !

— Je n'ai voulu céder à personne le plaisir de venir à votre rencontre. Chère soeur, je suis bien heureuse de vous revoir. Voici donc ma petite nièce."

Georgina regardait sa tante d'un air interdit. Elle ne l'avait crue ni si grande, ni si imposante dans sa simplicité ; malgré la douceur de son visage et de sa voix, elle se sentit étrangement intimidée et se laissa embrasser sans résistance, mais sans empressement.

"Mon fils Joseph et la voiture nous attendent, continua Mme Puylaurent. Venez avec moi."

On obéit. Joseph remit les rênes à sa mère et sauta à bas du break pour souhaiter la bienvenue à ses parents. Le sourire cordial qui s'épanouissait sur sa figure ne déplut pas à Georgina, mais le costume de son cousin la flatta beaucoup moins : il ne portait point le veston et le pantalon collants imposés par la mode, ses membres robustes se mouvaient à leur aise dans ses vêtements, et son chapeau de paille avait dû braver plus d'un brûlant soleil. La petite fille remarqua, en même temps, que sa tante avait une toilette grise très simple et que son ombrelle était ternie ; enfin il n'existait aucune ressemblance, même lointaine, entre le landau attelé de chevaux bais de Mme du Clauzan et le break qu'entrainait sur la route un solide percheron. Tous ces détails choquèrent la vanité de Georgina, et à son insu une moue dédaigneuse plissa ses lèvres fines.

Le percheron trottait avec la vitesse d'un cerf. La voiture traversa la petite ville, et bientôt Joseph désigna du bout de son fouet un grand bâtiment.

"Vous reconnaissez le Champ Fleuri, ma tante ?

— Oui, mon cher Joseph. Il n'est pas changé."

La moue de Georgina s'accentua Pourtant le Champ-Fleuri était bien riant avec sa parure de vigne et son jardin plein de roses et de géraniums. Le jeune conducteur arrêta sa voiture devant la barrière et poussa un retentissant hourra qui était un signal convenu, car au même instant le perron se garnit comme par enchantement de têtes curieuses, lesquelles d'ailleurs ne restèrent pas longtemps à cette place et entourèrent les voyageurs.

"Bonsoir, mon oncle ; bonsoir, ma tante. Avez-vous fait un heureux voyage ?"

Mais c'était surtout Georgina qu'on regardait, Georgina qui allait devenir une soeur. A vrai dire l'impression générale lui fut défavorable : la cousine parisienne avait l'air maussade et hautain, elle ne souriait pas et considérait avec indifférence toutes ces bonnes figures d'enfants.

Sur un ordre muet de Mme Puylaurent, ils lui firent néanmoins un accueil affectueux, l'embrassèrent et voulurent l'emmener ; mais elle leur arracha sa main et ne se dérida pas.

M. Félix offrit le bras à sa belle-soeur avec une courtoisie de bon ton. Dans le salon, attendaient le capitaine Achille, auquel un gros rhume défendait d'affronter la fraîcheur du soir, et Mlle Joséphine qui aurait bien voulu ne point paraître et n'osait se dérober, de peur d'être impolie. Elle répondit au salut des voyageurs par une gauche révérence, accompagnée d'une phrase inintelligible, pendant que son frère adressait d'une voix de stentor ses félicitations au gouverneur de la Guadeloupe.

Le souper fut moins animé que de coutume. La tristesse empreinte sur les traits de leur tante glaçait l'entrain des enfants. En quittant la table elle demanda la permission de se retirer immédiatement dans sa chambre. Georgina la suivit. Mme Puylaurent posa la main sur le bras de son frère en murmurant :

"Tu ne vas pas m'abandonner déjà, toi ?

— Je m'en garderai bien, répondit mélancoliquement l'officier : j'ai si peu de temps à te consacrer, ma chère soeur ! Sais-tu que nous partirons demain ?

— Demain ! répéta-t-elle avec stupéfaction. Est-il possible ? J'espérais une semaine au moins.

— Et moi, j'aurais été heureux de te l'accorder, mais je dois sacrifier cette joie. Tant que Georgina sera près de sa mère, elle résistera à toute influence. C'est triste à dire, n'est-il pas vrai ? Il faut que nous partions pour laisser le champ libre à tes efforts, pour que tu possèdes dès le premier moment une autorité absolue. Nos domestiques et nos bagages nous ont précédés à Bordeaux. Et maintenant j'ai besoin de causer intimement avec toi. Une lettre ne peut tout dire.

— La soirée est belle. Viens au jardin, nous ne serons pas dérangés."

Elle dit un mot à Geneviève et prit le bras du commandant.

Le lendemain Mme Puylaurent frappait doucement à la porte de sa belle-soeur.

"Entrez", dit Mme du Clauzan en essuyant vivement ses yeux humides.

Elle était assise sur son lit, les pommettes de ses joues étaient rouges et ses traits altérés.

"Vous n'avez pas dormi ? fit Mme Puylaurent en lui prenant affectueusement la main.

— J'ai été très agitée, c'était inévitable."

Elle cacha sa figure dans ses mains, et sans pouvoir retenir un sanglot :

"La dernière nuit ! la dernière nuit ! Vous le saviez, n'est-ce pas ?

— Georges me l'a dit.

— Et vous l'approuvez sans doute. Ah ! je le sais, il est sage, mais je souffre, j'expie cruellement ma faiblesse. Vous ne me comprenez pas, Marie : vous êtes si forte !

— Je suis mère, Cécile, et ce matin, devinant que vous pleuriez, je suis venue vous apporter, à défaut d'autre consolation, toute la sympathie de mon coeur."

Ellel parlait avec tant de douceur et d'amitié que Mme du Clauzan sentit son nâme s'ouvrir à la confiance.

"Vous êtes bonne, dit-elle, je le sens, ma fille sera aimée. Les enfants ont besoin de tendresse.

— Comme les fleurs ont besoin de soleil et de rosée, acheva Mme Puylaurent. Je ne serais pas mère si j'ignorais cela.

— Georges a eu avec vous un long entretien hier, reprit Mme du Clauzan avec hésitation. Il a dû vous faire le portrait de ma pauvre Georgina ?

— Nous avons beaucoup parlé d'elle, en effet. N'était-ce pas naturel, chère soeur ? Ayant accepté la tutelle morale de cette enfant, il m'importe de la connaître au plus tôt."

Mme du Clauzan soupira.

"Vous êtes une heureuse mère, vous, murmura-t-elle. Vos enfants sont charmants.

— Ils ne sont pas sans défauts. A force d'aimer l'ordre et le travail, ma sage Geneviève finirait, si je n'y prenais garde, par tomber dans l'exagération des minuties ; Joseph est quelquefois taciturne, Marthe un peu vaniteuse ; la sensibilité de Claire dégénérerait facilement en sensiblerie, la légèreté d'Henri nous cause quelque souci. Au demeurant ils sont aimants, incapables d'un mensonge ou d'une froide malice et surtout très obéissants.

— Georgina ne connaît pas l'obéissance.

— Elles feront connaissance, et un jour vous les trouverez bonnes amies, je l'espère. Pensez à ce jour-là, chère Cécile, afin de vous affermir dans l'épreuve actuelle."

Toute la journée, Mme du Clauzan garda sa fille près d'elle comme un avare garde son trésor. A mesure que l'heure fatale approchait, Georgina devenait plus sombre ; elle aurait voulu arrêter le mouvement des aiguilles de la grande pendule qui ornait la chambre de sa mère, le tictac monotone du balancier lui semblait une voix méchante et railleuse ; elle avait une folle envie de l'étouffer. Enfin le moment tant redouté arriva. On monta en voiture. Cette fois, M. Puylaurent remplaçait Joseph.

La scène des adieux fut pénible. Georgina se tenait suspendue au cou de Mme du Clauzan, répétant avec une sorte d'égarement :

"Je ne veux pas rester. Emmène-moi, maman, emmène-moi."

Il fallut que le commandant l'arrachât doucement des bras de sa mère désolée pour la déposer dans ceux de sa tante.

"Souvenez-vous, dit Mme du Clauzan d'une voix étouffée par les sanglots, aimez-la bien."

Son mari l'entraina vers un wagon dont un employé tenait la portière ouverte en criant :

"Hâtez-vous !"

La portière se referma avec un bruit sec, le sifflet déchira l'air de sa note aiguë, le train s'ébranla. Pendant quelques secondes, le visage ruisselant de larmes de Mme du Clauzan se pencha au dehors, puis il disparut. Georgina jeta un cri perçant :

"Maman !"

"Maman !"

Mme Puylaurent l'embrassa avec effusion.

"Tu la reverras, mon enfant, et, en attendant, nous te chérirons tous", dit-elle.

Mais l'enfant, au lieu de répondre à ces affectueuses paroles, se referma dans un silence farouche. A son retour, ses cousines l'entourèrent aimablement ; elle les repoussa, mangea peu et, après avoir suivi machinalement la prière du soir prononcée à haute voix par Eva, elle se plaignit d'un violent mal de tête et demanda à se coucher.

Mme Puylaurent ne la mena pas à sa chambre de la veille, mais à une pièce longue qui ressemblait à un dortoir, avec ses quatre lits blancs, correctement alignés le long des murs couverts de boutons de rose et de bluets. C'était là, en effet, le dortoir des filles. Geneviève devait à son titre d'aînée le privilège d'une chambre particulière, et Michelle, la toute petite, avait encore son berceau près du lit de sa mère. Georgina se glissa sous ses couvertures et ferma aussitôt les yeux sans souhaiter la bonne nuit à sa tante, qui ne lui fit aucune observation.

x

V

Quand Georgina s'éveilla, un rayon doré dansait sur le parquet, montait sur sa couverture et mettait un baiser à son épaule droite. Elle se dressa sur son séant, se frotta les yeux et promena autour d'elle un regard curieux. Où était sa chambre parisienne, son nid de mousseline et de guipure orné de rubans bleus ? Le dortoir lui semblait misérable : les rideaux étaient de simple percale, les draps n'avaient rien de commun avec la batiste (il est vrai qu'un faible parfum d'iris s'en exhalait) ; devant chaque couche s'étendait un étroit tapis, de ceux qu'on appelle vulgairement descentes de lit, et la petite fille remarqua sur-le-champ que les nuances en étaient fanées ; aux chevets se voyaient des bénitiers de porcelaine commune et des rameaux de buis ; sur la cheminée, un crucifix entre deux flambeaux ; enfin, accrochés aux murs, une gravure représentant la *Mater admirabilis*, une image encadrée, souvenir de première communion de Marthe, les portraits de M. et de Mme Puylaurent ; c'était tout.

Ça ressemble au mobilier des pauvres, pensa Georgina. Et quand je songe que je coucherai dorénavant dans cette vilaine chambre, en compagnie de ces sottes petites filles qui venaient voir, l'une après l'autre, si je dormais !.. C'est à mourir d'ennui.

Puis elle se rappelal ses parents. A cette heure ils étaient à Bordeaux, ils s'embarqueraient dans la journée, ils allaient voir des pays nouveaux, ils auraient à Basse-Terre une habitation splendide, et peut-être des serviteurs tout noirs, comme ceux qu'elle avait vus chez une grande dame créole, amie de Mme du Clauzan.

"Et moi, ils me laissent là, comme une enfant qu'on abandonne, dit-elle tout haut. Papa prétend me corriger par ce moyen-là. Eh bien ! il verra : je ne me corrigerai pas du tout, au contraire ! je deviendrai de plus en plus méchante !"

Sur cette louable résolution, elle s'arrangea commodément dans son lit et, s'y trouvant bien, tenta de se rendormir ; mais au même instant la porte s'entr'ouvrit et une petite voix très douce s'éleva :

"Tu ne dors plus, cousine ?"

Une tête blonde se montrait dans l'entre-bâillement de la porte. Georgina reconnut Claire.

"Tu vois bien que non, puisque j'ai les yeux ouverts", riposta-t-elle d'un ton plein de mauvaise humeur.

En dépit de cet accueil disgracieux, la tête blonde s'avança.

"Il m'avait bien semblé t'entendre parler toute seule. Es-tu malade ? reprit-elle, voyant sa cousine remettre sa tête sur l'oreiller. Il est huit heures, dame !

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasses ? Huit heures, ce n'est pas tard. Laisse-moi dormir."

Claire arrondit des yeux étonnés.

"Tu plaisantes : les petits eux-mêmes sont levés. N'as-tu pas faim ?

— Si fait. Qu'on m'apporte mon chocolat, je le mangerai dans mon lit.

— Maman ne le permettra pas, dit Claire en hochant la tête.

— Ta maman n'est que ma tante, à moi, répliqua violemment Georgina, et je ne suis pas obligée de me lever avant le jour, comme vous autres. Va le lui dire."

Elle referma les yeux et ne s'occupa plus de sa cousine, qui s'en allait à petits pas, d'un air consterné ; elle se sentait très satisfaite d'avoir aussi nettement affirmé son indépendance. C'était là, pensait-elle, un début excellent. Après deux ou trois résistances de ce genre, sa tante renoncerait sans nul doute à se charger de son éducation, et il ne lui resterait d'autre ressource que de l'envoyer en Guadeloupe.

Au bout de deux minutes, un pas ferme et léger à la fois se fit entendre. Mme Puylaurent entra.

"Ne te lèves-tu pas, Georgina ? demanda-t-elle d'un ton paisible.

— Je ne me lève jamais avant 9 heures, ma tante, répondit la petite fille avec aplomb.

— Tu agissais ainsi à Paris, c'est possible, mon enfant ; mais au Champ-Fleuri, il faudra prendre d'autres habitudes. Tes cousines se lèvent à six heures, je te donne jusqu'à sept pour commencer.

— Cela me rendrait malade, ma tante.

— Assurément non, ma chère petite. Vois comme tes cousines se portent bien."

Mme Puylaurent prenait la peine de discuter : elle sentait donc sa faiblesse. Georgina crut du moins le comprendre. Elle s'affermit dans une pose résolue :

"Je ne m'occupe pas de mes cousines, et je ne me lèverai pas à sept heures, voilà !"

Aucune lueur d'impatience ne passa dans le tranquille regard de Mme Puylaurent, sa physionomie conserva sa placide sérénité ; elle se rapprocha et prit la main de Georgina.

"Ecoute, mon enfant, dit-elle avec une gravité qui frappa la petite rebelle. Ta position au Champ-Fleuri t'apparait, je le vois, sous un faux jour : tu t'es forgé je ne sais quelles chimériques idées d'indépendance et de liberté, peut-être même nourris-tu le secret espoir de lasser notre bonne volonté. Il importe par conséquent d'établir la situation et de détruire ces illusions qui s'envolant l'une après l'autre, te feraient inutilement souffrir. Tes parents ont mis en nous leur confiance, ils nous ont donné à garder leur plus précieux trésor. Nous avons accepté ce mandat, et nous tenons à le remplir dans toute son étendue, quelque pénible que tu nous le rendes. C'est te dire que nous serons sans faiblesse. Nos enfants obéissent ; Joseph et Geneviève sont grands, tout grands, tout sages qu'ils sont, obéissent : il faut te résigner à obéir comme eux. Tu es trop intelligente pour ne m'avoir pas comprise. C'est entendu, n'est-il pas vrai ? tu vas te lever. As-tu besoin des services de quelqu'un pour ta toilette ?"

Georgina, interdite et à demi suffoquée, eut à peine la force de faire un signe affirmatif.

"C'est bon, je vais t'envoyer Geneviève : elle t'aidera tous les matins jusqu'à ce que tu saches t'habiller seule."

Mme Puylaurent sortit, laissant sa nièce dans un singulier état d'abattement et d'humiliation. Geneviève ne tarda pas à paraître, et Georgina se laissa habiller sans résistance. Quoi ! c'était fait de sa tyrannie, de ses exigences, de ses innombrables caprices ! Sa tante l'avait dit : elle serait sans faiblesse et Georgina devrait plier sous le joug.

Le joug ! cette chose terrible, intolérable ! L'orgueil de la petite fille se révolta de nouveau. A présent qu'elle ne subissait plus l'ascendant du regard de sa tante, qu'elle n'entendait plus cette voix ferme et pleine d'autorité, elle se demandait pourquoi elle s'était soumise si vite. C'était l'effet de la surprise sans doute. Désormais elle se tiendrait sur ses gardes, et puis, si elle était forcée d'obéir un peu à sa tante, elle saurait bien se dédommager avec ses cousines.

Afin de manifester sur-le-champ ses dispositions agressives, elle gourmanda Geneviève, qui lui prêtait son assistance de la meilleure grâce du monde.

"Je suis un peu lente peut-être, mais je ne suis pas habituée à des toilettes si compliquées, petite cousine, répondit la jeune fille en passant le peigne dans l'opulente chevelure de Georgina. Si chacune de nous avait tant de rubans à nouer tous les matins, nous n'en finirions pas.

— C'est que tu t'y prends maladroitement, riposta la petite impertinente. La femme de chambre de maman en avait pour cinq minutes. Aïe ! tu me tires les cheveux. Est-ce que tu crois manier une crinière de cheval ? Que fais-tu maintenant ?

— Je te fais une natte semblable à celles de mes soeurs. C'est une coiffure très commode pour l'été, surtout pour les vacances.

— Mais c'est épouvantable. Je veux mes boucles."

(à suivre)